



SOIRÉE

« BOUILLON DE
KULTURE »

DOMINIQUE DE MISCAULT ET
HOANG THI HONG HA

19 h30, samedi, le 15 novembre 2025

**Parfums du Vietnam – 68 avenue
d'Italie, 75013 Paris**

Expression LIBRE autour de M. KRAMER

Réponse souhaitée

LA SEMAINE DE LA TROUPE

Entre créations, ÉTUDES, Parti et Théâtre



làm việc với đoàn có đồng chí Nguyễn Thế Minh – Tỉnh ủy viên, Bí thư đảng ủy xã; đồng chí Mạc Ngọc Điệp – Phó bí thư thường trực đảng ủy, Chủ tịch HĐND xã; đồng chí Đặng Thu Phương – Phó bí thư đảng ủy, Chủ tịch UBND xã.

<https://www.youtube.com/watch?v=H8SbL-II1DE> Học viện Chính trị Quốc gia Hồ Chí Minh khảo sát, tọa đàm, nghiên cứu tại Bình Liêu

Ngày 1/11, Đoàn công tác của Học viện Chính trị Quốc gia Hồ Chí Minh do đồng chí do PGS.TS Hoàng Văn Nghĩa – Vụ trưởng vụ hợp tác quốc tế làm trưởng đã có buổi làm việc với xã Bình Liêu về việc khảo sát, tọa đàm, nghiên cứu về chủ đề "Giải pháp tăng cường sự tham gia của người dân trong hoạch định và thực thi chính sách bảo vệ môi trường trong bối cảnh chính quyền địa phương hai cấp". Tiếp vĩa





Kỷ niệm 60 năm ngày thành lập Trường Cao đẳng VHNT Việt Bắc

Mái trường cũng là mái nhà của tôi, nơi mà mẹ tôi, anh tôi và tôi đã trưởng thành. Ôi! Thời gian thấm thoát thoi đưa, những cô những bác thế hệ mẹ tôi đã lên ông, lên bà và thậm chí là đã lên chức cụ; những anh, những chị thế hệ anh tôi giờ cũng đã là những NSND, NSUT, những cán bộ văn hoá giàu lòng nhiệt huyết. Còn thế hệ chúng tôi, có những người nay là thầy giáo, cô giáo, là những cán bộ văn hoá, những văn nghệ sỹ mang tâm hồn rực màu phượng đỏ. Tôi ở lại trường đến nay đã 15 năm, những năm ấy chứng kiến biết bao nhiêu là thăng trầm của mái trường mến yêu. Đó cũng là nơi để tôi chiêm nghiệm về cuộc sống và tình yêu thương. Tôi biết ơn trường VHNT Việt Bắc vô cùng. Vì nơi đây là nơi cả nhà tôi đã trưởng thành và gửi lại tuổi xuân tươi đẹp.

Thôi!!!! dậy đi chạy chương trình nào!

Yêu trường Việt Bắc.









Chua Thay

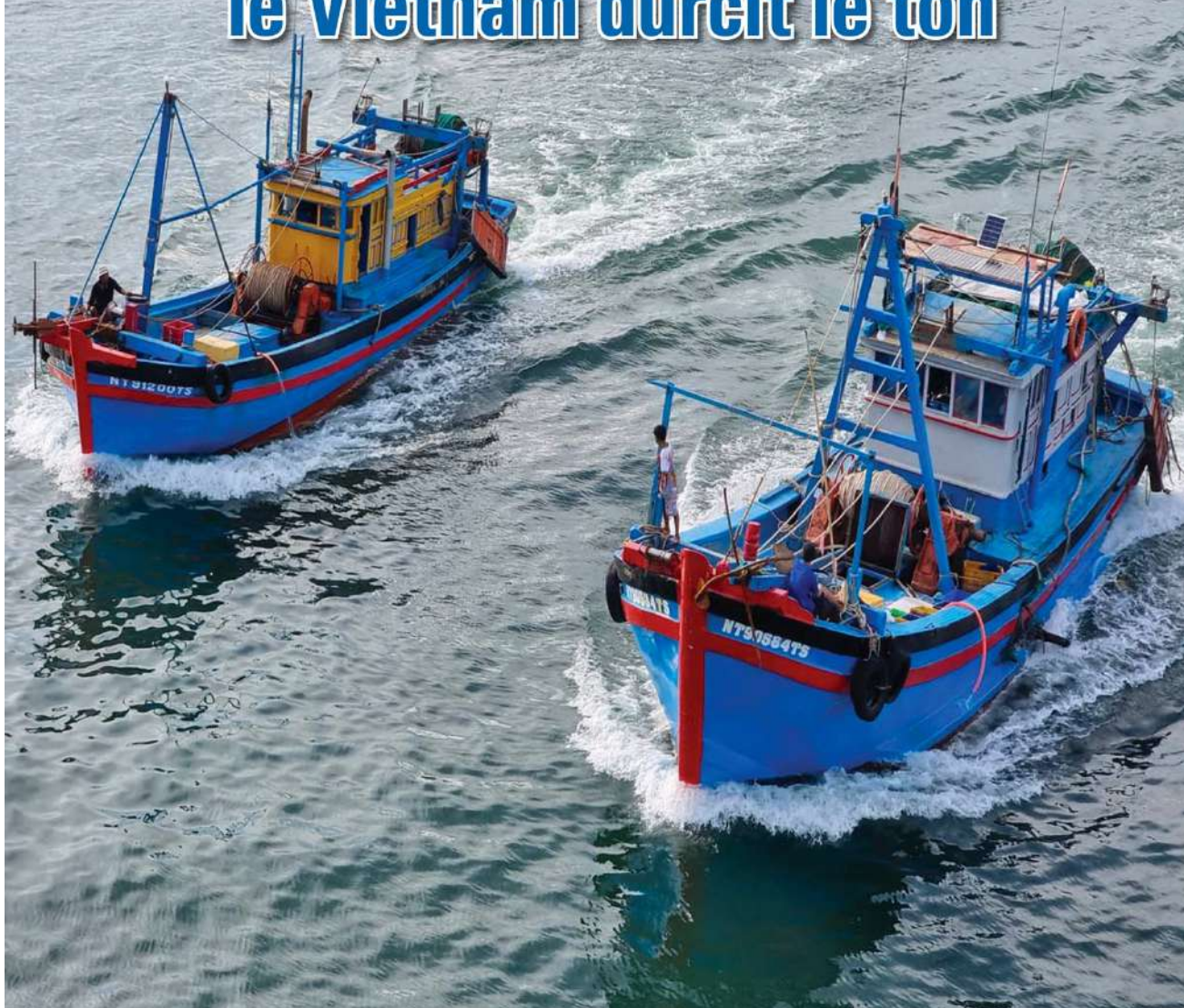
LE COURRIER DU VIETNAM

Le Vietnam en français, la francophonie au Vietnam



N°46 (6238)
7-13/11/2025
15.000 VND

Pêche illégale : **le Vietnam durcit le ton**



POLITIQUE

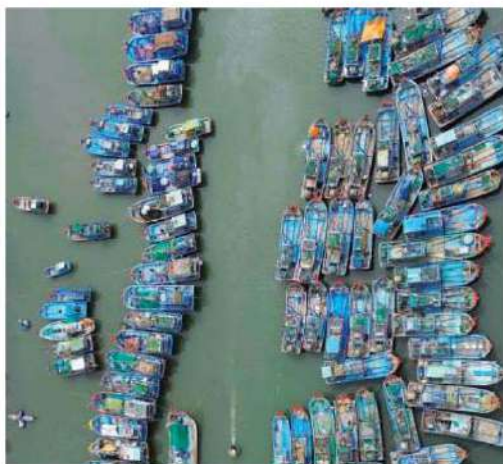
Vietnam et Royaume-Uni tablissent
un partenariat stratégique global 6

ÉCONOMIE

Nouveau chapitre dans les relations
commerciales vietnamo-américaines 10

DOSSIER

Lutter fermement contre la pandémie
pour un avenir durable 15

**SOCIÉTÉ**

Les pousses de l'espoir fleurissent sur Truong Sa 22

ETHNIES ET MONTAGNES

Préserver l'artisanat Cham du tissage 26

**PORTRAIT**

Le polymathe L. Quý D. n
honoré par l'UNESCO 28

CULTURE

30 Foire d'automne 2025, vitrine
de la culture vietnamienne

DIASPORA

36 Passeurs de mots : les *Vi t ki u* l'œuvre

**DÉCOUVERTE**

38 La pagode Long Doi Son :
neuf siècles d'histoire et de spiritualité

PHOTOREPORTAGE

40 Vieux quartier de Dong Van, joyau du plateau karstique

SPORTS

42 La gymnastique vise plus haut que les SEA Games

FRANCOPHONIE

44 Séminaire régional de recherche francophone 2025

INTERNATIONAL

46 Inde : une romance "bollywoodienne"
l'affiche depuis 30 ans

CUISINE

58 Potage taro : la richesse des champignons et du tofu

**PUBLIREPORTAGE**

60 Le Festival du pho vietnamien 2025
connaît un vif succès à Singapour

**LE COURRIER
DU VIETNAM**

Publié par l'Agence Vietnamienne
d'Information (AVI)

RÉDACTRICE EN CHEF : Nguyễn Hồng Nga

RÉDACTRICES EN CHEF ADJOINTES : Đoàn Thị Y Vi - Nguyễn Thị Kim Chung

Siège social : 79, rue Ly Thuong Kiet, quartier de Cua Nam, à Hanoi - Tél.: (+84) 24 38 25 20 96

Abonnement et publicité : (+84) 24 39 33 45 87 - Courriel : courrier@vnanet.vn

Bureau de représentation à Hô Chi Minh-Ville : 116-118, rue Nguyễn Thị Minh Khai, quartier de Xuân Hòa

Tél.: Publicité : (+84) 28 39 30 32 33 - Abonnement : (+84) 28 39 30 45 81 - Courriel : courrierhcm@gmail.com

Photo de la Une : VNA/CVN - Impression : VINADATAXA

Maquette : Marc Provot et Dang Duc Tuê - Permis de publication : 25/GP-BTTTT

Le TRUMPISME selon Christophe PETIT

L'évolution selon Trump | PAR SÉLÈNE



Dans “Le portrait de Donald Trump”, extrait de Démoclashie, Christophe Petit revisite le mythe du Portrait de Dorian Gray à la sauce politique.

Derrière une porte secrète de la Maison-Blanche se cache un tableau monumental représentant Trump dans toute sa splendeur officielle. Mais dans l’ombre, la toile absorbe ses mensonges, ses abus et ses trahisons, déformant peu à peu ses traits jusqu’à la monstruosité.

À l’extérieur, Trump conserve sa jeunesse artificielle et son vernis médiatique, tandis

que l’Amérique s’effondre. Les rares témoins du tableau parlent d’un froid glacial et d’un regard affamé, comme si la peinture voulait jaillir dans le monde réel.

Un soir, Trump affronte enfin l’image de ce qu’il est devenu. La scène bascule dans l’horreur.

Au matin, il ne reste qu’un corps méconnaissable et un cadre vide, révélant au peuple qu’il n’y avait jamais eu que le vide derrière la façade dorée.

Le texte est extrait de Démoclashie, troisième recueil satirique après Démocrassie et Démocrashie, consacrés à Donald Trump.

Pour le commander : message privé ou cpetitleu@live.fr.

Prix : Démocrassie et Démocrashie à 7,50 €, Démoclashie à 9,00 €, hors frais de port.

Dans « Moins qu’aryen », extrait de Démoclashie, Pedro, immigré mexicain sans papiers, vit et travaille dans l’ombre d’une Amérique qui exploite sa force mais nie son existence. Parti d’Oaxaca il y a dix ans, il survit à la dure loi des champs : salaires aléatoires, logements insalubres, contrôles brutaux de l’ICE, peur constante d’être expulsé. Il ne rêve que d’un toit sûr, de papiers et d’une vie digne pour



ses enfants qu'il ne voit qu'à travers un écran fendu. L'Amérique a besoin de ses bras, pas de son nom. En silence, il endure. Mais il sait qu'un jour, il devra raconter, non par haine, mais pour que ses sacrifices aient un sens.

Ce texte est tiré de Démoclashie, troisième ouvrage après Démocrassie et Démocrashie, recueils d'histoires courtes satiriques consacrés à Trump.

MAGA | PAR SELÇUK



VU PAR HERRMANN (JULIEN)

CARTOONING FOR PEACE



VU PAR DILEM (JULIEN)

CARTOONING FOR PEACE

ZOHREAN MANDANI ÉLU MAIRE DE NEW YORK

JEUNE,
MUSULMAN,
SOCIALISTE,
IMMIGRÉ...

J'AI EXPULSÉ
DES GENS POUR
BEAUCOUP MOINS
QUE ÇA

DILEM

Fashion week | PAR SELÇUK



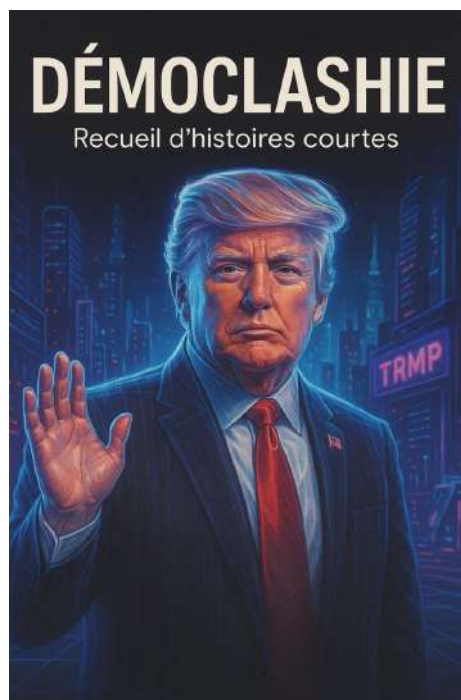
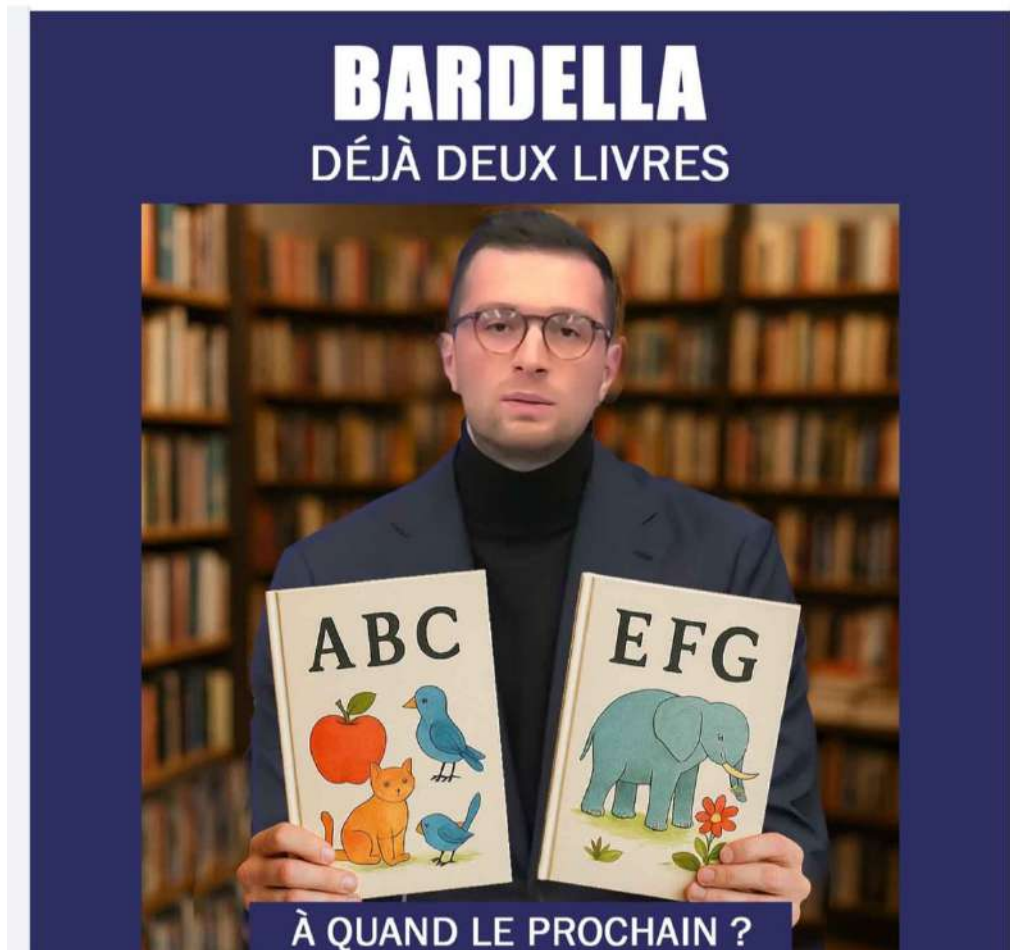
VU PAR RAMSÉS (JULIEN)

CARTOONING FOR PEACE

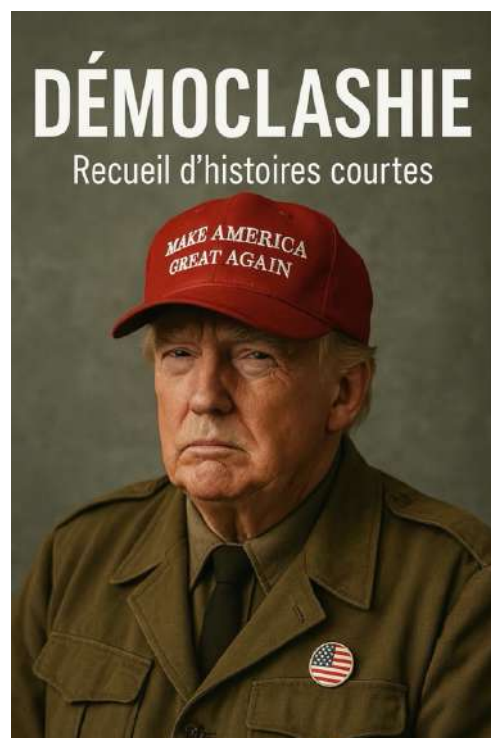


Trop tard pour Goncourt hélas !

Rigolez pas, il voudrait être Président de la France 🇫🇷



Ancien magnat de l'immobilier, il erre en uniforme mal ajusté, répétant sa devise : « Je ne vois rien. Je ne comprends rien. Je ne dis rien. » Entre quiproquos absurdes,



incompréhension totale des codes "woke" et maladresses spectaculaires, il incarne le gardien fidèle mais inutile, aveugle aux actions de la Résistance qui sabote discrètement le système.

Sous l'œil sévère de la commandante Greta, Trumltz reste le figurant parfait d'un décor qu'il ne comprend pas, mélange comique de loyauté mal placée et d'ignorance assumée.

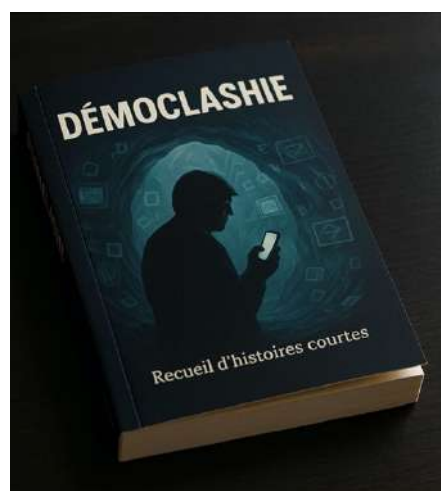
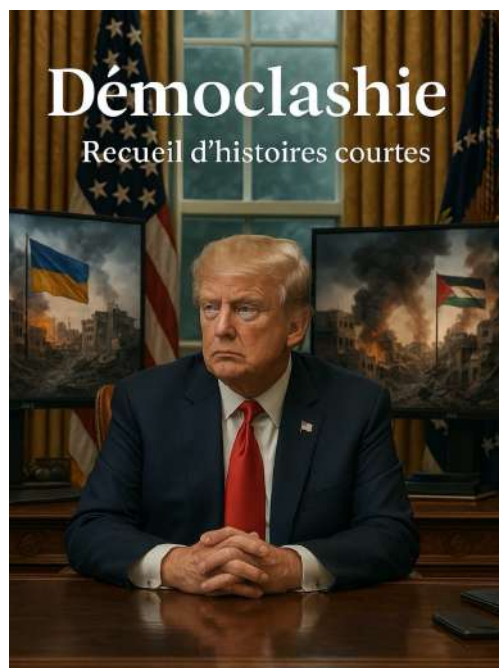
Ce texte est extrait de Démoclashie, le 3e ouvrage après Démocrassie et Démocrashie, recueils d'histoires courtes satiriques consacrés à Trump.

Pour le commander, me contacter en message privé ou par mail : cpetitleu@live.fr.

Démocrassie et Démocrashie : 7,50 €

Démoclashie : 9,00 €

hors frais de port.





FICHE DE POSTE

Stagiaire Assistant Culture & Expositions – H/F

ACTIVITÉS PRINCIPALES :

Maison de mode internationale d'origine chinoise fondée en 1997, ICICLE explore depuis plus de 25 ans un nouveau chemin pour une mode durable et naturelle.

Au sein des espaces culturels de la marque à Paris et Shanghai, ICICLE développe une programmation artistique essentiellement franco-chinoise.

Ce stagiaire assistera la directrice culturelle / curatrice des espaces d'exposition à Paris & Shanghai dans tous les aspects curatoriaux, organisationnels, communicationnels, événementiels, administratifs, logistiques et budgétaires.

Ce descriptif des missions n'est pas limitatif et peut évoluer en fonction des besoins de la Société.

PROFIL RECHERCHÉ :

- Trilingue français, mandarin et anglais (oral et écrit) ;
- Excellentes capacités rédactionnelles ;
- Sens de la rigueur, du détail et de l'organisation, grande autonomie et flexibilité, fort intérêt pour le monde de l'art contemporain ;
- Très bonne maîtrise des outils informatiques (suite Adobe dont InDesign & Photoshop).

EXPERIENCE :

Etudiant(e) grandes écoles ENS, IEP, niveau master histoire de l'art, management de l'art et de la culture.

DATE DE PRISE DE FONCTION ET DUREE DU STAGE :

6 mois à partir de février 2026.

LIEU DE TRAVAIL :

Paris 11eme, Paris 8eme, lieux des expositions et mobilité en fonction de l'activité.

REMARQUE :

Convention de stage obligatoire.

CONTACT :

myriam.kryger@icicle.com

BASTIAN INTARISSABLE

[HALLYUWOOD] : Rapide retour sur la Nuit K-HORROR et longue analyse de THE STRANGERS

Bonjour bonjour,

Je n'aurai ni eu le temps, ni trouvé la force de terminer ma semaine « Spéciale Halloween » — je la conclurai donc très brièvement.

Je profite de ce post pour vous remercier d'avoir été aussi nombreux et nombreuses à la nuit K-HORROR, qui a rencontré un immense succès : deux séances presque complètes, avec un beau renouvellement du public entre la première et la seconde projection ! Vos nombreux retours chaleureux m'ont profondément touché, et je vous en remercie sincèrement, du fond du cœur.

J'ai pris un immense plaisir à programmer cette double séance... et, en revoyant les deux longs métrages à la suite, j'ai encore davantage perçu leurs similitudes et leurs contrastes — jusque dans certains plans qui se répondent d'un film à l'autre. C'est assez saisissant.

Dans les retours de la salle, The Strangers a véritablement secoué le public, partagé entre rires, cris d'effroi et, parfois, quelques larmes à la fin du film. Qu'on l'ait aimé ou non, personne n'en est ressorti indifférent. C'était fascinant d'observer les visages des spectateurs et spectatrices à la sortie — plusieurs m'ont même confié qu'ils s'arrêteraient là pour la nuit, tant ils avaient été soufflés par la puissance de ce premier film.

Le public d'Exhuma était sensiblement plus jeune ; là encore, les réactions ont été contrastées : certain-es ont crié au chef-d'œuvre, d'autres se sont montrés plus réservés. Pour ma part, je dois avouer que je préfère largement la première partie du film à la seconde — elle parvient à installer un suspense remarquable avec très peu d'éléments, et la reconstitution, toujours aussi impressionnante, de la cérémonie chamane en fin de première partie fonctionne à merveille, même après plusieurs visionnages. Mais il faut aussi reconnaître qu'Exhuma pâtit inévitablement de la comparaison avec le génie de The Strangers, surtout diffusé juste avant. Du coup, j'ai remis au goût du jour ma critique de The Strangers sur SensCritique : le film s'est encore bonifié avec le temps et à la lumière de l'actualité politique mondiale. Le texte reste un peu brouillon — il y a tant à dire sur un tel chef-d'œuvre —, mais j'espère qu'il apportera quelques éclairages supplémentaires à toutes celles et tous ceux (nombreux et nombreuses) qui m'ont demandé des précisions en fin de séance.

Ne lisez surtout pas la seconde partie de ma « critique » (je préviens clairement quand commencent les spoilers) si vous n'avez encore jamais vu le film. Mais si ce n'est pas encore fait, procurez-vous The Strangers d'urgence. À cette énième revoyure, je peux l'affirmer sans hésiter : c'est l'un de mes films d'horreur préférés de tous les temps. Rien que ça !

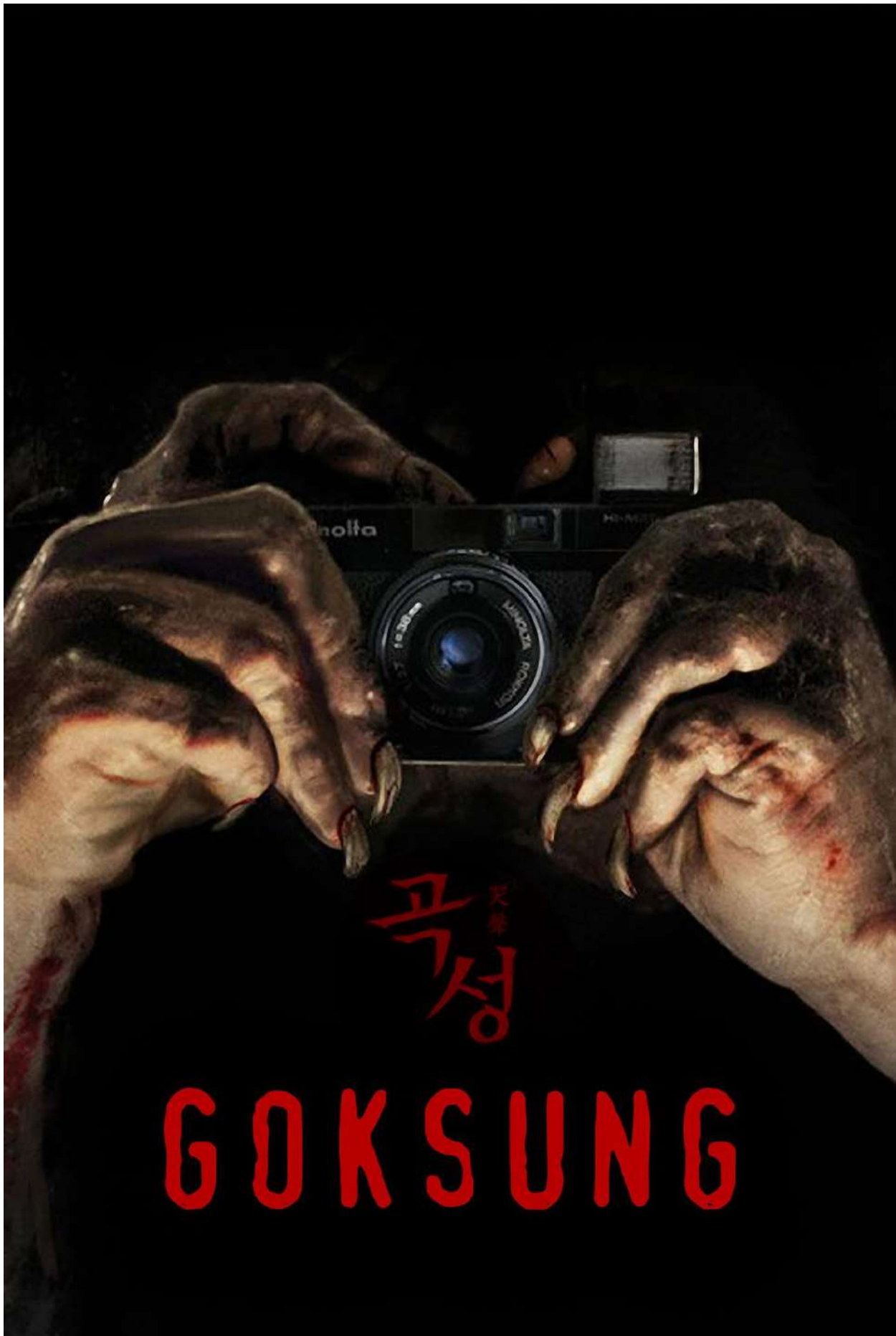
Lien critique : https://www.senscritique.com/film/the_strangers/critique/96038136

PS : Photos prises par ma fiiiiiiiille, Emmy!! :p

PPS : Un peu plus tard dans la semaine, je vous parlerai brièvement d'un autre de mes passages express à la capitale, pour accompagner un nouvel événement cinématographique — cette fois consacré au cinéma indonésien. Il se tiendra jeudi soir et vendredi dans la journée au Club de l'Étoile, avec notamment la projection de mon documentaire Garuda Power – L'esprit du cinéma (d'action) indonésien, tourné il y a déjà... onze ans !

Belle semaine !







SOIRÉE

« BOUILLON DE
KULTURE »

DOMINIQUE DE MISCAULT ET
HOANG THI HONG HA

19 h30, samedi, le 15 novembre 2025

**Parfums du Vietnam – 68 avenue
d'Italie, 75013 Paris**

Expression LIBRE autour de M. KRAMER

Réponse souhaitée



Jean-Claude aura 80 ans le 4 janvier 2026

À Paris au 68 avenue d'Italie

*À l'initiative de Mark Drobinsky
nous nous retrouverons entre proches
dès 19h le dimanche 4 janvier 2026
et nous fêterons JC en musique vodka*

Réservez la date

ARGOLO fait campagne en CALIFORNIE pendant que Macron est à BAHIA



« Mon rêve est de construire une école d'art, de culture, de peinture, de sport et de musique pour les enfants, les jeunes, les personnes âgées et les adolescents de ma communauté.

Mon rêve est de favoriser l'inclusion sociale dans les communautés défavorisées. L'éducation, l'art, la culture et le sport sauvent des vies. »
Argolo Anderson

Paris, le 06/11/2025

bonjour,

En décembre 2024, je vous avais envoyé une feuille de route et trois diaporamas également intitulés : "les Indes néerlandaises .. dans une malle cévenole". Ces divers documents retraçaient une première mission d'un Ingénieur des Mines, Louis Gascuel, qui, en 1900/1901, avait réalisé une première mission à Bornéo.

Ce second envoi concerne, lui, la seconde mission réalisée par Louis Gascuel, toujours sur l'île de Bornéo, en 1906.

Pour vous rappeler le contexte historique dans lequel s'inscrivent ces missions, je vous renvoie d'abord la feuille de route 84. Elle est suivie de deux diaporamas (95-1 et 95-2) qui retracent photographiquement cette mission.

Louis Gascuel n'effectuera plus d'autres missions en Asie (1), consacrant le reste de ses activités professionnelles essentiellement à l'Amérique du sud.

Mes remerciements renouvelés à la famille Gascuel, et spécialement à l'arrière petite-fille de Louis Gascuel, Anne Gascuel, qui permettent la diffusion d'une partie du patrimoine photographique de leur aïeul, témoignage d'un temps pas très lointain, mais qui, depuis, a connu de profonds bouleversements.

bien amicalement

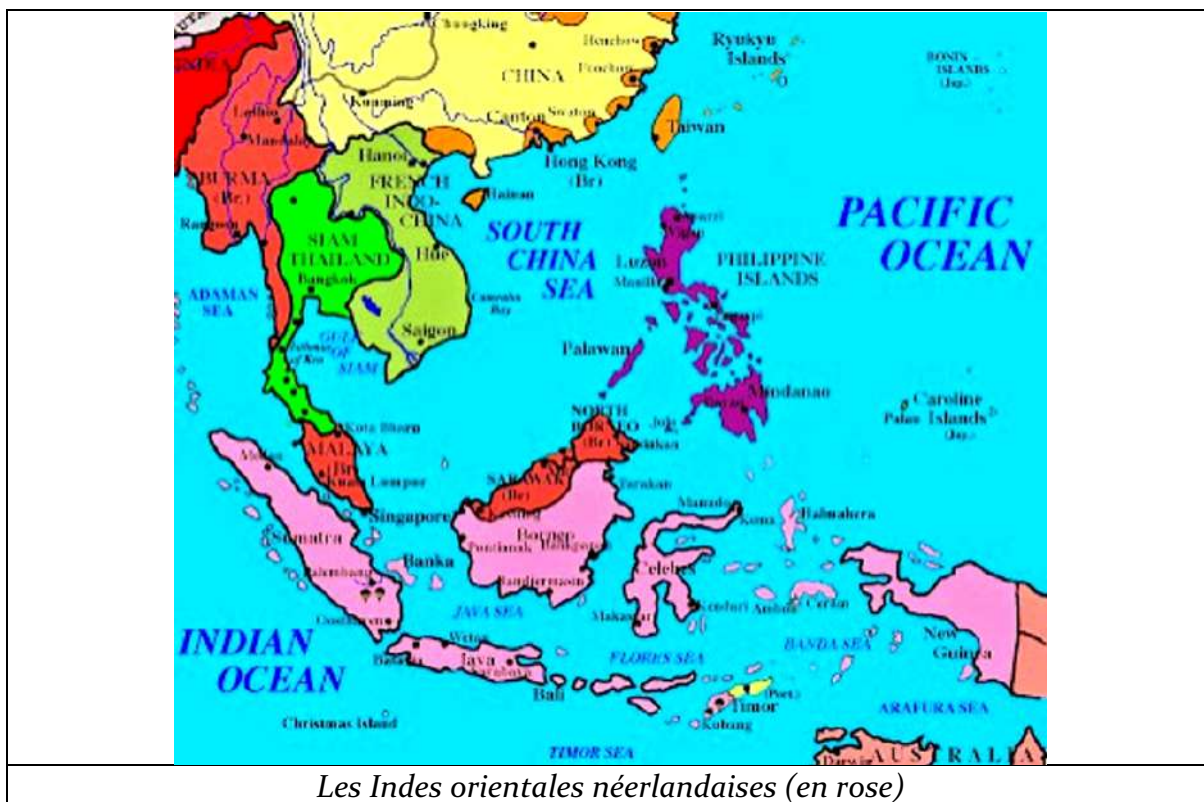
Jean-Michel

(1) : (re)voir également -envoyés en 2019- la feuille de route 67 et les diaporamas 60-1, 60-2, 60-3, 60-4 et 60-5 consacrés à une mission de Louis Gascuel au Laos en 1904. Une feuille de route qui vous explique la genèse de ces envois.

Paris, le 23/09/2024

Paris, le 24/10/2024

Feuille de route 84 : « les Indes néerlandaises dans une malle cévenole »



A la différence de la majorité des photographes-voyageurs, lorsque je quitte mon « chez moi » pour une destination lointaine, je n'ai, bien souvent, pas de projet photographique précis en tête. Pour moi, la curiosité - ou plutôt le souci permanent d'une « recherche explicative » du monde, de ses complexités, mais aussi de ses beautés- est un moteur suffisant pour vouloir témoigner, par l'écrit et par la photo, de ce que je découvre .. à condition toutefois de savoir donner du « temps au temps » -un bien de plus en plus rare !-.

Il en fut ainsi, peut-être les plus anciens des lecteurs s'en souviennent-ils, d'une feuille de route (1) et de cinq diaporamas (2), fruits d'une rencontre autour d'un petit-déjeuner à Phnom Penh, avec le petit-fils d'un Ingénieur des Mines, Louis Gascuel, qui, en 1904, parcourut l'Asie du sud-est.

**

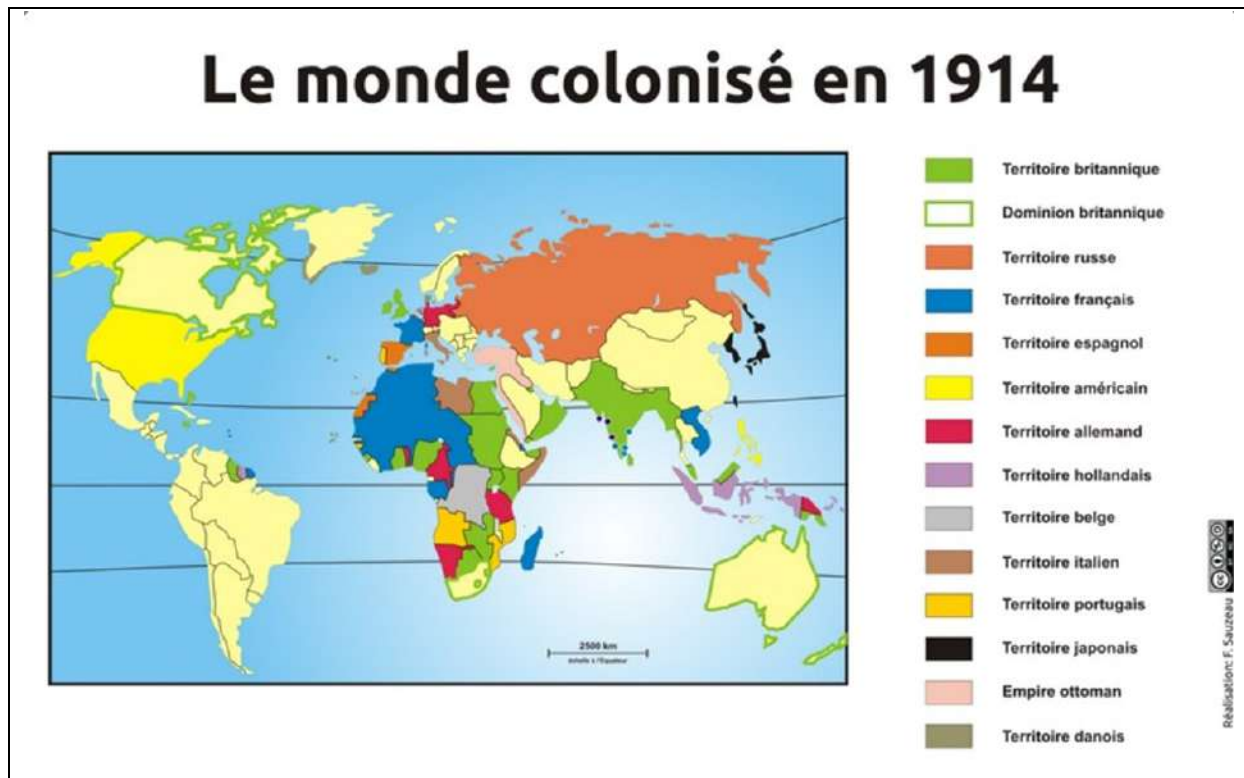
Lors de la publication de ce texte et de ces photos, en 2019, je vous avais signalé que Louis Gascuel avait également réalisé deux missions en Indonésie, missions qui avaient été pour lui une nouvelle occasion de donner cours à une de ses passions : la photo. Ce sont ces clichés que je vous propose de découvrir dans les diaporamas qui accompagnent cette feuille de route.

**

Avant toutefois de découvrir par les images ce qu'était -une partie de- l'archipel indonésien au début du siècle dernier, il me paraît utile, voire indispensable, par l'écrit, de les resituer dans leur contexte historique. Je vous invite donc d'abord à une plongée dans le passé pour découvrir ce que l'on dénommait alors : « les Indes orientales néerlandaises ».

- **L'histoire des Indes orientales néerlandaises**

Vers la fin du XVIII^{ème} siècle et au début du XIX^{ème} siècle, les deux Amériques se sont libérées des présences des puissances européennes. Mais, en 1900, c'est sur la quasi-totalité de l'Afrique et une grande partie de l'Asie que les grands pays européens étendaient leur domination.



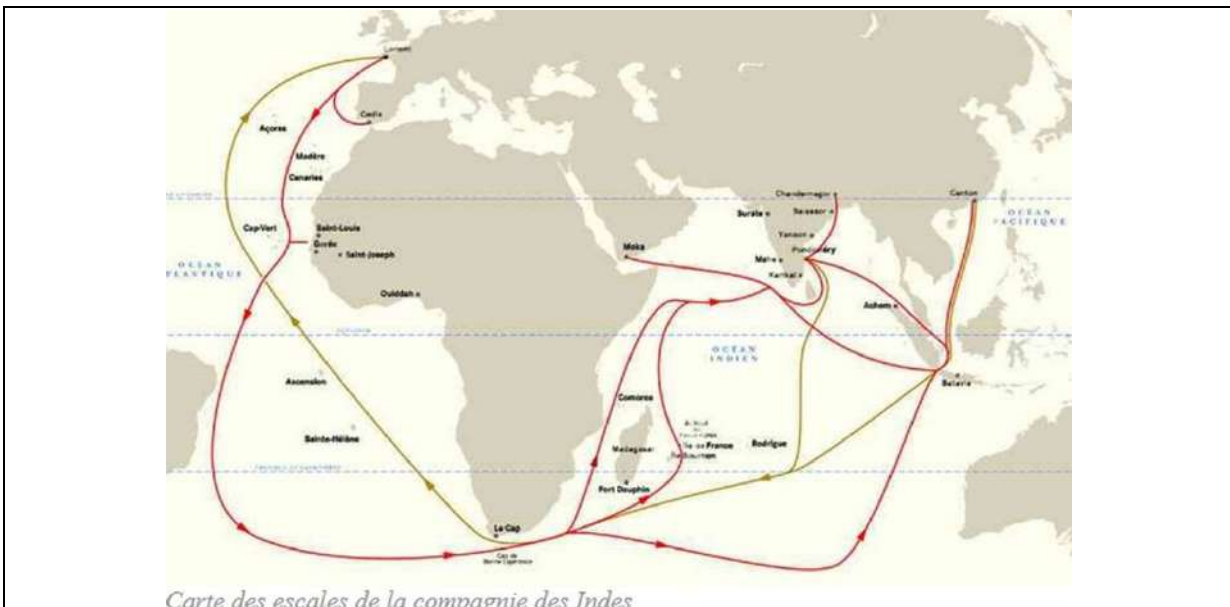
Pour l'archipel indonésien, le pays colonisateur était les Pays-Bas. Pourquoi et comment ? Il faut d'abord avoir en tête que cet archipel, de par sa localisation et son étendue, a été depuis 2 500 ans, notamment lorsque la voie terrestre était d'usage impossible, alors la voie de passage entre les grandes puissances de la région (Chine, Inde, monde arabe) et entre les puissances occidentales et asiatiques. Puis, du transit, ces grandes puissances, évolution habituelle, sont passées à des phases de domination des îles. D'une part parce qu'elles y ont découvert des potentialités économiques à exploiter. D'autre part parce qu'elles ont dû sécuriser leurs ports d'attache. Ce qui amena les habitants des îles de l'archipel à intégrer des influences culturelles, religieuses, puis politiques de la part de ces grandes puissances. En ce qui concerne le recours à cette voie maritime par le monde occidental, c'est au XV^{ème} siècle, grâce notamment à de grands progrès dans la mise au point de nouvelles techniques de navigation et de construction des bateaux, que les pays européens se lancent à la conquête des océans. Ce qui amena, au début du XVI^{ème} siècle, d'abord les Portugais, puis à la fin de ce siècle, les Néerlandais, à la recherche d'épices (3), à établir des comptoirs commerciaux dans quelques îles indonésiennes.



Navire hollandais

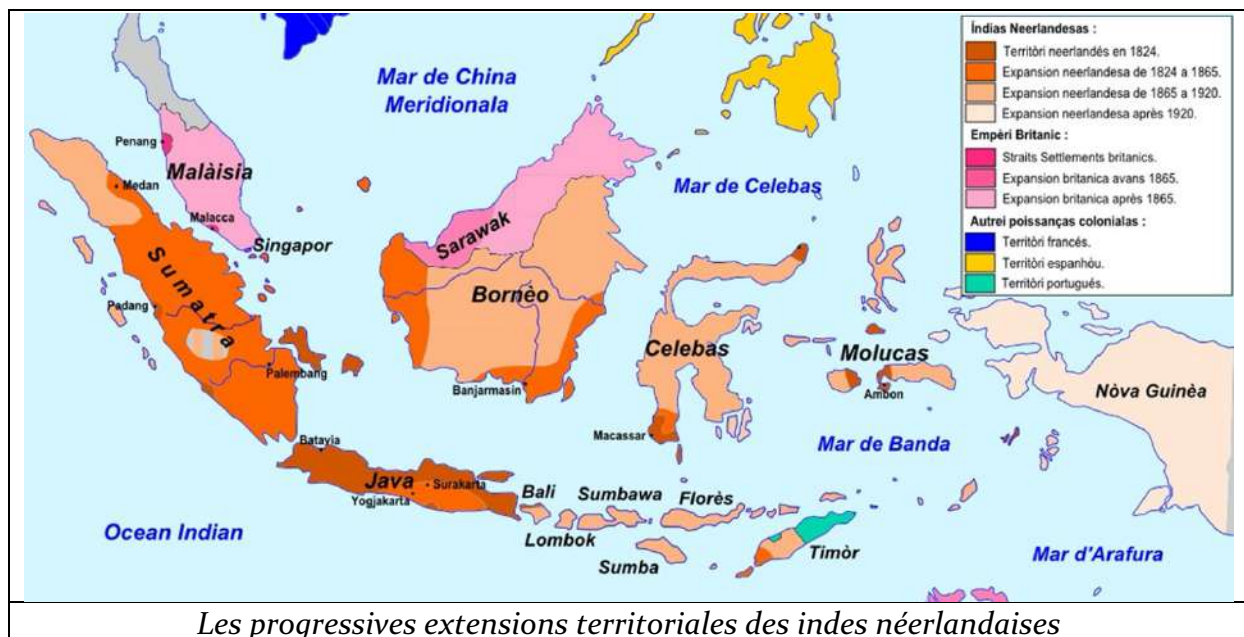
Au XVIIème siècle, la marine hollandaise est la première flotte commerciale au monde

Pour mieux structurer leur implantation, les Pays-Bas créent, en 1602, la « Compagnie des Indes orientales » (VOC en néerlandais). Une institution qui, pendant deux siècles, va assurer des échanges commerciaux entre l'archipel indonésien, l'Asie et l'Europe.



Carte des escales de la compagnie des Indes

Une institution qui, Etat dans l'Etat, va progressivement prendre le contrôle d'une partie de l'archipel indonésien .. ce qui amena la Compagnie à se heurter aux ambitions britanniques. Jusqu'à ce qu'un accord en 1824 partage la région en deux sphères d'influence : une correspondant à l'Indonésie (néerlandaise) et une autre à la Malaisie (britannique). Un début de siècle qui voit également la faillite de la Compagnie des Indes néerlandaises et le rattachement des territoires qu'elle contrôlait à la Couronne néerlandaise. Des territoires qui seront désormais dénommés : « les Indes orientales néerlandaises ».



Indes néerlandaises qui alors, sous l'autorité de la Couronne, en plus des exportations traditionnelles (bois, épices, tissus) vont faire l'objet d'une exploitation agricole (café, thé, tabac, sucre, caoutchouc). La même Couronne poursuivait également la politique d'expansion géographique sur des îles qui échappaient jusqu'alors à la présence néerlandaise. C'est ainsi que le sultanat de Banjarmasin sur l'île de Bornéo -là où se situent les deux missions de l'Ingénieur des Mines Louis Gascuel- passe sous tutelle néerlandaise en 1863 après 4 ans de conflit armé.

**

L'ouverture du canal de Suez, en 1869 (4), et la demande croissante de la naissante industrie du monde occidental pour les matières premières allaient changer le contexte des échanges commerciaux et économiques entre l'Europe et l'archipel indonésien. En 1870, les autorités hollandaises, prenant en compte cette nouvelle donne, renoncent à leur monopole d'Etat et décident d'ouvrir le marché indonésien aux entreprises privées. Elles accordent alors des concessions à des entreprises européennes pour répertorier les ressources minières des îles de l'archipel et les exploiter, le tout en liaison avec des banques pour le financement des opérations.

C'est dans ce contexte que se situent les deux missions exploratoires réalisées par Louis Gascuel en 1900/1901 (recherche de mines de diamants) et en 1906 (recherche de fer et de houille).

- Qui était Louis Louis Gascuel ?



Photo de Louis Gascuel

Je laisse une seconde fois (1) son petit-fils, Alain Gascuel, présenter son aïeul : « mon grand-père, Louis Gascuel, était Ingénieur des mines au début du siècle dernier. A ce titre, il a voyagé de par le monde à la recherche de minerais rares (or, cobalt, étain, argent, etc.). Avec son épouse, Emma, il a fait deux tours du monde avec une zone de prédilection professionnelle : l'Amérique du sud.

Mais ses différentes missions l'ont aussi amené à se rendre en Asie. Au cours de ses voyages, lorsque son travail lui en laissait le loisir, il s'adonnait à sa passion : la photo. Des photos sur plaques qu'il a précautionneusement ramenées dans son village natal situé dans le Gard, à une quinzaine de kilomètres d'Alès, et déposées dans une malle.

Pendant des décennies, personne ne s'est vraiment soucié du contenu de la malle entreposée dans le mas familial situé à Boisset et Gaujac, près d'Anduze. Jusqu'au jour où, il y a quelques années, une de ses arrière-petite fille, Anne Gascuel, enseignante, suite à sa mutation de Bretagne à Alès, puis de son entrée dans le monde des retraitées, entreprit d'ouvrir la malle abandonnée pour y découvrir 1 200 plaques photographiques de son arrière-grand-père. Et, dès lors, de consacrer une partie de ses loisirs à la découverte et à la restauration des trésors de la malle abandonnée ».

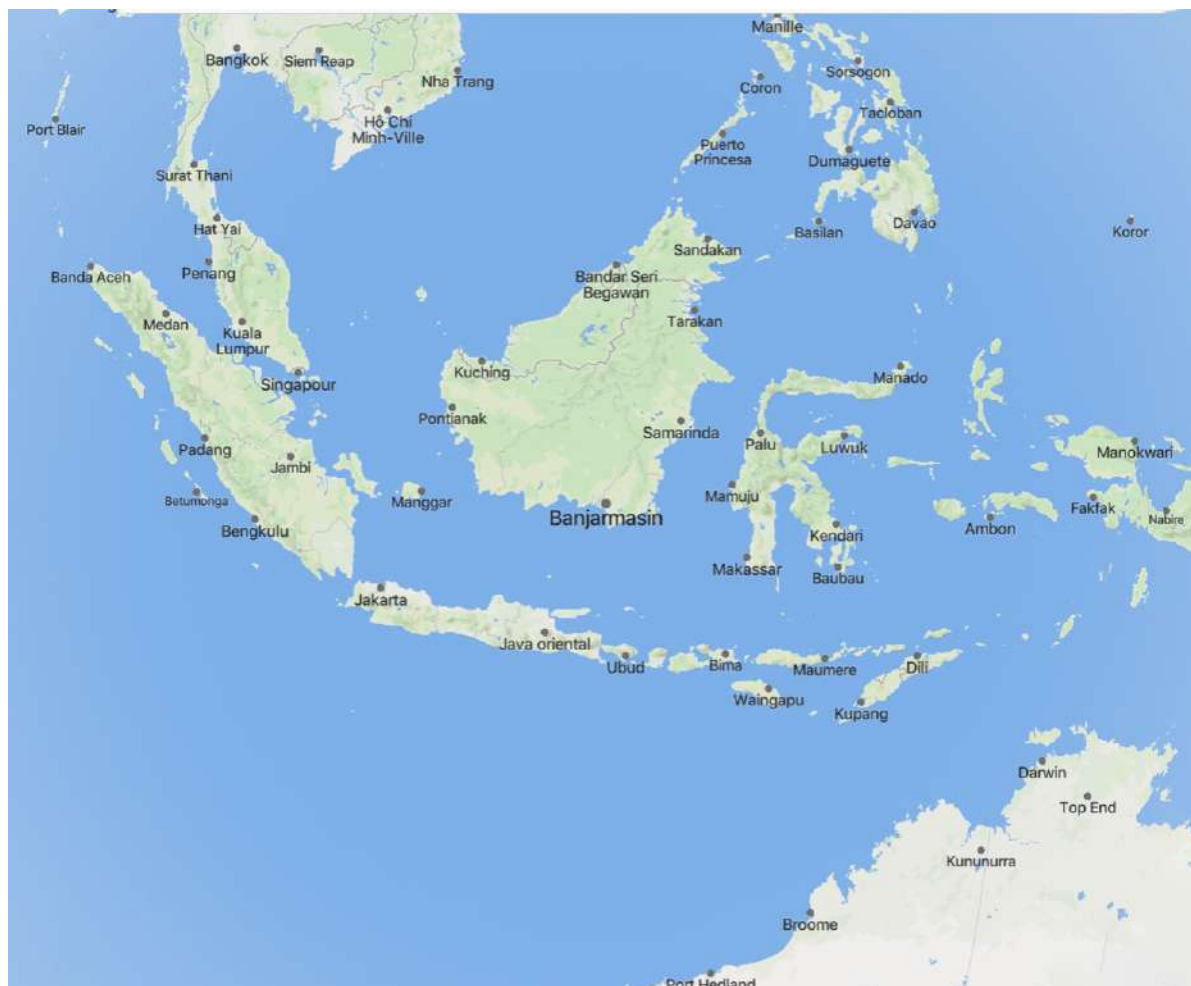


La seconde malle où se trouvent encore les archives de Louis Gascuel

- **L'île de Bornéo et Banjarsin**

En ce qui concerne les « Indes néerlandaises », les « trésors » de la malle concernent deux missions réalisées par Louis Gascuel sur l'île de Bornéo. Cette île (5), de par sa superficie la quatrième du monde (743 330 km²), de pénétration difficile, relevait alors et relève toujours de la souveraineté de trois Etats : Brunei, la Malaisie (au nord) et l'Indonésie (au centre et au sud). Une situation qui s'explique par les rivalités qui, au XVIII^{ème} siècle, ont opposé l'Angleterre et les Pays-Bas.

Les deux missions de Louis Gascuel se sont déroulées dans la partie indonésienne de Bornéo, plus précisément au sud-est de l'île, dans la région de Banjarsin.



Au sud de l'île de Bornéo : la ville de Banjarsin

**

- **De l'intérêt des photos**

Louis Gascuel ne réalisera pas d'autres missions en Asie, consacrant l'essentiel de sa vie professionnelle à l'Amérique du sud (1). Il n'y a donc pas d'autres photos retraçant ses missions asiatiques que celles contenues dans diaporamas joints à cette feuille de route et celles retraçant sa mission au Laos en 1904 (1).

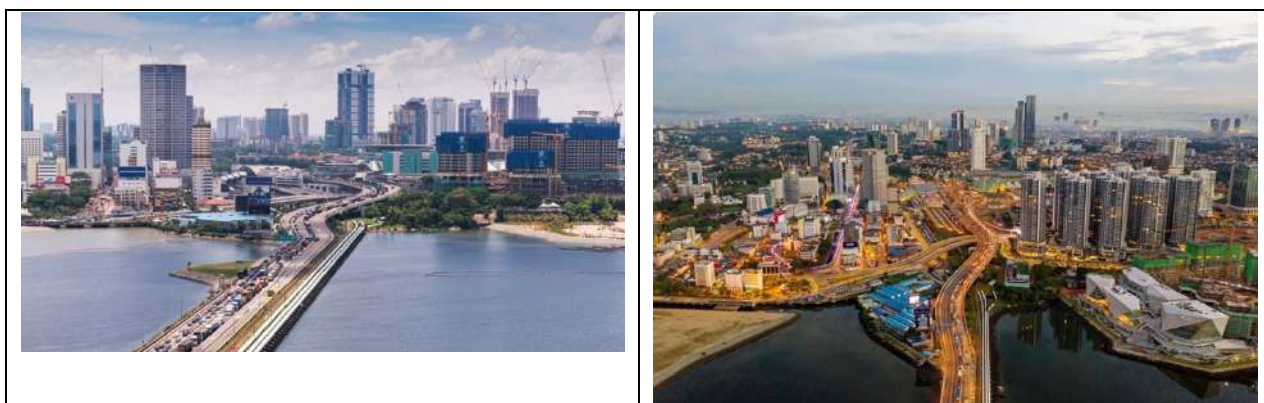
Des photos qui nous permettent une plongée dans le monde de nos aïeux. Et, pour moi, surtout des photos qui nous permettent de prendre conscience de la distance qui nous sépare d'un monde que seulement un peu plus d'un siècle nous sépare. Pour illustrer ce constat, j'ai décidé de terminer cette feuille de route par une série de photos actuelles de villes que vous découvrirez dans les diaporamas telles qu'elles étaient en 1900 ou 1906 : Jakarta (alors appelée Batavia), Singapour et Johor(e).



Jakarta



Singapour



Johor

Un siècle seulement, mais des bouleversements plus profonds que lors des précédents millénaires. Bouleversements dans nos modes de vie (6). Mais dans nos têtes ?

Jean-Michel GALLET

**

Tous mes remerciements à la famille Gascuel qui m'a autorisé à diffuser les photos relatives aux missions de Louis Gascuel dans les « Indes néerlandaises » auprès de mes habitués destinataires des feuilles de route et des diaporamas.

Si vous souhaitez en savoir davantage sur ces photos ou en faire une quelconque utilisation, il vous convient d'obtenir l'autorisation de la famille Gascuel. N'hésitez pas à me contacter à cette fin.

**

Jean-Michel GALLET

- (1) voir la feuille de route 67 : « l'Asie en .. 1904 .. dans une malle cévenole »
- (2) voir les diaporamas 60-1, 60-2, 60-3, 60-4 et 60-5 : « l'Asie du sud-est .. en 1904 »
- (3) au XVIème siècle, en Europe, un gramme de clou de girofle vaut plus qu'un gramme d'or ce qui amena les deux pays susmentionnés (Pays-Bas et Portugal), mais aussi les Britanniques et les Français à partir à la recherche de ces épices dans l'archipel indonésien. L'Espagne avait alors accès aux épices grâce à sa colonie aux Philippines.
- (4) avant l'ouverture du canal de Suez, un voyage entre l'Asie et l'Europe via le cap de Bonne-Espérance demandait en moyenne 8 mois et présentait de grands risques
- (5) voir la feuille de route 60 et les diaporamas 48-1, 48-2 et 48-3 : « Bornéo – chez les coupeurs de têtes »
- (6) l'éditorialiste américain Thomas Friedman (voir son livre « de Beyrouth à Jérusalem ») évoque dans ses écrits « une terre de plus en plus plate »

LE CROQUE MORT ET LE RESIDENT

Un de mes amis, rat de bibliothèque, a retrouvé, dans les anciennes archives qui ont été éparpillées comme tout le monde sait, à la faveur du coup de force vietminh, en décembre 1946, au marché de Đông-Ba (Hué) et vendues comme papier d'emballage, un document unique en son genre. C'est une requête, parfaitement authentique, datée de 1917 et adressée par l'entrepreneur des Pompes Funèbres de la ville de Hué au Résident de France, à Thua-Thiên. Le signataire de cette requête serait encore en vie. C'est un illettré, portant un nom de fruit précédé d'un numéral et qui a échoué comme horloger dans une station d'altitude... Quant à l'auteur, on m'assure qu'il vit encore également et qu'il serait devenu raccommodeur de porcelaine!

D'après les notes jointes au dossier, cette requête a reçu une suite favorable, les Autorités municipales, déridées, ayant trouvé le fond parfaitement logique, bien que la forme fût peu orthodoxe. Elle aurait même été communiquée à un certain nombre de fonctionnaires à titre de curiosité.

THACH-XUYEN

Hué, le 21 juillet 1917
à Monsieur l'Administrateur,
Résident de France à Thua-Thiên

Monsieur le Résident,

Je, soussigné T. T. X., dit H. C., entrepreneur des Pompes Funèbres à Hué, ai l'honneur de venir vous exposer très respectueusement ce qui suit :

Jusqu'en 1916, lorsqu'un Français mourait à Hué, la Ville devait l'enterrer « en régie ». L'opération essentielle consistait à transporter le corps du défunt de son domicile à sa dernière demeure, au Cimetière de Phu-Cam, dans la banlieue, l'intéressé ne pouvant effectuer cet ultime voyage par ses propres moyens.

A cet effet, la Municipalité disposait d'un corbillard suffisamment décoratif, mais les chevaux étaient fournis par la Jumenterie et les six croque-morts étaient des coolies du Service des Travaux Publics déguisés pour la circonstance.

Les chevaux de la Jumenterie, tous de bonne taille, faisaient certainement plaisir à voir, mais comme ils sont trop bien nourris (ration journalière : 8 litres de paddy et herbe-éléphant à discrétion) et qu'ils sont des produits de croisements, (1/4 annamite, 3/4 australien ou tarbais) ils ont tous un très grave défaut : dès qu'ils sont attelés entre deux brancards, ils ne demandent qu'à galoper ou trotter à une vive allure et le convoi funèbre, suivi de la famille et des fonctionnaires, souvent respectables, avaient de la peine à les suivre. On voyait alors dans les rues le spectacle peu banal d'une procession de gens solennels marchant presque au pas de gymnastique, alors qu'une cérémonie rituelle de ce genre, surtout dans notre pays, doit toujours être accomplie avec gravité, dignité, majesté et componction.



Monsieur C., Administrateur des Services Civils, Résident de France à Thua-Thiên à cette époque, qui était un Administrateur particulièrement clairvoyant, s'est peut-être dit que, dans tout Hué, mes braves petits chevaux sont les seuls qui soient capables de marcher honnêtement au pas comme ils le font d'habitude ; que, dans tout l'Empire d'Annam, je suis le seul à avoir un teint particulièrement sombre, une voix larmoyante et une mine perpétuellement endeuillée et souffreteuse et que mes bêtes et moi, sommes tout désignés pour conduire vos chers disparus à leur dernière demeure dans des conditions décentes et convenables.

Il m'a donc convoqué à la Résidence et m'a proposé d'assurer le service des Pompes Funèbres sur les bases suivantes : l'Administration ne met à ma disposition que le corbillard. Je dois fournir deux chevaux harnachés, deux cochers et six croque-morts, tous porteurs d'un uniforme noir brodé de blanc. La Municipalité me prévient de tous les décès d'Européens (hommes, femmes, enfants) et je dois me trouver à l'adresse du défunt, une heure avant le départ du convoi, avec mes bêtes et mes gens. Après service fait, la Ville me remet 5 piastres-papier.

J'ai beaucoup hésité avant d'accepter ce marché, mais Monsieur C. qui est aussi un psychologue subtil, a fait valoir le côté profondément humanitaire de cette tâche méritoire entre toutes... dans l'autre monde. Il a fait surtout miroiter à mes yeux de prolétaire un grade de mandarinat de « 9-2 civil honorifique » dans ce monde-ci au bout de trois années de bons et loyaux services. Comme d'autre part, je suis propriétaire de six chevaux du pays que je loue le dimanche aux fonctionnaires pour leur permettre de faire une sorte d'équitation, il arriva ce qui devait arriver : je me suis laissé tenter et j'ai eu la faiblesse d'apposer ma signature, ou ce qui en tient lieu, au bas du contrat qui est actuellement en vigueur.



Or, après un an de service, je m'aperçois que le métier de croque-mort ne nourrit pas son homme : les chevaux mangent, les cochers mangent, les croque-morts mangent, les uniformes coûtent cher bien qu'ils ne soient qu'en madapolam, les harnais doivent être entretenus et, pendant toute une longue année de douze mois, une longue année de 365

jours, on peut compter avec les doigts d'une seule main le nombre des européens qui nous ont quittés pour un monde meilleur : ils ont été exactement au nombre de cinq - pas un de plus - ce qui est un chiffre ridiculement bas et honteux pour une Capitale qui se respecte. Vous me direz, Monsieur le Résident, que mes gens, pendant leurs longs loisirs, peuvent vaquer à d'autres travaux plus nourrissants, que les chevaux peuvent être loués... mais cela n'empêche pas que la Mort peut venir à l'improviste et que je dois me tenir constamment prêt à toute réquisition et je n'ai que faire de deux cochers et six saïs pour ma petite affaire de location de chevaux de selle. Ce sont d'ailleurs des citadins qui ne peuvent se consacrer aux travaux des champs ou à la culture maraîchère, bien que l'agriculture manque de bras.

Vous me direz aussi que ce qui est fait est fait, ce qui est signé reste signé. Vous me citerez le proverbe annamite bien connu « But sa, gà chêt », « Le pinceau s'étant déjà abaissé, le poulet doit être égorgé ».

Tout cela est vrai et je suis le premier à reconnaître le mal-fondé de mes doléances au strict point de vue juridique mais, en la circonstance, on peut dire que ma bonne foi a été en quelque sorte surprise, que nous avons tablé sur des bases inconnues dépendant d'une foule d'impondérables.



D'autre part, à côté de la loi avec toute sa rigueur, des règlements rébarbatifs avec toute leur sévérité, il y a une question de saine logique et d'humanité pure - il est des accommodements même avec le Ciel - et l'on se demande pourquoi l'Administration, qui est toujours une si bonne mère pour tous, s'est montré marâtre impitoyable envers un honnête citoyen, patenté de 5ème classe, bon fils, bon père et bon époux par-dessus le marché. Si l'Administration Municipale voulait m'acculer au désespoir et à la ruine, elle ne s'y prendrait pas autrement. Par ailleurs, la Ville vient de faire confectionner un nouveau corbillard en bois de kiên-kiên avec des motifs sculptés. On sait que c'est un très bon bois, imputrescible et inattaquable aux insectes, mais il a l'inconvénient d'être beaucoup plus lourd que l'ancien qui était pourtant confortable. L'Hôpital Central, de son côté, s'est considérablement agrandi, et il est maintenant doté d'un Pavillon pour Dames ; les travaux de prophylaxie ont fait de grands progrès et les services d'hygiène sont sans cesse améliorés. Malgré cela, les Français n'ont qu'une confiance très limitée et dès qu'ils ont le moindre « bobo », ils se font rapatrier dare-dare pour se faire soigner dans la Métropole. Sans nul doute, le pourcentage de la mortalité française sera, dans un très proche avenir, tout à fait négligeable, pour ne pas dire nul.

J'ose en conséquence venir vous prier très respectueusement, Monsieur le Résident, de vouloir bien - non pas résilier mon contrat, ce qui mettrait tout le monde dans l'embarras, l'Administration comme les morts - mais le faire réviser, l'assouplir, l'accommoder suivant les circonstances actuelles, pour rendre son exécution possible et harmonieuse. Je vous propose simplement de m'allouer une subvention forfaitaire mensuelle de 120 piastres - ce qui est à peine suffisant pour l'entretien du personnel, du matériel et des animaux par le temps qui court - moyennant quoi, moi je m'engage à enterrer, sans augmentation de frais, toute la population française existante à la date de la signature du contrat, à la seule condition qu'elle meure toute dans notre bonne Capitale. Connaissant votre haut esprit de justice et d'équité et dans l'espoir que ma requête sera prise en considération comme elle le mérite, je vous prie d'agréer, Monsieur le Résident, l'hommage de mon profond respect et l'expression de ma gratitude aussi éternelle que les regrets inscrits sur les pierres tombales.

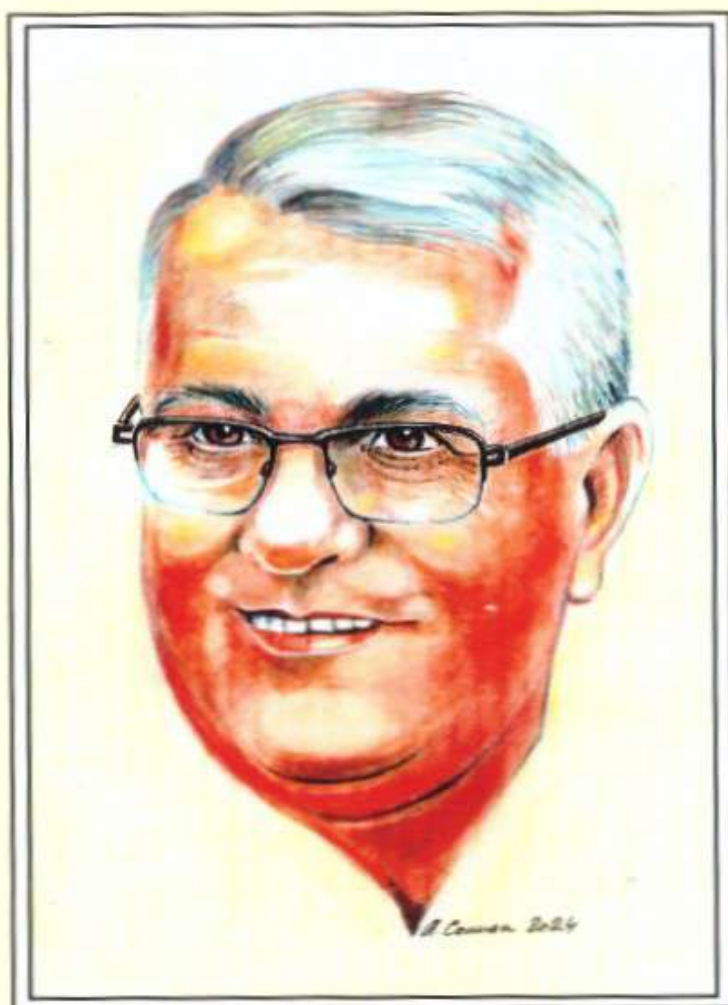
Votre très humble et très obéissant serviteur
Signé : T. T. X, dit H. C.
(Indochine Sud-Est Asiatique, Janvier 1953)

SOCIETATEA SCRITORILOR TÂRGOVIȘTENI

Portret de autor

Salonul literar al Societății Scriitorilor Târgovișteni

20 august 2025



Ion Dulugeac

Văzut de Alexandru Coman

SOCIÉTÉ DES ÉCRIVAINS DE TÂRGOVIȘTE

Portrait d'auteur

Salon littéraire de la Société des écrivains de Târgoviște

20 août 2025



CURRICULUM VITAE – SCRIITOR

Numele și prenumele: **DULUGEAC ION**

Data și locul nașterii: 03 iunie 1953,
loc. Mogoșoaia, jud. Ilfov

Domiciliu: București, str. Alexandru Donici,
nr. 25-C, sector 2

Naționalitatea: român

Starea civilă: căsătorit, copii – două fete și două nepoate.

CURRICULUM VITAE—SCRIITOR

Numele și prenumele: DULUGEAC ION

Data și locul nașterii: 03 iunie 1953,

loc. Mogoșoaia, jud. Ilfov

Domiciliu: București, str. Alexandru Donici, nr. 25-C, sector 2

Naționalitatea: român

Starea civilă: căsătorit, copii — două fete și două nepoate.

Volume publicate:

1. 7 Colinde de Crăciun, la editura Romhelion, ediție 1991,
2. Lipițanul, coautor cu Ioan Călin, la editura Romhelion, ediție 1994,
3. Bufnița de Pluș, la editura Romhelion, ediție 1995,
4. Carte de colorat copii, la editura Arena, ediție 1996
5. Caii de Sport, la editura Arena, ediție 1998,
6. Să colorăm copii, la editura Romhelion, ediție 1999,
7. Bufnița de Pluș, la editura Romhelion, ediție II, 2014,
8. Paradisul decăderii, la editura Romhelion, ediție 2015,
9. Cotul destinului, la editura Romhelion, ediție 2016,
10. Vise spulberate, la editura Romhelion, ediție 2016,
11. Povara condamnării, la editura Romhelion, ediție 2017,
12. Calul Huțul, coautor, la editura Romhelion, ediție 2017,
13. Două țigări și-o cafea, la editura Romhelion, ediție 2018,
14. O vară printre interlopi, la editura Romhelion, ediție 2019,
15. Putrezind în taină, la editura Romhelion, ediție 2019,
16. Persida de trei ori femeie, la editura Romhelion, ediție 2019,
17. Căință târzie, la editura Romhelion, ediție 2020
18. Tataia Grosu, la editura Romhelion, ediție 2020,
19. Regina templierilor, la editura Romhelion, ediție 2021,
20. Mamaia Anta și prințesa, la editura Romhelion, 2022,
21. Diamante și cianură, la editura Romhelion, ediție 2022,
22. Vânătoarea de himere, la editura Romhelion, ediție 2023,
23. Destin pierdut, la editura Romhelion, ediție 2023,
24. Zaraza, la editura Romhelion, ediție 2023,
25. De trei ori... Dakar, la editura Romhelion, ediție 2024,
26. Anarhistul, la editura Romhelion, ediție 2024.
27. Iubire pentru cumintire, volum de poezie, edit Romhelion, 2025
28. Zaraza între Kremlin și Paris, la editura Romhelion, ediție 2025.

Volume în curs de apariție:

1. De vorbă cu Maria, la editura Romhelion, 2025,
2. Iubirea n-are fus orar, la editura Romhelion, 2025,
3. Sofia, la editura Romhelion, 2025,
4. Foc la sonde, la editura Romhelion, 2026,
5. Cu Martha pe Pont Neuf, la editura Romhelion, 2026,
6. Iubirea ce se-ascunde-n mine la editura Romhelion, 2026,

Contact: tel: 0723-571522, 021-2115274

e-mail: iondulugeac@yahoo.com

CURRICULUM VITAE – ÉCRIVAIN

Nom et prénom : DULUGEAC ION

Date et lieu de naissance : 3 juin 1953,

Mogoșoaia, judet d'Ilfov

Domicile : Bucarest, rue Alexandru Donici, n° 25-C, secteur 2

Nationalité : Roumaine

Situation familiale : marié, deux filles et deux petites-filles.

Volumes publiés :

1. 7 Chants de Noël, Maison d'édition Romhelion, édition 1991,
2. Le Lipizzan, co-écrit avec Ioan Călin, Maison d'édition Romhelion, édition 1994,
3. Le hibou en peluche, Maison d'édition Romhelion, édition 1995,
4. Livre de coloriage pour enfants, Arena Publishing House, édition 1996
5. Chevaux de sport, Maison d'édition Arena, édition 1998,
6. Colorions pour les enfants, Maison d'édition Romhelion, édition 1999,
7. Le hibou en peluche, Maison d'édition Romhelion, 2e édition, 2014,
8. Paradis de la décomposition, Maison d'édition Romhelion, édition 2015,
9. Le coude du destin, Maison d'édition Romhelion, édition 2016,
10. Rêves brisés, Éditions Romhelion, édition 2016,
11. Le fardeau de la conviction, Éditions Romhelion, édition 2017,
12. Le cheval hutsul (en collaboration), Éditions Romhelion, édition 2017,
13. Deux cigarettes et un café, Éditions Romhelion, édition 2018,
14. Un été aux enfers, Éditions Romhelion, édition 2019,
15. Pourrir en secret, Éditions Romhelion, édition 2019,
16. Persida, Trois Fois Femme, Éditions Romhelion, édition 2019,
17. Repentir tardif, Éditions Romhelion, édition 2020,
18. Tataia Grosu, Éditions Romhelion, édition 2020,
19. La Reine des Templiers, Éditions Romhelion, édition 2021,
20. Mamaia Anta et la Princesse, Publié par Romhelion, 2022
21. Diamants et cyanure, publié par Romhelion, édition 2022
22. Le Chasseur de chimères, publié par Romhelion, édition 2023
23. Destin Perdu, publié par Romhelion, édition 2023
24. Zaraza, publié par Romhelion, édition 2023
25. Trois fois... Dakar, publié par Romhelion, édition 2024
26. L'Anarchiste, publié par Romhelion, édition 2024
27. L'amour de la discipline, recueil de poésie, publié par Romhelion, 2025
28. Zaraza entre le Kremlin et Paris, publié par Romhelion, édition 2025

Ouvrages en cours de publication :

1. Conversation avec Maria, Romhelion, 2025
2. L'amour n'a pas de fuseau horaire, Romhelion, 2025
3. Sofia, Romhelion, 2025
4. Feu aux puits, Romhelion, 2026
5. Avec Martha sur le Pont Neuf, Romhelion, 2026
6. L'amour qui se cache en moi, Romhelion, 2026

Contact : tél.: 0723-571522, 021-2115274

courriel : iondulugeac@yahoo.com

SOCIETATEA SCRITORILOR TÂRGOVIȘTENI

Portret de autor

ION DULUGEAC

Caiet îngrijit de Mihai Stan și Loredan Marcu

Carnet édité par Mihai Stan et Loredan Marcu

Salonul literar
al Societății Scriitorilor Târgovisteni
20 august 2025

ION DULUGEAC

Caiet îngrijit de Mihai Stan și Loredan Marcu

*Ion Dulugeac
Caiet îngrijit de
Mihai Stan și Loredan Marcu
Salonul literar
al Societății Scriitorilor Târgovișteni
20 august 2025
Avec courtoisie
Mihai Stan*

Nea Fane, ești delirul meu!

Ion Dulgheru, un adolescent răsărit, prinsese gustul mersului la femei pe la vârsta de 15 ani, fiind prietenul mai tânăr, dar permanent, al scriitorilor care locuiau mai tot timpul anului, în huzurul, liniștea și splendoarea Palatului de la Mogoșoaia. Locul acela pitoresc era așezat pe malul frumosului lac, spre care se unduia liniștită apa limpede și strălucitoare a râului Colentina.

Înainte de a se apuca de treburile sale, selectând undițele care îi trebuiau la pescuit în acea zi de vară, băiatul rămase câteva clipe pe gânduri. Cunoscuse în urmă cu două zile, grație originii mamei sale, care se trăgea din neamul domnitorului Brâncoveanu, pe una dintre cele mai apreciate femei ale Bucureștiului, actriță și poetă cunoscută în cercurile literare.

Totdeauna, casa actriței era socotită de lumea bună drept una dintre cele mai plăcute și bine aranjate locuințe. Ea însăși era o femeie frumoasă, educată, prin numele și averea moștenită, făcând parte dintre cele mai pricopsite și râvnite familii din capitală, din zona Dorobanți. Mulțumită doamnei Marioara Voiculescu, protectoarea tânărului de la Mogoșoaia, Ion Dulgheru, biet copil sărac, în care femeia intuise un potențial de inteligență ridicat, se bucura de aprecierea tuturor numelor importante din cultura românească în vremurile anevoioase din anii de început ai comunismului. Petrecea adesea ore întregi printre ei, fiind menționat în discuțiile acestora, favoare pe care Ion n-o putea prețui în toată însemnătatea sa, fiind la o vârstă destul de fragedă.

Să fii în această castă a creatorilor, abia apărută la Palatul Mogoșoaia, era un adevărat brevet de înaltă noblete, fiind mai mereu printre ei, în locul cel mai înalt al intelectualității nou reșezate de comuniști. Tânărul simpatic și adesea insolent, părea sclipitor în timp ce vorbea cu cei mari, cucerind inimile și având intrare pretutindeni.

Curtea casei tânărului Ion părea să zacă toropită de arșiță, în vreme ce gardurile, zidul despărțitor al grădinii, zidurile caselor din jur, pline de iederă, dar și aleile din curte, toate eliberau o răsuflare grea și fierbinte, în căldura zilei de vară. Tânărul se pregătea să meargă pe gârlă, la pește, pornind alături de doi prieteni spre lac, în timp ce praful înălțat de pe strada micuță a Palatului plutea ca un nor de fum, nemișcat. Frunzișul verde al caișilor din curtea Floarei lui Mihalache și iedera urcătoare atârnavă chinuite și fără vlagă pe fațada casei, unde erau așternute umbrele clădirilor din spatele casei lui Dabija.

Pașii lui Ion răsunau înăbușit, în timp ce umbra băiatului era proiectată pe albul peretelui de la casa femeilor din neamul lui Vasile Anghel, iar Virginia era mândră că îl servea adesea cu bomboane fine de ciocolată italiană, aduse de amantul ei, un broscar bătrân pe care adesea femeia îl iubea.

Cu undița pe umăr, Ion Dulgheru trecu pe aleea de pietriș alb, ce fusese adus de Martha Bibescu de la Posada, când reparase Palatul, iar băiatul de cum ajunsese la terasa scriitorilor, îi salută pe Ion Băieșu, Fănuș Neagu și Marin Preda, care stăteau la o masă cu Mircea Micu și Gheorghe Pituț, iar alături, la altă masă, fiind așezat poetul Nichita Stănescu, pictorul Mihai Bandac, graficianul Florin Pucă alături de actrița-scriitor, Marioara Voiculescu.

Nea Fane, tu es mon délire !

Ion Dulgheru, un adolescent brillant, avait pris goût à la compagnie des femmes vers l'âge de quinze ans. Plus jeune, mais inséparable, ami des écrivains qui vivaient la majeure partie de l'année dans la paix, le calme et la splendeur du Palais de Mogoșoaia. Ce lieu pittoresque se situait sur les rives d'un magnifique lac, où les eaux claires et scintillantes de la rivière Colentina ondulaient paisiblement.

Avant de commencer sa pêche, en choisissant les cannes à pêche dont il aurait besoin pour cette journée d'été, le garçon resta pensif quelques instants. Deux jours auparavant, grâce aux origines de sa mère, issue de la famille du prince Brâncoveanu, il avait rencontré l'une des femmes les plus appréciées de Bucarest, une actrice et poétesse reconnue dans les cercles littéraires.

La maison de l'actrice était toujours considérée par la haute société comme l'une des plus agréables et des mieux agencées. Elle-même était une femme belle et cultivée, issue d'une des familles les plus riches et les plus convoitées de la capitale, dans le quartier de Dorobanti, comme en témoignaient son nom et sa fortune. Grâce à Mme Marioara Voiculescu, protectrice du jeune Ion Dulgheru, enfant pauvre de Mogoșoaia en qui elle avait décelé un potentiel intellectuel exceptionnel, il bénéficia de l'estime de toutes les grandes figures de la culture roumaine durant les années difficiles des débuts du communisme. Il passait souvent des heures en leur compagnie, son nom étant cité dans leurs discussions – une faveur dont Ion, encore jeune, ne pouvait saisir toute la portée.

Appartenir à ce cercle d'intellectuels, alors en pleine émergence au palais de Mogoșoaia, était un véritable gage de haute noblesse. On y occupait presque toujours une place de choix au sein de cette sphère intellectuelle nouvellement rétablie par les communistes. Ce jeune homme attachant, parfois insolent, brillait de mille feux en s'adressant aux grands de ce monde, séduisant chacun et ayant accès à tous les milieux.

La cour de la maison du jeune Ion semblait engourdie par la chaleur, tandis que les clôtures, le mur séparant le jardin, les murs des maisons environnantes, couverts de lierre, et même les allées de la cour, exhalaient une chaleur étouffante sous le soleil de cette journée d'été. Le jeune homme s'apprêtait à aller pêcher sur la rivière, partant avec deux amis vers le lac, tandis que la poussière soulevée dans la petite rue du Palais flottait immobile comme un nuage de fumée. Le feuillage vert des abricotiers de la cour de Floarei lui' Mihalache et le lierre grimpant pendaient, tourmentés et flasques, sur la façade de la maison, où s'étendaient les ombres des bâtiments derrière la maison de Dabija.

Les pas d'Ion résonnèrent sourdement, tandis que l'ombre du garçon se projetait sur le mur blanc de la maison des femmes de la famille de Vasile Anghel. Virginia était fière de lui servir souvent de fins chocolats italiens, rapportés par son amant, une vieille grenouille qu'elle aimait tendrement.

La canne à pêche sur l'épaule, Ion Dulgheru longea l'allée de gravier blanc que Martha Bibescu avait fait transporter de Posada lors de la restauration du Palais. Arrivé sur la terrasse des écrivains, il salua Ion Băieșu, Fănuș Neagu et Marin Preda, attablés avec Mircea Micu et Gheorghe Pituț. À une autre table, à côté de lui, se trouvaient le poète Nichita Stănescu, le peintre Mihai Bandac, le graphiste Florin Pucă et la comédienne et écrivaine Marioara Voiculescu.

— Bună ziva, domnilor... scriitorilor! îi luă în târbacă micuțul localnic, pe care mai toți îl iubeau pentru spiritul său libertin, deschis și uneori obraznic.

— Ce faci, măi, pușlama mică și UTC-ist alterat? spuse ușor strigat Fănuș Neagu.

— Merg la pescuit și să mă văd cu Țapu, care are arbaletă nouă, așa că aduc pește, nea Fane!

— Dacă prinzi ceva roșioară și caras, mai mare decât palma, îl vreau eu pe tot. Dar vreau și o știucă babană pe care să o facă Viorica umplută, ce zici!? îl interogă bărbatul care-și aranjă freza căzută peste ochii ce străluceau de la băutura consumată.

— S-a făcut, nea Fane! Să ai inspirație, și matale, și colegii, că văd că beți pepsi, dar ce... doar nu sunteți bolnavi! se miră puștiul care adesea îi ironiza.

— Dragă, nu știi că pepsi-i bun, numai dacă-i cu vodcă! se uită lung Băieșu către amicul său, izbucnind într-un râs strident, iar nepotul lui Ion Grosu le zise cu îndrăzneală:

— Acum înțeleg, domnii scriitori servesc celebrul... PEPSIVOD!

— Da, așa este, măi golan în pantaloni scurți! Vezi cum vorbești, că te spun protectoarei tale, madam Voiculescu, și nu mai pupi spectacole la Operă, auzi?

Istovit de arșița de afară, nădușit de șiroaie de sudoare ce-i luceau ușor pe tâmpile și pe șira spinării, bărbatul masiv se dezbracă lăsându-și bustul gol, apoi se șterse cu un prosop pe față și, uitându-se la masa de alături, îi spuse unei doamne elegante, pe un ton cântat:

— Mai educă-ți protejatul, măi, femeie! zâmbi Fănuș către colega lui în ale artei, artista Voiculescu, o doamnă distinsă, trecută de 75 de ani.

— Este protejatul meu, dar stai liniștit, domnule Fănuș, că-i un băiat minunat și destul de educat. Dar cu voi, o gașcă de bețivi, ce... ai vrea? răspunse femeia care duse ușor spre gură ceașca mare de cafea, savurând lichidul maroniu și privind către masa celor cinci scriitori.

— Cine, măi, femeie, arătarea asta? Deci... tu zici că-i educat? adăugă Băieșu, care ridică paharul, îl goli și-i spuse lui Niculina lu' Bulea să-i mai aducă un pepsivoc, dar... rece.

— Când treci acasă, să vii să-ți dau o misiune, băi, comunist minuscul, ai auzit? spuse în glumă scriitorul brăilean, vădit iritat de femeia care-1 simpatiza pe Ionel.

— Da, nea Fane, am să vin, că ești delirul meu, zău, așa! strigă băiatul sprintar.

— Uite, dragă Fane, ăsta-i titlul cărții care-i gata mâine și o dau la tipar, Delirul, așa am să o numesc, nu Pasiune oarbă, cum era numită inițial! Bravo, puștiule, mulțumesc, să dea Domnul să crești și poate cândva să devii un bun... scriitor! rosti sec Marin Preda, care privi lung 'către puștanul simpatic și jovial ce înainta sprintar, pe aleea pietruită către lac.

— Mulțumesc, nea Preda, dar scriitor nu mă fac, că devin bețivan ca nea Fane! rosti băiatul oprit o clipă la umbra unui castan, dincolo de aleea care ducea la terasa scriitorilor.

— Uitați-vă, măi, fraților, pușlamaua proletară cum îmi zice!? Ce spuneți? zâmbi scriitorul brăilean care deseori glumea cu puștiul, pe care intenționat îl provoca, știind că reacționează și scoate numeroase perle pe care Fănuș recunoscuse că le strecurase prin cărțile sale.

— Bonjour messieurs... les écrivains ! les salua le petit homme du coin, que presque tout le monde aimait pour son esprit libertin, ouvert et parfois espiègle.

— Qu'est-ce que tu fais, petit coquin et cinglé d'UTC ? demanda Fanuş Neagu d'une voix rauque.

— Je vais pêcher et voir Tapu, qui a une nouvelle arbalète, alors j'apporte du poisson, nee Fane !

— Si tu attrapes des sébastes et des carassins plus gros que ta paume, je les veux tous. Mais je veux aussi un gros brochet que Viorica puisse empailler, qu'en dis-tu ?! demanda l'homme en replaçant sa coupe de cheveux ébouriffée sur ses yeux brillants d'alcool.

— C'est fait, nee Fane ! Puisse l'inspiration vous guider, toi et tes collègues, car je te vois boire du Pepsi, mais... si seulement tu n'étais pas malade ! s'exclama le gamin qui se moquait souvent d'eux.

— Chéri, tu ne sais donc pas que le Pepsi est bon... avec de la vodka ! Băieşu fixa longuement son ami, puis éclata d'un rire strident. Le neveu d'Ion Grosu leur lança hardiment :

— Ah, je comprends ! Les écrivains servent le fameux... PEPSIVOD !

— Eh oui, espèce de coquin en short ! À t'entendre parler, je t'appelle ta protectrice, Madame Voiculescu, et tu ne vas plus embrasser les artistes à l'Opéra, tu m'entends ?

Épuisé par la chaleur extérieure, ruisselant de sueur qui lui perlait légèrement sur les tempes et le dos, l'homme massif se déshabilla, laissant son torse nu, puis s'essuya le visage avec une serviette et, regardant la table à côté de lui, dit d'une voix chantante à une élégante dame :

— Instruis ta protégée, madame ! Fanus sourit à sa collègue des arts, l'artiste Voiculescu, une dame distinguée de plus de 75 ans.

— C'est mon protégé, mais rassurez-vous, Monsieur Fanus, c'est un garçon formidable et très instruit. Quant à vous, bande d'ivrognes, que... désirez-vous ? répondit la femme qui porta lentement la grande tasse de café à ses lèvres, savourant le liquide brun et observant la table où étaient assis les cinq écrivains.

— Qui est-ce, madame, que me dit ce regard ? Alors... vous dites qu'il est instruit ? ajouta Băieşu, qui prit son verre, le vida et demanda à Niculina lu' Bulea de lui apporter un autre Pepsi, mais... froid.

— Quand tu rentreras à la maison, je viendrai te donner une mission, petit communiste, tu m'entends ? lança l'écrivain de Braila sur un ton badin, visiblement irrité par la femme qui prenait Ionel pour cible.

— Oui, oncle Fane, je viendrai, parce que vous êtes mon délire, vraiment, c'est ça ! s'écria le garçon plein d'entrain.

— Écoute, cher Fane, c'est le titre du livre qui sera prêt demain et que je vais faire imprimer. Délire, c'est comme ça que je vais l'appeler, et non Passion Aveugle, son titre d'origine ! Bravo, gamin, merci, puisse Dieu te donner la force de grandir et de devenir un jour un bon... écrivain ! dit Marin Preda d'un ton sec, en observant longuement le gentil garçon jovial qui courait le long de la ruelle pavée en direction du lac.

— Merci, oncle Preda, mais je ne deviendrai pas écrivain, parce que je deviens un ivrogne comme oncle Fane ! dit le garçon, s'arrêtant un instant à l'ombre d'un châtaignier, au-delà de la ruelle qui menait à la terrasse des écrivains.

— Regardez, mes frères, quel vaurien il me traite ! Qu'en dites-vous ? L'écrivain de Brăila, qui plaisantait souvent avec le garçonnet qu'il provoquait intentionnellement, sourit. Il savait que ce dernier réagirait et révélerait de nombreuses perles que Fanuş avait avoué avoir glissées dans ses livres.

Privindu-se în oglinda geamului din spatele lui Pituț, Fănuș Neagu își pieptănă părul cu degetele, netezindu-și freza, în timp ce zâmbi prietenește la figura sa, care se mai împlinise, iar la tâmpile îi apăruseră mai multe fire albe, semn al trecerii anilor. Se trase la marginea mesei, făcu un semn și o fată îi aduse o omletă țărănească și un pahar de lapte de la vaca lui Bălașa, lăsându-i pe colegii săi să turuie. Scriitorul era plin de bucuria și de limpezimea titlului pentru noul său roman. Unul din păunii din curtea Palatului, singurul păun alb, pe care-l botezaseră Vasile, începu să cânte spărgând liniștea zonei.

— Vezi, nea Fane, că și Vasile al dumitale este de acord cu mine?

— Vasile cântă pentru protectoarea ta, doamna Voiculescu, măi, derbedeu chiaburesc! rosti zâmbind brăileanul, care își dădu jos sandalele, rămânând desculț.

— Ce faci, măi, Marine, bagi la maț, nu vrei o vodcă? îl provocă Mircea Micu pe Marin Preda care lua conștiincios micul dejun alături de Fane.

— Dragă domnule, credeam că știi că... nu beau așa matinal! interveni Preda, care începu să vorbească ținând cu ochii farfuria de parcă se rușina.

— Gata, prietene! Sunt gata să înțeleg, te bate nevasta dacă... bei! rosti, sec, Fănuș Neagu.

— Nu te grăbi, măi, Preda, să nu ți se aplece, dragă! se auzi glasul zglobiu al ardeleanului de la Semlac, Mircea Micu, sorbind zgomotos din paharul de votcă cu pepsi.

— Poți zice tot ce dorești, măi, micule Micu, că am terminat masa, spuse Preda.

— Acum intră la scris, dar ia-ți și Pelikanul cu tine, domnule! rosti fără jenă ardeleanul, adresându-se lui Preda, care observă o oarecare șovăială în vorbele sale ușor bâlbâite.

Pe seară, când Ion Dulgheru se întoarse de pe baltă, le vându lui Fănuș și Băieșu, peste cinci kile de roșioară și caras, dar și trei știuci de câte un kilogram bucata, primind de la cei doi scriitori o albăstrică, cum spunea Țapu, cel care i-a dat lui Ion 50 de lei din partea sa.

— Măi, pușlama mică! Stai, că mai am o misiune secretă pentru tine, spion kaghebigist, spuse șoptind ușor vorbele, faimosul Fănuș Neagu.

— Da, vă ascult, nea Fane!

— Poți tu să mergi la tanti Pașa, să-i spui să vină diseară să-mi calce câteva cămăși, că nevastă-mea-i plecată la Sinaia, cu fiică-mea?

— Se poate, nea Fane! Pentru matale fac orice, zău așa, dar... nu-i periculos? Că pe la zece și jumate vine bărbat-su, Tambana, de la Dacia, și dacă nu-i acasă, o cam bate, să știi!

— Măi, golanule boieresc, nu stă decât o oră la mine, pe la nouă jumate este femeia acasă, uite juma' de sută și mișcă, chiabur împielit! îl gratulă Fănuș pe băiețandru în drăzneț.

În câteva minute, prietenul său mai mare, Scaloi Țiganu, aflat la intrarea în curtea lui Niculae Tambana a fost întrebat unde este maică-sa.

— Păi ce ai tu cu mămica, măi, șmecherul lui Grosu?

— Măi, fraiere, spune-i lu' mă-ta că am ceva să-i transmit, înțelegi?

— Dragă Ionele, am să o chem imediat! rosti băiatul ușor iritat.

— Mulțumesc, măi, Gică, bunul meu prieten!

Se regardant dans le miroir de la fenêtre derrière Pituț, Fănuș Neagu passa ses doigts dans ses cheveux, lissant sa frange, tout en souriant aimablement à son visage, qui avait mûri et où quelques mèches blanches étaient apparues aux tempes, signe du temps qui passe. Il s'assit au bord de la table, fit un signe et une jeune fille lui apporta une omelette paysanne et un verre de lait de la vache de Bălășa, laissant ses collègues errer. L'écrivain était empli de joie et le titre de son nouveau roman lui apparut clairement. Un des paons de la cour du palais, le seul paon blanc, qu'on avait nommé Vasile, se mit à chanter, brisant le silence des lieux.

— Tu vois, Fane, que ton Vasile est d'accord avec moi ?

— Vasile chante pour ta protectrice, Madame Voiculescu, petit coquin ! dit l'homme de Braila avec un sourire, enlevant ses sandales et restant pieds nus.

— Qu'est-ce que tu fais, Marin ? Tu t'enivres ? Tu ne veux pas de vodka ? lança Mircea Micu à Marin Preda, qui prenait consciencieusement son petit-déjeuner à côté de Fane.

— Cher monsieur, je croyais que vous le saviez... Je ne bois pas si tôt le matin ! intervint Preda, qui commença à parler en baissant les yeux comme s'il avait honte.

— Bon, mon ami ! Je suis prêt à comprendre, ta femme te battra si... tu bois ! dit Fănuș Neagu d'un ton sec.

— Doucement, Preda, ne le laisse pas s'enivrer, mon cher ! On entendit la voix enjouée du Transylvanien de Semlac, Mircea Micu, qui sirotait bruyamment son verre de vodka-Pepsi.

— Dis ce que tu veux, mon cher petit Micu, j'ai fini de manger, dit Preda.

— Maintenant, au travail ! Mais emporte ton pélikan avec toi, monsieur ! lança le Transylvanien sans gêne, s'adressant à Preda, qui remarqua une certaine hésitation dans ses paroles légèrement bégayantes.

Le soir venu, Ion Dulgheru revint de l'étang, après avoir vendu à Fănuș et Băieșu plus de cinq kilos de sébastes et de carassins, ainsi que trois brochets d'un kilo chacun. Il reçut des deux écrivains un poisson bleu, comme l'appelait Tapu, qui lui donna 50 lei.

— Oh, petit chenapan ! « Attends, j'ai une autre mission secrète pour toi, espion du KGB », dit le célèbre Fănuș Neagu en chuchotant.

— Oui, je t'écoute, oncle Fane !

— Peux-tu aller chez tante Pacha et lui dire de venir ce soir repasser quelques chemises pour moi ? Ma femme est à Sinaia avec ma fille.

— C'est possible, oncle Fane ! Je ferais n'importe quoi pour les enfants, vraiment, mais... n'est-ce pas dangereux ? Parce qu'à 22 h 30, son mari, Tambana, rentre de Dacie, et s'il ne la voit pas, il la bat un peu, tu sais !

— Oh, petit coquin, tu ne restes chez moi qu'une heure, la femme rentre à 20 h 30, regarde-moi cette cinquantaine d'années et déjà en mouvement, espèce de vaurien ! Fănuș félicita le garçon audacieux.

Quelques minutes plus tard, son ami plus âgé, Scaloi Țiganu, qui se trouvait à l'entrée de la cour de Niculae Tambana, fut interrogé sur l'endroit où était sa mère.

— Alors, qu'est-ce qui se passe avec ta mère, toi, le filou de Grosu ?

— Toi, imbécile, dis à ta mère que j'ai quelque chose à lui dire, compris ?

— Chère Ionele, je l'appelle tout de suite ! dit le garçon, légèrement irrité.

— Merci à toi, Gică, mon bon ami !

Când cei doi se certau în pragul casei, ieși din bucătărie Pașa, Infășurată într-un halat, din care se zăreau țățele proeminente și zâmbind către Ionel întrebă cu voce cristalină:

— Da, Ionele, maică, ascult, ce ai să-mi spui?

— Tanti Pașa, am ceva secret să-ți spun, așa că Gică nu trebuie să afle!

— Spune tare, să asculte și băiatul meu, că nu am secrete, ce, te-a trimis nea Fane? Vrea probabil să-i calc ceva, nu? se auzi glasul vesel al gazdei, care dintr-un gest, deschizând ușa lui fiu-su să intre în casă, când se întoarse, lăsă mâna să-i cadă și halatul se desfăcu, rămânând goală, astfel arătându-și țățele mari și înaintarea toaletată de curând.

— Da, vă așteaptă, când puteți! adăugă el cu ochii între picioarele femeii.

— Ce zici, mămică, îți place? zâmbi ea către puștanul minor încă.

— Tanti Pașa, sincer îmi place, dar... matale ești mare, bre!

— Măi, Ionele mamă, hai, du-te acasă, că vorbim noi, încheie ea dispărând în bucătărie.

Pentru băiatul Leanii lu' Grosu era tare plăcut să știe că trăia alături de astfel de oameni, având în anturajul său, ori prin preajmă, personaje celebre, educate, de la care putea învăța câte ceva în viață. Deseori se gândea că toate acele vorbe pline de îndrăzneală, răzbăteau în discuțiile sale cu scriitorii și prietenii lor, fiind un prilej plăcut, care-i sporea mândria din inima și sufletul său curat. Și-a dat seama acolo, la Mogoșoaia, în Colțul Parisului și la Palat, că vorbele tăioase nu-1 mai supărau, iar când cei din jur deschideau gura, se străduia să-i înțeleagă, dorind să le poată stăvili cumva șuvoiul cuvintelor, să-i combată sau alteori să se facă înțeleș.

După un sfert de oră, Veta lui Niculae a lu' Tambana intra pe poarta Casei de Creație și merse direct în dormitorul lui Fănuș Negu, așezându-se pe marginea patului, unde începu să-și ungă atentă, atât mâinile cât și fața, cu o cremă, apoi se aplecă spre bărbatul care stătea pe pat și începu să vorbească prietenos, spunându-i suav:

— Ascultă, măi, domnule scriitor, din toate lucrurile astea rele, cel mai rău e că 1-ai trimis pe Ionel să mă cheme, el fiind cel mai bun prieten al fiului meu, așa că... dacă ciripește?

— Draga mea, pușlamaua aia mică e un băiat foarte discret! Și este serios, așa că, pentru tine, el este cel mai bun mesager, apoi tu vii să-mi calci cămășile, așa că, totul este... minunat! adăugă bărbatul, care se urcase în vârful patului, trăgând femeia către el.

Așezat pe salteaua cu cearșafuri frumos mirositoare, dorind să stea confortabil, i se năzări așa din senin, un gând rău care îi tăie parcă elanul, începu să simtă un regret că își înșală soția, lucru ce îl făcu să se simtă neliniștit. Dar din ușa băii se auzi vocea femeii care purta un prosop peste bust, lăsând să i se vadă sânii ușor căzuți ca două pere de toamnă. Sânii nevestei lui Tambana, cum îi ziceau vecinii bărbatului, păreau că atârnă 'ca perele din pomul aflat în livada palatului. Gândul lui Fane se duse către acela păr bătrân sub care, deseori privea roadele, toamna, în vreme ce se delecta liniștit alături de câte o sticlă de vin, pe care deseori Mircea Micu o numea... fetele culcate în iarbă.

Alors que les deux se disputaient sur le seuil, Pasha sortit de la cuisine, enveloppée dans une robe qui laissait deviner sa poitrine généreuse. Souriant à Ionel, elle demanda d'une voix cristalline :

— Oui, Ionel, maman, écoute, qu'as-tu à me dire ?

— Tante Pasha, j'ai un secret à te confier, il ne faut surtout pas que Gică le découvre !

— Dis-le à voix haute, que mon fils entende aussi, parce que je n'ai pas de secrets ! Quoi, Nea Fane t'a envoyé ? Il veut sans doute que je fasse quelque chose pour lui, pas vrai ? lança la maîtresse de maison d'une voix enjouée. D'un geste, elle ouvrit la porte pour laisser entrer son fils, puis, se retournant, laissa tomber sa main et sa robe s'ouvrit, révélant sa nudité, sa forte poitrine et son pubis fraîchement épilé.

— Oui, elle t'attend, dès que tu peux ! ajouta-t-il, les yeux rivés entre les jambes de la femme.

— Alors maman, tu aimes ? demanda-t-elle en souriant au petit garçon encore enfant.

— Tante Pasha, vraiment, j'aime bien, mais... tu es si vieille, mon grand !

— Oh, maman Ionele, allez, rentre à la maison, on en reparlera, conclut-elle en disparaissant dans la cuisine.

Pour le jeune Leanii lu' Grosu, c'était un grand plaisir de vivre parmi de telles personnes, entouré de personnages célèbres et cultivés, auprès desquels il pouvait apprendre des choses de la vie. Il pensait souvent que tous ces mots audacieux, qui résonnaient dans ses discussions avec les écrivains et leurs amis, étaient une occasion agréable qui ne faisait qu'accroître la fierté de son cœur et de son âme purs. Il s'aperçut là, à Mogoșoaia, au Colțul Parisului (Coin de Paris) et au Palais, que les paroles acerbes ne l'atteignaient plus, et lorsque ceux qui l'entouraient prenaient la parole, il s'efforçait de les comprendre, souhaitant pouvoir, d'une manière ou d'une autre, endiguer le flot de paroles, les combattre ou, parfois, se faire comprendre.

Un quart d'heure plus tard, Veta lui Niculae a lu' Tambana franchit le portail de la Maison de la Création et se dirigea droit vers la chambre de Fănuș Negu. Assise au bord du lit, elle commença à s'oindre soigneusement les mains et le visage de crème, puis se pencha vers l'homme assis sur le lit et lui parla d'une voix douce et amicale :

— Écoutez, mon cher Monsieur l'Écrivain, de tous ces malheurs, le pire est que vous ayez envoyé Ionel me chercher. C'est le meilleur ami de mon fils, alors... et s'il gazouille ?

— Ma chère, ce petit chenapan est un garçon très discret ! Et sérieux, alors pour vous, c'est le messager idéal. Et puis, vous venez repasser mes chemises... Tout est... merveilleux ! ajouta l'homme, qui était monté sur le lit et attirait la femme contre lui.

Assis sur le matelas aux draps délicieusement parfumés, aspirant au confort, une pensée désagréable lui traversa soudain l'esprit, brisant net son enthousiasme. Il commença à regretter d'avoir trompé sa femme, ce qui le mit mal à l'aise. Mais de la porte de la salle de bain parvint la voix d'une femme dont la poitrine, enveloppée dans une serviette, laissait deviner des seins légèrement tombants, tels deux poires d'automne. Les seins de la femme de Tambana, comme les appelaient les voisins, semblaient embaumer « les poires de l'arbre du verger du palais ». Les pensées de Fane se tournèrent vers ce vieil arbre sous lequel il contemplait souvent les fruits, en automne, tout en savourant tranquillement une bouteille de vin, cet arbre que Mircea Micu appelait souvent... les filles allongées dans l'herbe.

De vorbă cu Maria

Nepotul lui Grosu, la scurt timp după terminarea școlii de șoferi a debutul, ca taximetrist, iar la nici un an și-a cumpărat o mașină Dacia nouă, prin facilitățile generalului Ghenoiu, de la Dinamo, unde băiatul era un fel de consilier sportiv. Plecând de la club, unde Ianul și colonelul Vasile Anghel 1-au felicitat, dorea să treacă pe la bunicul său, la Mogoșoaia.

Pentru început, a oprit la poarta case sale, de pe Donca Simo, sau Ulița Palatului, cum o numea Tușa Vista, vecina sa. Dar cum intră pe stradă, a dat nas în nas cu doi mari scriitori, pe care-i îndrăgea. Cum cei doi se opriă în poarta casei, situată în apropiere de șoseaua națională, Ion le strânse mâinile lui Fănuș Neagu și Mircea Micu, bucurându-se de revedere. Cei doi se întorceau spre palat venind din stația ITB, reîntorși de la tipografia Casa Scânteii.

— De unde vii nea Fane, așa de bucuros?

— De unde vin scriitorii! De la corectura unei cărți aflată la editura Eminescu.

După ce a dat mâna cu cei doi, tânărul păreau că se zbate între bucurie și spaimă, știind că se aproprie momentul când cei doi vor întreba de mașina tânărului lor prieten. În asemenea situații, Fănuș reacționa ca buzduganul lui Greuceanu, spre deosebire de Mircea Micu, a cărei reactivitate sprintenă devenea aproape cataleptică.

— Ce faci, mă comunistule burghez, ți-ai luat mașină? Îl luă în primire Fănuș Neagu.

— Desigur, nea Fane! Am luat una nouă, că nu dau banii pe... pileală, ca dumneata!

— Vezi măi, Mircea, dracul împelițat, și când îl lauzi te înțeapă, ăsta era bun la *Urzica*.

— Fane, lasă măi băiatul în pace, nu știi că dacă-1 ataci, te atacă și el? se auzi vocea lui Mircea Micu care îl salută peste gard pe vecinul Costică Pescaru.

— Pramătia securistă, vede el pe dracu', că-1 bagă ăștia la Legea 18 de-i ia tot...

— Nea Fane, poate-mi iau boii de la bicicletă, ce zici? se stropși la el tânărul, care crescuse în anturajul Casei de Creație și al scriitorilor din acele vremuri.

— Ioane, boii sunt plecați la CC al PCR, dragul meu, adăugă brăileanul râzând cu patimă.

— Nea Fane, te îmbrățișez cu respect! Să trăiți, domnule Micu! adăugă Ion, apoi privind către cei doi urcă la volan, după care se avântă în viteză spre casa bunicului său.

Tânărul răsfățat de scriitorii cazați la Casa de Creație, între care Fănuș era cel mai apropiat, conducea noul său automobil, privind străzile din vechea așezare din nordul Bucureștiului care dispăreau în urma mașinii sale. Urmărea viteza pe bord, simțind cum crește-n el un fel de frământare ciudată. După ce trecuse de Șoseaua Chitilei, pe lângă pădurea Gheorghide, a intrat pe strada Puțul cu Brazi, trebuind să ajungă la Mamaia Anta și la Tataia Grosu acasă, să le arate noua mașină. Opri în dreapta aleii către casa bunicului, gândindu-se că nu va sta mult.

Conversation avec Maria

Le petit-fils de Grosu, peu après avoir terminé son permis de conduire, fit ses débuts comme chauffeur de taxi. Moins d'un an plus tard, grâce aux faveurs du général Ghenoiu, il s'acheta une Dacia neuve au Dinamo, club où il était en quelque sorte conseiller sportif. En quittant le club, où Ian et le colonel Vasile Anghel le félicitèrent, il voulut passer chez son grand-père, à Mogoșoaia.

Il s'arrêta d'abord devant le portail de sa maison, rue Donca Simo, ou Ulișă Palatului, comme l'appelait son voisin Tușă Vista. Mais à peine engagé dans la rue, il croisa deux grands écrivains qu'il admirait. Tandis que les deux hommes s'arrêtaient devant la maison, située près de la route nationale, Ion serra la main de Fănuș Neagu et Mircea Micu, et ils se dirent au revoir avec plaisir. Ils revenaient du palais depuis la gare ITB, après avoir travaillé à l'imprimerie Casa Scânteii.

— D'où venez-vous, Monsieur Fane, si joyeux ?

— D'où viennent les écrivains, d'ailleurs ? De la correction d'épreuves aux éditions Eminescu.

Après avoir serré la main des deux hommes, le jeune homme semblait partagé entre la joie et la peur, sachant que le moment où ils l'interrogeraient sur la voiture de leur ami approchait. Dans ce genre de situation, Fănuș réagissait avec la fermeté d'un marteau de Greuceanu, contrairement à Mircea Micu, dont la réactivité agile devenait presque cataleptique.

— Qu'est-ce que tu fais, espèce de bourgeois communiste ? Tu as une voiture ? le salua Fănuș Neagu.

— Bien sûr, oncle Fane ! J'en ai une neuve, parce que je ne dépense pas mon argent pour... des vieilles bagnoles, comme toi !

— Tu vois, Mircea, le diable est un salaud, et quand on le flatte, il nous pique. Il était fort à *Urzica*.

— Fane, laisse ce garçon tranquille ! Tu ne sais pas que si tu l'attaques, il t'attaquera aussi ? lança Mircea Micu par-dessus la clôture, saluant son voisin Costică Pescaru.

— Le vigile, il voit le diable, il croit que ces gens le mettent sous le coup de la loi 18 pour tout lui prendre...

— Nea Fane, ils vont peut-être me prendre les bœufs de ma bicyclette, qu'en dis-tu ? lança le jeune homme, qui avait grandi dans l'entourage de la Maison de la Création et des écrivains de l'époque, en lui crachant dessus.

— Ioane, les bœufs sont partis au commissariat de police, mon cher, ajouta l'homme de Braila en riant aux éclats.

— Nea Fane, je vous embrasse avec respect ! Longue vie à M. Micu ! ajouta Ion, puis, les regardant tous les deux, il prit le volant et fonça vers la maison de son grand-père.

Le jeune homme, gâté par les écrivains qui séjournaient à la Maison de la Création, dont Fane était le plus proche, conduisait sa nouvelle voiture, regardant les rues du vieux quartier au nord de Bucarest disparaître derrière lui. Il surveillait le compteur de vitesse, sentant une étrange agitation monter en lui. Après avoir dépassé la route de Chitila, près de la forêt de Gheorghiade, il s'engagea dans la rue Putul cu Brazi, car il devait se rendre chez Mamaia Anta et Tataia Grosu pour leur montrer la nouvelle voiture. Il s'arrêta sur le côté droit de la ruelle, en direction de la maison de son grand-père, pensant qu'il ne s'attarderait pas.

— Sărut mâna, Mamaie Anta! o salută băiatul pe femeia ce scotea o găleată de apă.
— Bună, băiatul mcu, ca mai faci, măi Ionele, mamă?
— Bine, mamaie, bine fac. Știi cumva dacă Tataia Grosu este acasă?
— Acum a intrat să-și ia țiğările din casă, o să vină de îndată, dragul mamei!
— Bună, băiatul meu, lasă-1 Marie, ce ai cu nepotul? o admonestă glumeț Ion Grosu pe cea, care trebăluia de zor lângă fântână, străduindu-se să umple găleata cu apă.
— Eu nu am nimic, măi cumnate, tu nu vezi că acum a picat în curte și întreba de tine?
— Lasă-mă să șed aici, măi Ionele taică! spuse pe un ton serios bătrânul.

Mamaia Anta, ajutată de nepot să ridice găleata, îi deschise mătușii poarta de la curtea sa, apoi se întoarse la bunic. Sprijinindu-se în baston, Tataia Grosu merse de-a lungul laturei lungi a mesei de stejar și deschise o sticlă de bere.

— Ionele taică, vrei să bei și tu o bere? îl îmbie bătrânul pe tânărul nepot.
— Nu beau, tataie, acum am sosit de la Pitești, și tocmai ce am luat o mașină nouă. Uite vezi, aia de la poartă, o vezi? Nu-i așa că-i frumoasă? îl întreabă, cu bucurie, nepotul, alergând după un cățeluș durduliu.
— E frumoasă, nepoate, să o stăpânești sănătos!— Tataie, să știi că o cheamă Zambilica! îl informă pe Grosu, care trăgea din sticla de bere.
— Să te bucuri de Zambilica ta, Ionele, taică! rosti Tataia Grosu cu veselie-n glas, în vreme ce lui Ion îi trecu aiurea prin minte filmul vieții amoroase a bunicului după moartea bunicii sale.

Când cei doi vorbeau, prin dreptul porții trecu Titi Iuriș, care venise de la garaj unde avea mașina la reparat camionul și intră la Tataia Grosu să bea o țuică cu el.

— Ce faci nepoate, ți-ai luat mașină? zise Titi.
— Da, unchiule, am luat o Dacia pe comandă, pentru că fac drumuri multe! îi răspunse zîmbitor nepotul care era student la facultate.
— S-o stăpânești sănătos, nepoate, și fără accidente!

Tanța puse o jumate de țuică și două pahare pe masă, aranjându-le frumos încât păreau că se răsfăță în lumina asfințitului. Câteva frunze uscate, luate de vântul molcom, se deplasau ezitant pe iarba semănată și îngrijită de fata cea mică a lui Grosu, care toată ziva trebăluia.

— Nepoate, nu bei și tu o țuică, să uzi mașina? îl înțepă Titi pe Ionel, care ura alcoolul.
— Beau un pahar, nea Titi, hai noroc! închină Ion care ciocni cu bunicul și unchiul său.
— Dragă Ionel, dacă ai luat-o pe drumul ăsta, îți doresc drum bun! adăugă Titi Iureș.
— Mulțumesc, unchiule, că pe drumul dumitale n-am cum să merg, păru că îl contrează tânărul, făcându-i cu ochiul bunicului.

Cei trei au petrecut toată seara într-o atmosferă veselă și de voie bună, mai ales când Titi scosese dintr-o geantă de piele un pachet bine sigilat cu trei rânduri de hârtie, de unde a scos o bucată zdravănă de pastramă, dându-i de lucru harnicei Tanța, care a pus-o în tigaie, chemându-le la masă și pe Mamaia Anta, și pe Mia, nevasta lui Titi.

— Je vous embrasse la main, Mamaie Anta ! salua le garçon la femme qui sortait un seau d'eau.
 — Bonjour, petit garçon, comment vas-tu, Ionele, maman ?
 — Bien, maman, ça va. Sais-tu si grand-père Grosu est à la maison ?
 — Il est juste allé chercher ses cigarettes, il revient tout de suite, ma chère maman !
 — Allô, mon garçon, laisse-le tranquille, Marie, qu'est-ce qui ne va pas avec ton neveu ? demanda Ion Grosu en plaisantant à celui qui s'affairait près du puits, essayant de remplir le seau.
 — Je n'ai rien, belle-sœur, tu ne vois pas qu'il est juste passé dans la cour et qu'il a demandé de tes nouvelles ?
 — Laisse-moi m'asseoir ici, Ionele, papa ! dit le vieil homme d'un ton grave.

Mamaia Anta, aidée par son neveu à soulever le seau, ouvrit le portail du jardin de sa tante, puis retourna auprès de son grand-père. Appuyé sur sa canne, Grand-père Grosu longea la table en chêne et ouvrit une bouteille de bière.

— Père Ionele, tu veux une bière toi aussi ? proposa le vieil homme à son jeune petit-fils.
 — Je ne bois pas, papa. Je viens d'arriver de Pitești et je viens de m'acheter une nouvelle voiture. Regarde, celle au portail, tu la vois ? Elle est belle, n'est-ce pas ? demanda joyeusement le petit-fils en courant après un chiot potelé.
 — Elle est magnifique, ma petite-fille, prends-en soin !
 — Papa, tu devrais savoir qu'elle s'appelle Zambilica ! informa-t-il Grosu, qui prenait une gorgée de bière.
 — Savoure ta Zambilica, Ionele, papa ! Tataia Grosu dit gaiement, tandis que l'esprit d'Ion se remémorait le film de la vie amoureuse de son grand-père après la mort de sa grand-mère.

Pendant que les deux discutaient, Titi Iuriș passa devant le portail. Il revenait du garage où il avait fait réparer son camion et entra chez Tataia Grosu pour boire un verre de brandy avec lui.

— Qu'est-ce que tu fais, ma nièce ? Tu as une voiture ? demanda Titi.
 — Oui, oncle, j'ai une Dacia sur mesure, parce que je voyage beaucoup ! répondit le neveu, étudiant, avec un sourire.
 — Je te souhaite de la conduire en toute sécurité, ma nièce, et sans accident !

Tanța posa une demi-bouteille de brandy et deux verres sur la table, les disposant avec soin pour qu'ils semblent se délecter de la lumière du crépuscule. Quelques feuilles mortes, emportées par une douce brise, ondulaient timidement sur l'herbe semée et entretenue par la petite fille de Grosu, qui avait travaillé toute la journée.

— Ma nièce, tu ne bois pas un peu de brandy, toi aussi, pour mouiller la voiture ? gronda Titi à Ionel, qui détestait l'alcool.
 — Allons-y, oncle Titi, bonne chance ! répondit Ionel en s'inclinant et en heurtant son grand-père et son oncle.
 — Cher Ionel, si tu as pris cette route, je te souhaite bon voyage ! ajouta Titi Iureș.
 — Merci, oncle, car je ne peux pas suivre ton chemin, semblait contredire le jeune homme en faisant un clin d'œil à son grand-père.

Tous trois passèrent la soirée dans une ambiance joyeuse et gaie, surtout lorsque Titi sortit d'un sac en cuir un paquet bien scellé à trois couches de papier, d'où il sortit un gros morceau de pastrami, donnant du travail à l'industrielle Tanța, qui le mit dans la poêle, appelant Mamaia Anta et Mia, la femme de Titi, à table.

Au mâncat toți pastramă de oaie cu mămliguță, au băut și un pahar cu vin, iar ca desert, au avut parte de plăcinte cu brânză dulce și smântână, proaspăt făcute de Mamaia Anta:

— Gata masa, vedeți că s-a lăsat noaptea, hai să mergem acasă, Titi maică!
— Gata mămică, suntem cuminți, acum mergem la somn! ripostă fiul femeii.

În zori, când soarele se juca printre zimții coamei de țigla a crestei casei, în drumul lor către bolta albastră, Tataia Grosu și Tanța s-au sculat și se duseră în grădină la curățat straturile.

Viața nepotului favorit al lui Mamaia Anta era pentru femeie un mister. Femeia vedea că feciorul nepoatei sale este în legătură cu oameni mari de la București, cu scriitori celebri de la Casa de Creație Mogoșoaia. Femeia pe care o impresionase nivelul atins de nepot, gândea că a ajuns destul de sus pentru ea. Astfel viața îi era monotona, cu muncă multă, uneori cu discuții aprinse în jurul felului de a fi al lui Titi, ce devenise un băutor devotat, dar avea și destule alte nevoi, ce îi depășeau posibilitățile, așa că Maria era din ce în ce mai necăjită.

Ades vărsa multe lacrimi, la gândul că greșise față de Elisabeta, sora sa. Știa că nu se ocupase de sănătatea ei, o neglijase, astfel că plecase prea repede la cele veșnice. Mai tare o apăsa faptul că nu-i mărturisise ce aflase de la Martha Bibescu, despre originea sa nobilă, și nu a fost în stare să-i împărtășească acea taină, nici Elenei, care avea jurnalul prințesei. Dar părea ușurată, că totuși, cuiva i se destăinuise: nepotului său Ionel.

Când mătușa mărturisise băiatului aceea taină, îl rugase să nu scoată o vorbă despre secretul auzit, explicând că putea face rău familiei sale, în acele vremuri complicate.

Trecuseră ani buni și băiatul nu suflase o vorbă, poate uitase sau poate firea lui nobilă se făcea cunoscută prin discreția sa. Marnaia Anta acumulase atâtea regrete și ezitări că nici nu-și mai vedea rostul. Regreta adesea, că se autopedepsise, și nu știa din ce cauze ascunsese noianul de cunoștințe dobândit în perioada șederii Marthei în țară. Părea că i-ar fi rușine să-și arate emanciparea, față de cei din jur, neglijând nevoile sale, simple și în puterea ei de a le realiza. Și de curând, moartea soțului ei o demolase definitiv.

Doar Ionel era capabil să o înțeleagă, nepotul ei avea în privirile lui albastre ceva profund, ceva deosebit care o făcuse, în timp, să se atașeze mai mult de el, ca și când ar fi fost singurul înzestrat cu puterea de a-i umple golul sufletesc, atât de dureros.

Dar iubirea lui Ionel pentru cai, s-a fost materializată după revoluție, când tânărul a cumpărat peste 100 de cai de trap și sport, a urmat și o a doua facultate cu specific agricol. Astfel, grație unei munci asidue, a devenit cunoscut cel mai cunoscut în branșă sin țară.

Prin toamna lui '98, ajuns la Roma la o sesiune științifică legată de domeniul creșterii și dezvoltării cailor de rasă cu tot ceea ce implică acest lucru. Ion Dulgheru, era deja un jucător important pe tărâmul hipologiei, și a fost invitat în orașul de pe Tibru, unde avea loc congresul.

Ils mangèrent tous du pastrami de brebis avec de la polenta, burent un verre de vin, et en dessert, des tartes au fromage frais et à la crème aigre, fraîchement préparées par Mamaia Anta :

— Le dîner est prêt, tu vois, il se fait tard, rentrons, Titi maică !

— C'est bon, maman, on est bien, maintenant au lit ! rétorqua le fils.

À l'aube, alors que le soleil jouait entre les tuiles du faîte de la maison, Tataia Grosu et Tanța se levèrent et allèrent au jardin nettoyer les lits, en route vers la chambre funéraire.

La vie du petit-fils préféré de Mamaia Anta restait un mystère pour elle. Elle voyait bien que le fils de sa petite-fille fréquentait des personnalités de Bucarest, des écrivains célèbres de la Maison de la Création de Mogoșoaia. Impressionnée par le succès de son neveu, la femme estima qu'il avait atteint un niveau bien supérieur au sien. Sa vie était donc monotone, faite de beaucoup de travail, parfois ponctuée de discussions animées au sujet du mode de vie de Titi, devenu un buveur invétéré. Mais ce dernier avait aussi d'autres besoins qui dépassaient ses capacités, et Maria était de plus en plus angoissée.

Elle versait souvent des larmes à la pensée de son erreur envers Elisabeta, sa sœur. Elle savait qu'elle n'avait pas pris soin d'elle, qu'elle l'avait négligée, et qu'elle était partie trop tôt pour l'éternité. Elle était encore plus angoissée de n'avoir jamais avoué à Martha Bibescu ce qu'elle avait appris sur ses origines nobles, et de ne pouvoir partager ce secret ni avec elle, ni avec Elena, qui détenait le journal de la princesse. Mais elle semblait soulagée qu'enfin, quelqu'un l'ait révélé : son neveu Ionel.

Lorsque la tante avait confié ce secret au garçon, elle lui avait demandé de n'en rien dire, lui expliquant que cela pourrait nuire à sa famille, en ces temps difficiles.

Les années passèrent sans que le garçon ne murmure un mot. Peut-être avait-il oublié, ou peut-être sa noble nature se manifestait-elle par sa discrétion. Marnaia Anta avait accumulé tant de regrets et d'hésitations qu'elle n'en voyait plus l'intérêt. Elle regrettait souvent de s'être punie ainsi, et elle ignorait pourquoi elle avait caché le savoir acquis durant le séjour de Martha à la campagne. Il lui semblait qu'elle aurait honte d'afficher son émancipation, négligeant ses propres besoins, pourtant simples et à sa portée. Et récemment, la mort de son mari l'avait anéantie.

Seul Ionel pouvait la comprendre. Son neveu avait dans ses yeux bleus une profondeur particulière, quelque chose qui, au fil du temps, l'avait rendue de plus en plus attachée à lui, comme s'il était le seul capable de combler le vide si douloureux de son âme.

Mais la passion d'Ionel pour les chevaux se concrétisa après la révolution, lorsque le jeune homme acheta plus de cent chevaux de trot et de sport et entreprit des études supérieures en agriculture. Grâce à son travail acharné, il devint ainsi une figure incontournable du secteur équin dans le pays.

À l'automne 1998, il se rendit à Rome pour un congrès scientifique consacré à l'élevage et au développement des pur-sang, avec tout ce que cela implique. Ion Dulgheru, déjà une figure importante du monde hippique, avait été invité dans la cité tibéritaine où se tenait le congrès.

Prestația i-a fost unanim apreciată, iar la finalul *speech*-ului a răspuns câtorva întrebări puse de francezul Alain James și spaniolul Jean Luis de Catalan, doi mari crescători de cai în țările lor, care doreau lămuriri suplimentare, la care românul a răspuns cu brio.

Ultimul, ca întotdeauna, a vorbit francezul Alain James, director al hergheliei de la Villeneuve sur Lot, în regiunea Gronne, care în expunerea sa, spre mândria justificată a lui Ion Dulgheru, a ținut să pună în valoare nivelul înalt al cercetării hipologice a românului.

Seara, în holul hotelului, oprindu-se o clipă să admire decorul, Ion Dulgheru a fost întrerupt în fulgurația sa meditativă de unul dintre recepționeri care-1 anunță că este căutat la telefon.

În drum spre cabină, îl văzu pe Alain James, se înclină curtenitor și spuse cu vioiciune:

— Mulțumesc pentru suportul acordat, domnule Alain James, îi zise Ion cu recunoștință.

— Nu aveți de ce, dragul meu coleg. Să știi că meriți ce ai primit, rosti francezul.

Ion se grăbi la cabina telefonică din hol; unde la celălalt capăt al firului era mama sa, Elena, care-i spuse că Mamaia Anta, cea care-1 iubise atât de mult, murise de câteva ore.

— Dumnezeu s-o odihnească, dragă mamă! Te rog să faci o coroană din partea mea, nu am cum pleca, nicidecum, pentru că doar vineri este avion spre București!

— Stai liniștit, mamă, ne vom ocupa noi! Stai liniștit acolo și termină-ți treaba.

Bărbatul se întoarse către Alain, căruia-i spuse de necazul său, primind condoleanțe, iar francezul îl privi cu ochi mari, văzând în ochii albaștri ai românului, umbriți de gene lungi și negre, un teribil regret pentru pierderea femeii care-i fusese model și sprijin în viață.

Peste o săptămână, întors în țară, privea trist panorama dimineții din inima Bucureștiului ce părea mirifică sub zăpada nouă căzută peste noapte.

Câțiva nori pufoși se prăbușeau pe vârful ascuțit al Casei Scânteii, iar pomii pe Șoseaua Parcului Herăstrău, situat în dreapta șoselei, nu se mai zăreau în viteza mașinii ce-1 ducea spre Mogoșoaia. Pe cer, către Otopeni, soarele strălucea, iar peste Pădurea Băneasa nori dezlânați se roteau în vârtejuri albastre, răbufnind pe coama pomilor din vecinătate.

Primul său drum, după revenirea în țară pe care nepotul Mariei Dulgheru îl făcu, a fost la locul de odihnă al dragii sale mătuși. Cu un buchet mare de trandafiri albi și o candelă, intră pe poarta Cimitirului Pipiriu, de la Mogoșoaia... Abătut, cu lacrimi în ochi și cu o nesfârșită emoție în care se amestecau fulgurant milioane de imagini, străbătea aleea care ducea la mormântul celei botezate chiar de el... Mamaia Anta.

Prin turburele șuvoi al vieții sale, Mamaia Anta, bunica de-a doua, îi apărea în culori vii și strălucitoare, mereu triumfătoare. După aproape nouă decenii de existență plină de încercări, dar și de bucurii, Buna Maria își abandonase rostul lumesc.

Sa prestation fut unanimement appréciée, et à la fin de son discours, il répondit à quelques questions posées par le Français Alain James et l'Espagnol Jean Luis de Catalan, deux grands éleveurs de chevaux dans leurs pays respectifs, qui souhaitaient des précisions. Le Roumain y répondit avec brio.

Le dernier à prendre la parole, comme toujours, fut le Français Alain James, directeur du haras de Villeneuve-sur-Lot, en Gironde. Dans sa présentation, à la grande fierté d'Ion Dulgheru, il souhaita souligner l'excellence des recherches hippologiques du Roumain.

Le soir, dans le hall de l'hôtel, s'arrêtant un instant pour admirer le décor, Ion Dulgheru fut interrompu dans ses pensées par une réceptionniste qui annonça qu'on le demandait au téléphone.

En se dirigeant vers sa cabine, il aperçut Alain James, s'inclina poliment et dit d'un ton sec :

— Merci pour votre soutien, Monsieur Alain James, lui dit Ion avec gratitude.

— Vous n'avez aucune raison, mon cher collègue. « Tu sais que tu l'as bien cherché », dit le Français.

Ion se précipita vers la cabine téléphonique du hall. À l'autre bout du fil, sa mère, Elena, lui annonça que Mamaia Anta, celle qui l'avait tant aimé, était décédée quelques heures plus tôt.

— Que Dieu ait son âme, chère maman ! S'il te plaît, fais-moi une couronne mortuaire. Je ne peux pas partir, c'est impossible, il n'y a un avion pour Bucarest que vendredi !

— Calme-toi, maman, on s'en occupe ! Reste calme et termine ton travail.

L'homme se tourna vers Alain, à qui il confia son chagrin et qui lui présenta ses condoléances. Le Français le regarda, les yeux écarquillés, et lut dans le regard bleu du Roumain, ourlé de longs cils noirs, un profond regret pour la perte de celle qui avait été son modèle et son pilier dans la vie.

Une semaine plus tard, de retour au pays, il contemplait avec tristesse le panorama matinal au cœur de Bucarest, qui semblait miraculeux sous la neige fraîche tombée pendant la nuit.

Quelques nuages cotonneux s'affaissaient sur le pic acéré de la Casa Scânteii, et les arbres de la route du parc Herăstrău, situés à droite, disparaissaient à mesure que la voiture filait vers Mogoșoaia. Dans le ciel, en direction d'Otopeni, le soleil brillait, et au-dessus de la forêt de Băneasa, des nuages cotonneux tourbillonnaient en tourbillons bleus, fouettant la cime des arbres du quartier.

Son premier voyage, après son retour au pays du petit-fils de Maria Dulgheru, fut vers la tombe de sa chère tante. Avec un grand bouquet de roses blanches et une bougie, il franchit le portail du cimetière de Pipiriu, à Mogoșoaia... Abattu, les larmes aux yeux et submergé par une émotion intense où se mêlaient mille images en un instant, il parcourut l'allée menant à la tombe de celle qu'il avait lui-même baptisée... Mamaia Anta.

À travers le flot tumultueux de sa vie, Mamaia Anta, sa seconde grand-mère, lui apparaissait toujours rayonnante, triomphante. Après près de neuf décennies d'une existence faite d'épreuves, mais aussi de joies, la bonne Maria avait renoncé à sa vocation terrestre.

Salcâmii din dreapta cimitirului se ridicau de-o parte și alta pe alea ce se termina cu un grup de brazi posomorâți. Departe, în curtea lui Merezeanu, strălucea un soare cu dinți aruncând o sclipire pe albul crucilor, unde, era câte-un smoc de flori albastre ca o sărutare a naturii.

Rar și sacadat, se auzi chemarea la vecernie a clopotelor de la Biserica Sfântu Gheorghe de la Palatul Brâncovenesc. Sunetele pluteau peste sat venind dinspre livada din spatele castelului, ale cărei turle se vedeau printre vârfurile brazilor ce dominau cimitirului. parte se zăreau casele lui Graur, învăluite de conturul unor nori ce treceau peste grădina unde Maria trăise atâtea clipe frumoase lângă prietena și confidenta sa, Prințesa Martha Bibescu.

Bătând în dalele de beton cu cizmele sale grele, apăru, lângă nepotul celei dispărute, tanti Viorica, prietena Mariei Dulgheru, tovarășă de piață și grădinărit, care îl mângâie pe umăr pe Ion, puse florile aduse și rosti cu lacrimi în ochi:

— Dumnezeu s-o ierte, măi băiatul maichii!

— Dumnezeu s-o odihnească, tanti Viorica, dar ce vă aduce aici?

— Vin cinstesc memoria prietenei mele Maria, timp de trei luni, dragul mamei, așa cum ea a venit la fratele meu Anghel, rănit pe front la Cotul Donului, de-i aducea medicamente, mâncare, sau îl pansa și mă încuraja. Vreau să-i întorc bunătatea și vin zilnic să aduc o floare și să-i aprind o lumânare, că pentru mine a fost ca... o soră.

— Frumos gestul dumitale, tanti Viorica! rosti bărbatul, plângând pe înfundate.

Cu o mișcare ferită, pentru a nu-1 vedea femeia că plânge, Ion urcă o treaptă lângă mormântul mătușii, ceru Vioricăi un chibrit, și aprinse candela ce o așeză la crucea Mariei:

— Draga mea bunică, Maria Dulgheru, Dumnezeu să te odihnească în pace și îmi pare rău că nu te-am însoțit pe ultimul drum, dar vei fi în mintea și inima mea, veșnic, Mamaia Anta!

— Ionele, știi că femeia asta te-a iubit mai mult decât pe copilul său și pe toți nepoții ei la un loc, așa-mi spunea mereu când venea la mine! rosti Viorica.

— Tanti Viorica, pentru mine a fost ca o mamă, ca o soră și o prietenă! răspunse nepotul cu lacrimi în ochi, așezându-se ușor în genunchi, atingând crucea de marmură și poza femeii, care părea că-l urmărește cu ochi pătrunzători, pe nepotul ce sta în fața mormântului său.

— Dumnezeu s-o ierte, maică! Eu am să plec, rosti Viorica, ce-și așeză basmaua pe frunte.

— Dumnezeu s-o odihnească, tanti Viorică, și-ți mulțumesc că o vizitezi!

Nepotul lui Mamaia Anta, admitea că viața veșnică există și întotdeauna a crezut în existența ei. Flacăra conștiinței religioase în spiritul lui Iop fusese aprinsă și întreținută de bunica Elisabeta, sora mai mică a Mariei, care descria credința în Dumnezeu ca acceptarea deschisă a faptului că există, nemijlocit, voința unei forțe superioare ce veghează lumea.

Les acacias, à droite du cimetière, s'élevaient de part et d'autre de l'allée qui se terminait par un bosquet de sapins sombres. Au loin, dans la cour de Merezeanu, un soleil denté brillait, projetant des reflets sur le blanc des croix, où une touffe de fleurs bleues, tel un baiser de la nature, s'épanouissait.

Rarement et par à-coups, l'appel aux vêpres retentissait des cloches de l'église Saint-Georges, au palais de Brancove. Leurs sons flottaient au-dessus du village, provenant du verger situé derrière le château, dont les flèches se détachaient parmi la cime des sapins qui dominaient le cimetière. D'un côté, on apercevait les maisons de Graur, enveloppées par la silhouette des nuages qui passaient au-dessus du jardin où Maria avait vécu tant de beaux moments avec son amie et confidente, la princesse Martha Bibescu.

Frappant les dalles de béton de ses lourdes bottes, tante Viorica, l'amie de Maria Dulgheru, sa compagne de marché et de jardinage, apparut près du neveu de la disparue, qui caressait l'épaule d'Ion. Elle déposa les fleurs qu'elle avait apportées et dit, les larmes aux yeux :

— Que Dieu lui pardonne, mon fils !

— Que Dieu ait son âme, tante Viorica, mais qu'est-ce qui vous amène ?

— Je viens honorer la mémoire de mon amie Maria, ma chère mère pendant trois mois, comme elle venait auprès de mon frère Anghel, blessé au front à Cotul Donului, pour lui apporter des médicaments, de la nourriture, le soigner et m'encourager. Je veux lui rendre la pareille et je viens chaque jour lui apporter une fleur et allumer une bougie, car pour moi, elle était comme... une sœur.

— Votre geste est magnifique, tante Viorica ! dit l'homme en pleurant doucement.

Avec précaution, pour que la femme ne le voie pas pleurer, Ion monta une marche près de la tombe de sa tante, demanda une allumette à Viorica et alluma la bougie qu'il déposa sur la croix de Maria :

— Ma chère grand-mère, Maria Dulgheru, que Dieu te garde en paix. Je regrette de ne pas avoir pu t'accompagner dans ton dernier voyage, mais tu resteras à jamais dans mon cœur et dans mes pensées, Mamaia Anta !

— Ionele, tu sais que cette femme t'aimait plus que ses enfants et tous ses petits-enfants réunis. C'est ce qu'elle me disait toujours quand elle venait me voir ! dit Viorica.

— Tante Viorica, pour moi, elle était comme une mère, une sœur, une amie ! répondit le neveu, les larmes aux yeux, s'agenouillant légèrement et touchant la croix de marbre et le portrait de la femme qui semblait le suivre du regard, debout devant sa tombe.

— Que Dieu lui pardonne, maman ! « Je vais partir », dit Viorica en posant son foulard sur son front.

— Que Dieu ait son âme, tante Viorica, et merci de votre visite !

Le neveu de Mamaia Anta, reconnaissait l'existence de la vie éternelle et y avait toujours cru. La flamme de la conscience religieuse dans l'âme d'Iop avait été allumée et entretenue par sa grand-mère Elisabeta, la sœur cadette de Maria, qui décrivait la foi en Dieu comme l'acceptation pleine et entière de la volonté d'une force supérieure qui veille sur le monde.

Dar în timp, acea maximă a început să se dilueze din cauza studiilor sale, în numele unor imperative de ordin superior ce demonstau altceva, credința fu lăsată în plan secundar. Ceva îl facuse să depășească limitele, în vreme ce plânga în voie, pentru că Viorica, plecase.

Rămas singur, bărbatul a plâns-o în voie pe cea care-l sprijinise, care o ajuta pe mama sa când avea nevoie, ce plecase prea devreme, dintr-o banală răceală, cum spunea Titi Iuriș, câteva ore mai târziu, în casa Mariei, unde mersese să-i vadă și să transmită condoleanțe.

Era ora prânzului și pe cerul întunecat al satului își făcuseră simțite prezența fulgere palide, sclipind în zvâcnituri repezi, încercând să rupă stratul norilor groși ca pâsla, apoi se porni brusc o lapoviță apăsătoare, care îi aducea aminte bărbatului... de zilele copilăriei sale.

Alături de Tanța, Mia și Bebe discutau despre ultimele clipe de viață ale Mariei, așa cum a rămas în amintirea celor din neamul său. Afară lapovița se transformase în zăpadă, voind să forțeze albul, ca sufletului celei evocate, astfel că totul s-a acoperit în argintul poleiului așternut pe tărâmul binecuvântat din iubita Mogoșoaie, locul minunat al vieții tumultuoase a lui Marie.

Ziua aceea de ianuarie era rece, iar peste casa bătrânei plecată la Ceruri apărură o mare argintie de nori, care acoperea satul și câmpurile sale înghețate.

O tăcere solemnă stăpânea acele secunde ale după-amiezii, când rudele îl conduseră pe nepotul Mamaiei Anta la poartă, îmbrățișându-se cu regrete, lacrimi în ochi și jale... în suflete.

Anarhistul

Prima seară a tânărului Florian Saioc, venit la București de lângă Dunăre, printr-o rudă a mătușii sale, ce locuia într-un bloc de la Sala Palatului, a petrecut-o vizitând Cișmigiul. Vestita grădină publică era situată în spatele blocului gazdei, și cum intră pe porțile din partea de est, băiatul venit de pe tărâmurile bănățene a făcut un tur complet, să-și facă o impresie despre zona unde urma să locuiască pentru ceva vreme.

Peste câteva clipe s-a oprit pe o bancă situată în nordul lacului, în liniștea serii, printre sclipirile tainice ale apei ușor tulburate de balansul bărcilor care pluteau pe oglinda sa, înaintând către mal. Privind atent cerul, poetul văzu amurgul, aruncând printre crengile stejarilor de peste apă un vâlătuc roșiatic, creat de cercul de foc al soarelui care stătea gata să dispară. Feeria acestui peisaj era completată de trilurile răzlete ale păsărilor care, și ele, se pregăteau de culcare.

Mais avec le temps, cette maxime s'estompa sous l'effet de ses études, au nom d'impératifs supérieurs qui démontraient autre chose ; la foi fut reléguée au second plan. Quelque chose l'avait poussé à dépasser ses limites, et il pleurait à chaudes larmes, car Viorica était partie.

Seul, l'homme pleurait à chaudes larmes celle qui l'avait soutenu, qui avait aidé sa mère quand elle en avait besoin, partie trop tôt, d'un simple rhume, comme le disait Titi Iuriş quelques heures plus tard, chez Maria, où il était allé les voir pour leur présenter ses condoléances.

C'était l'heure du déjeuner et de pâles éclairs zébraient le ciel sombre du village, tentant de percer l'épaisse couche de nuages. Soudain, une forte averse de grésil se mit à tomber, rappelant à l'homme... les jours de son enfance.

Près de Tanţa, Mia et Bebe discutaient des derniers instants de la vie de Maria, qui restait vivante dans la mémoire des siens. Dehors, le grésil s'était mué en neige, cherchant à imposer le blanc, comme pour l'âme de celle qui avait été invoquée, de sorte que tout se couvrait de l'argent du givre déposé sur la terre bénie de Mogoşoaie, lieu merveilleux de la vie tumultueuse de Marie.

Ce jour de janvier était froid, et au-dessus de la maison de la vieille femme partie au Ciel, une mer argentée de nuages apparut, enveloppant le village et ses champs gelés.

Un silence solennel régnait durant ces quelques secondes de l'après-midi, tandis que les proches conduisaient Anta, le petit-fils de Mamaia, jusqu'au portail, s'étreignant avec regrets, les yeux embués de larmes et le cœur lourd de chagrin.

L'Anarchiste

Le premier soir du jeune Florian Saioc, venu à Bucarest depuis le Danube grâce à un parent de sa tante qui habitait un immeuble près du Palais, il le passa à rendre visite à Cişmigiul. Le célèbre jardin public se trouvait derrière l'immeuble de son hôte. En franchissant les portes à l'est, le jeune homme venu des terres du Banat en fit le tour complet afin de s'imprégner de l'atmosphère des lieux où il allait séjourner quelque temps.

Après quelques instants, il s'arrêta sur un banc au nord du lac, dans le silence du soir, parmi les mystérieux reflets de l'eau légèrement troublée par le balancement des barques qui glissaient sur ses eaux miroitantes, s'approchant de la rive. Levant les yeux vers le ciel, le poète vit le crépuscule, projetant un tourbillon rougeâtre à travers les branches des chênes, créé par le cercle ardent du soleil couchant. Le charme de ce paysage était rehaussé par les chants épars d'oiseaux qui, eux aussi, se préparaient à dormir.

Pe alea centrală a mării grădini publice, peste drum de Primăria Bucureștiului, inaugurată de numai un an, gălăgia se voia domolită parcă de lătatul unor dulăi nevăzuți și neobișnuiți, probabil, cu prea mulți oaspeți prin jurul lor; dar glasurile patrupedelor cu voci răgușite, însă prea sonore, spărgeau liniștea cartierului din centrul Bucureștiului.

Tânărul a numărat meticolos fiecare barcă în parte, pentru a verifica ce flotă are parcul din buricul capitalei. Apoi a scos o listă și a revăzut numărul de poezii propuse redacției unde urma să facă practică de redactor literar; pe care le trecuse pe o listă de o pagină. și jumătate.

După ce s-a convins că totul este în regulă, a luat cele două hârtii de recomandare, primite de la doi cunoscuți poeți ai vremii, ce-i erau profesori; le-a citit cu atenție, apoi a dat să plece, când a fost apostrofat de o femeie, oprită în fața lui.

Era Doina Ștefănescu, mătușă prin alianță, profesoară de matematici la o școală din jurul Bucureștiului, și o cunoscută poetă. Ea semna în diferite reviste, atât articole critice, dar, și poeziile proprii, având și trei volume de versuri, tipărite la edituri de prestigiu.

— Floriane, dragul meu, ce faci singur în parc? rosti îngrijorată femeia.

— Bună seara, doamna profesor, privesc parcul și oamenii săi! rosti tânărul, ridicându-se de pe banca unde stătea.

— Măi, băiete, ar fi bine să ieși însoțit de soțul meu sau de fiica noastră cea mare, măcar până cunoști, cât de cât, zona, zise femeia dojenitor.

— Dar nu este greu să te orientezi în București, mătușă Doina!

— Crezi tu, dragul meu! Uite, acum două săptămâni fiica mea s-a rătăcit pe străzile de pe Lipscani și a apelat la un jandarm să se descurce.

— Să știți că am mai fost cinci luni în București, când am lucrat la o tipografie, cu numeroase acțiuni la difuzare a ziarelor și revistelor, mătușă Doina.

— Nu știam lucrul ăsta, rosti ea, ca un punct culminant în temerea sa, neștiind că băiatul verișorului său de la Seaca era un bun cunoscător al marelui oraș de pe Dâmbovița.

— Știți că cei de la Școala de Literatură m-au propus să fac practică la Revista Viața Românească, ce ziceți, e ceva de capu' lor? întrebă el, dezinvolt.

— Dragul meu, știu că a reînceput să apară în iunie 1948, iar acum Viața Românească publică... Cu mențiunea că este Revista Societății Scriitorilor din România. Iar din decembrie, ea este prima revistă literară din Republica Populară România. Florian Saioc i-a spus femeii că fusese repartizat și angajat la Revista Viața Românească, după ce, în perioada 1948-1950, urmărise cursurile Școlii de Literatură și Critică Literară Mihai Eminescu.

Școala fusese de curând înființată, după modelul rusesc de la Universitatea Lomonosov din Moscova. De la colegii de redacție, avea să afle că șeful revistei fusese adus prin influența Anei Pauker, cea care îi instalase ca redactor-șef pe un basarabean rusofon, pe care-1 făcuse peste noapte ziarist, deși era paralel cu activitatea pe care dorea să o conducă.

Dans l'allée centrale du grand jardin public, en face de l'Hôtel de Ville de Bucarest, inauguré un an auparavant, un brouhaha tentait de se faire entendre, comme couvert par les aboiements de chiens invisibles et inhabituels, sans doute gênés par la présence de trop de visiteurs. Mais les voix rauques et sonores de ces animaux à quatre pattes brisaient le silence du quartier, en plein cœur de Bucarest.

Le jeune homme comptait méticuleusement chaque barque, une à une, pour vérifier la taille de la flotte que possédait ce parc au centre de la capitale. Puis il sortit une liste et vérifia le nombre de poèmes qu'il avait soumis à la maison d'édition où il allait effectuer son stage de rédacteur littéraire ; une liste d'une page et demie.

Convaincu que tout était en ordre, il prit les deux lettres de recommandation, écrites par deux poètes renommés de l'époque, qui avaient été ses professeurs. Il les lut attentivement, puis se retourna pour partir lorsqu'une femme l'arrêta.

C'était Doina Ștefănescu, ma tante par alliance, professeure de mathématiques dans un lycée des environs de Bucarest et poétesse reconnue. Elle publiait des articles critiques et ses propres poèmes dans diverses revues, et trois recueils de poésie avaient été imprimés par de prestigieuses maisons d'édition.

— Florian, mon cher, que fais-tu seul dans le parc ? demanda la femme, inquiète.

— Bonsoir, madame, je contemple le parc et ses promeneurs ! répondit le jeune homme en se levant du banc où il était assis.

— Oh, mon garçon, il vaudrait mieux que tu sois accompagné de mon mari ou de notre fille aînée, au moins jusqu'à ce que tu connaisses un peu le quartier, dit la femme d'un ton réprobateur.

— Mais il n'est pas difficile de se repérer à Bucarest, tante Doina !

— Tu crois, mon cher ? Tiens, il y a deux semaines, ma fille s'est perdue dans les rues de Lipscani et a dû appeler un gendarme à l'aide.

— Tu devrais savoir que j'ai passé cinq mois à Bucarest, où j'ai travaillé dans une imprimerie et distribué de nombreux journaux et magazines, tante Doina.

— Je ne le savais pas, dit-elle, comble de sa crainte, ignorant que le fils de sa cousine de Seaca était un fin connaisseur de la grande ville de Dâmbovița.

— Sais-tu que les gens de l'École de Lettres m'ont proposé un stage à la revue *Viașa Românească* ? Qu'en penses-tu ? Est-ce que c'est quelque chose qu'ils envisagent ? demanda-t-il nonchalamment.

— Mon cher, je sais qu'elle a recommencé à paraître en juin 1948, et maintenant *Viașa Românească* (La Vie roumaine) est publiée... avec la mention qu'il s'agit de la revue de la Société des écrivains roumains. Et depuis décembre, c'est la première revue littéraire de la République populaire de Roumanie. Florian Saioc confia à la femme qu'il avait été affecté et embauché à la revue *Viața Românească* après avoir suivi, entre 1948 et 1950, les cours de littérature et de critique littéraire Mihai Eminescu.

Cette école, récemment fondée sur le modèle russe de l'Université Lomonossov de Moscou, lui apprit de ses collègues de la rédaction que le directeur de la revue avait été recruté grâce à l'influence d'Ana Pauker. Celle-ci avait nommé rédacteur en chef un Bessarabien russophone, qu'elle avait transformé du jour au lendemain en journaliste, une activité pourtant parallèle à celle qu'il aspirait à exercer.

Simpatica și talentata poetă Doina Ștefănescu avea să afle în drum spre casă de la nepotul pe care îl avea în gazdă, că acesta studia literatura, în acei ani de tranziție spre sistemul comunist, impus de Rusia sovietică. Poetul, care avea puțin peste 20 de ani, și fusese informat de Cristian Sârbu, colegul din redacție, un bărbat mai în vârstă care în tinerețe activase cu succes în Marina Regală, fiind atunci și în structura Comitetului de redacție.

De la el știa despre tot ce mișca la revistă. Dar în Comitet apărea Saioc că mai erau Ion Călugăru, Miron Constantinescu, Nicolae Moraru, Perpessicius, Camil Petrescu, Alexandru Rosetti, Leonte Răutu, Zaharia Stancu, Dumitru Suchianu, Cicerone Theodorescu.

La secția de poezie era șef Eugen Jebeleanu, alături de Veronica Porumbacu, aceasta din urmă fiind o vreme redactor-șef, dar fusese schimbată cu rusofonul comunist. Mătușa apărea de la tânărul Florian Saioc că în postul lui Ibrăileanu, de secretar de redacție, fusese numit Codrin Grosu. Redacția se afla pe Bulevardul Ana Ipătescu, la numărul 15, având la Secția Critică Literară pe Samy Drugman, Paul Georgescu și Mihai Petroveanu.

Dar în anii ce vor urma, revista va plăti, cum se spune, un greu tribut proletcultismului, cultului lui Stalin și ideilor sovietice, realismului socialist, după cum avea să afle tânărul poet teleormănean ce aterizase prin voia sorții, acolo. Poeta Doina Ștefănescu avea să-i spună multe istorii petrecute la revista unde fusese el repartizat, din dorința de a-1 proteja.

Astfel, poetul află despre multe studii scrise în acea vreme. Mihai Novicov scrisese Pe marginea poeziei lui Dan Deșliu, iar Traian Șelmaru publicase Mitrea Cocor de Mihail Sadoveanu, un altul Ion Vitner, Poezia lui A. Toma. Critici literari nou apăruiți, îndrumați de Leonte Răutu, publicau articole și studii în spiritul doctrinei realist-socialiste. Astfel, Ovid S. Crohmălniceanu publica Un roman al industrializării socialiste, iar Silviu Iosifescu scria: Pe drumul înfloririi gospodăriei agricole colective.

La rândul său, Mihai Gafița publica: Romanul luptei tractoriștilor, în timp ce Nestor Ignat scotea: O carte despre frumusețea vieții noi. La redacția de la Viața Românească, era o atmosferă ușor încordată, dar Florian Saioc își vedea de treaba sa zilnic; uneori mergea la cursuri după cele patru ore de program în redacție.

Vremea trecea, iar Florian Saioc avea o colegă în redacție, Corina Vlad, o fată de la Brad, puțin trecută de 19 ani, inteligentă și destul de frumoasă, căreia-i plăceau poeziile teleormăneanului. Astfel că, deseori, pe când lucra la birou, tânăra venea în spatele poetului, așezându-se cu coatele pe umerii acestuia, urmărind ce compunea noul venit.

La charmante et talentueuse poétesse Doina Stefanescu apprit, sur le chemin du retour, de son neveu qui l'hébergeait, qu'il étudiait la littérature, durant ces années de transition vers le système communiste imposé par la Russie soviétique. La poétesse, qui avait à peine plus de vingt ans, avait été informée par Cristian Sârbu, son collègue à la rédaction, un homme plus âgé qui avait servi avec succès dans la Royal Navy dans sa jeunesse et qui était alors membre du comité de rédaction.

C'est grâce à lui qu'elle était au courant de tout ce qui se passait à la revue. Mais au sein du comité, Saioc découvrit également la présence d'Ion Călugăru, Miron Constantinescu, Nicolae Moraru, Perpessicius, Camil Petrescu, Alexandru Rosetti, Leonte Răutu, Zaharia Stancu, Dumitru Suchianu et Cicerone Theodorescu.

La section poésie était dirigée par Eugen Jebeleanu, secondé par Veronica Porumbacu, cette dernière ayant été rédactrice en chef pendant un temps, avant d'être remplacée par le communiste Russophone. Tante rapporta du jeune Florian Saioc que Codrin Grosu avait été nommé secrétaire de rédaction au poste d'Ibrăileanu. Les bureaux de la rédaction se trouvaient au numéro 15 du boulevard Ana Ipătescu, et la section critique littéraire comptait parmi ses membres Samy Drugman, Paul Georgescu et Mihai Petroveanu.

Mais dans les années qui suivirent, la revue allait, comme on dit, rendre un vibrant hommage au culte prolétarien, au culte de Staline et des idées soviétiques, au réalisme socialiste, comme le jeune poète de Teleorman allait le découvrir par hasard. La poétesse Doina Ștefănescu lui raconterait de nombreuses anecdotes sur ce qui s'était passé à la revue où il avait été affecté, par souci de le protéger.

Ainsi, le poète a pris connaissance de nombreuses études écrites à cette époque. Mihai Novicov avait écrit *Pe marginea poizei* lui Dan Deșliu, et Traian Șelmaru avait publié *Mitrea Cocor* de Mihail Sadoveanu, un autre Ion Vitner, *Poezia* lui A. Toma. De nouvelles critiques littéraires, guidés par Leonte Răutu, ont publié des articles et des études dans l'esprit de la doctrine socialiste-réaliste. Ainsi, Ovide S. Crohmălniceanu a publié *Un roman al industrializării socialiste* (Un roman sur l'industrialisation socialiste), et Silviu Iosifescu a écrit : *Pe drumul înfloririi gospodăriei agricole kolektive* (Sur la voie de la prospérité de la ferme collective).

À son tour, Mihai Gafița a publié : *Romanul luptei Tractoriștilor* (Le roman de la lutte des ouvriers agricoles), tandis que Nestor Ignat a publié : *O carte despre frumusețea vieții noi* (Un livre sur la beauté de la vie nouvelle). Dans les bureaux de la rédaction de *Viața Românească*, une atmosphère un peu tendue régnait, mais Florian Saioc vaquait à ses occupations quotidiennes ; il lui arrivait d'aller en cours après ses quatre heures de travail.

Le temps passa, et Florian Saioc fit la connaissance de Corina Vlad, une jeune femme originaire de Brad, à peine âgée de 19 ans, intelligente et plutôt jolie, qui appréciait les poèmes du poète. Aussi, souvent, pendant qu'il travaillait, la jeune femme venait s'asseoir derrière lui, les coudes sur les épaules, et observait ce que le nouveau venu composait.

Dar, la câteva luni de la venirea sa, la revistă, Saioc avea să fie protejat de către Sârbu care îl luă sub aripa sa. Bărbatul era de un tip de mare finețe, un autodidact extrem de talentat; care mărturisise dezinvolt că în tinerețea sa fusese tâmplar și o spunea... cu mândrie. După ceva vreme, tânărul avea să afle de la protectorul său, că după armată, vreme de cinci ani, avusese onoarea să servească în Marina Regală a României.

Pentru acest lucru fusese apreciat de conducerea revistei, care l-a desemnat ca delegat al secției de poezie la ședințele de Partid. Cum vremurile erau tulburi, de la venirea comuniștilor în 1944, bărbatul, deși făcuse câteva luni bune de pușcărie, nu a fost dat afară din Partid; mai mult decât atât, pentru că era un redutabil poet, reuși să se impună și să fie admis în redacția revistei. Semna cu numele real, Cristian Sârbu.

Trecuseră peste un an și zece luni de la venirea lui Florian Saioc în redacție, iar cei doi deveniseră buni prieteni. Mai ales că Sârbu gusta și aprecia poeziile tânărului său amic.

— Dragii mei, după prânz am să vă recit câteva strofe din ultima mea poezie!
— Ce poezie recitați, domnule Sârbu? Întrebă curioasă moața... de la Brad.
— Dragă Corina, vei afla la momentul respectiv, altfel nu ar mai avea efect artistic.
— Sper că este mai bună poezia dumneavoastră decât cea a lui Saioc, rosti ea, încercând să bage zâzanie între cei doi, cunoscând pentru simpatia ce și-o purtau reciproc.

Florian sări de pe scaunul său și trecu la biroul fetei, pe care o luă stâns în brațe, rostindu-i la ureche: - *Faci discuții doar cu moșii tăi!* Corina gemu un pic, dar bărbatul nu știu dacă geamătul era din cauza forței îmbrățișării sau datorat plăcerii sau puternicului sentiment de dragoste pe care-l avea femeia pentru el. De acest sentiment, băiatul avea să-l afle cât de curând.

— Să fii atent cum scrii! Las-o mai ușor cu modernismul, că sunt alte vremuri!
— Fii liniștită, am să fiu prudent, răspunse el pe un ton grav, lăsând-o din brațe.
— Dacă vor fi probleme, am să te apăr eu, tânărul meu poet, adăugă Sârbu și privi îngândurat către fată. Știa despre ea că flirtează cu rusofonul Nicolae Moraru, care era mort după ea, deși tânăra îi spusese că era mai mare decât tatăl ei.
— Oricând voi compune numai ce-mi dictează conștiința, rosti tânărul.

Se făcu liniște în camera unde era secția de poezie! Cum, în acea vară a anului 1952, sosise în redacție un fotoreporter, de curând angajat la revistă, de către Claudiu Tănăsescu, prieten cu breasla scriitorilor. Era un tinerel micuț, brunet și cu mustață, care se numea, Nicușor Stan, pe care mereu îl vedeai zâmbind la cei întâlniți.

Dar telefonul sună zglobiu, iar Sârbu răspunse; fu chemat de cei de la corectură pentru textul unei poezii, care trebuia să treacă de corectura finală sau de capul limpede, cum se numea ultima citire a revistei înainte de tipar. Un redactor de carte cu origini evreiești îl întrebă dacă la versul final nu cumva este o greșeală; iar fostul marinar reperă imediat eroarea, corectând.

Quelques mois après son arrivée à la revue, Saioc fut pris sous l'aile de Sârbu, un homme très raffiné et autodidacte au talent exceptionnel, qui avait avoué ouvertement avoir été charpentier dans sa jeunesse, et ce, avec fierté. Quelque temps plus tard, le jeune homme apprit de son protecteur qu'après son service militaire, il avait eu l'honneur de servir cinq ans dans la Marine royale roumaine.

Pour cela, la direction de la revue l'avait félicité et l'avait nommé délégué de la section poésie aux réunions du Parti. Dans un contexte troublé depuis l'arrivée des communistes en 1944, l'homme, bien qu'ayant passé plusieurs mois en prison, ne fut pas exclu du Parti ; de plus, grâce à son talent de poète, il parvint à s'imposer et à intégrer le comité de rédaction. Il signait de son vrai nom, Cristian Sârbu.

Cela faisait plus d'un an et dix mois que Florian Saioc avait rejoint la rédaction, et les deux hommes étaient devenus de bons amis. Sârbu appréciait d'autant plus les poèmes de son jeune ami.

— Mes chers, après le déjeuner, je vous réciterai quelques vers de mon dernier poème !
— Quel poème récitez-vous, Monsieur Sârbu ? demanda la vieille dame, curieuse... de Brad.
— Chère Corina, vous le découvrirez à ce moment-là, sinon il n'aura plus aucun effet artistique.
— J'espère que votre poésie est meilleure que celle de Saioc, dit-elle, cherchant à provoquer une certaine tension entre les deux, connus pour leur sympathie mutuelle.

Florian bondit de sa chaise et se dirigea vers le bureau de la jeune fille, qu'il prit dans ses bras en lui murmurant à l'oreille : — *Tu ne parles qu'à tes vieilles dames !* Corina laissa échapper un léger gémissement, mais l'homme ignorait si ce gémissement était dû à la force de l'étreinte, au plaisir ou à l'amour profond que la femme éprouvait pour lui. Le garçon ne tarderait pas à le découvrir.

— Fais attention à ta façon d'écrire ! Laisse tomber le modernisme, car les temps ont changé !
— Ne t'inquiète pas, je ferai attention, répondit-il d'un ton grave en la relâchant.
— S'il y a des problèmes, je te défendrai, ma jeune poétesse, ajouta Sârbu en la regardant pensivement. Il savait qu'elle flirtait avec le russophone Nicolae Moraru, décédé après elle, bien que la jeune femme lui ait affirmé qu'il était plus âgé que son père.

— Je ne composerai que ce que ma conscience me dicte, déclara le jeune homme.

Un silence pesant s'installa dans la salle où se trouvait le département de poésie. Cet été 1952, un photojournaliste, récemment embauché par Claudiu Tănăsescu, ami de la guilde des écrivains, arriva à la rédaction. Petit, brun et moustachu, Nicușor Stan, il affichait toujours un sourire.

Le téléphone sonna gaiement et Sârbu répondit. Les correcteurs l'appelaient pour le texte d'un poème, qui devait subir la dernière relecture, ou « la dernière correction », comme on appelait la revue avant impression. Un éditeur d'origine juive lui demanda s'il y avait une erreur dans le dernier vers ; l'ancien marin la repéra aussitôt et la corrigea.

— În regulă, iubitul meu poet. Acum este bine, încheie bărbatul chel și micuț de statură, zâmbind cu prietenie.

— Să-i spui celui de la culegere să fie atent când așază literele, apoi, să verifice primul șpalt înainte să-1 vedeți, domnule Samy!

— Da, dragă, așa voi face...

Acolo, în redacția revistei *Viața Românească*, fostul marinar era omul care-1 simpatizase din prima zi de la venirea în redacție pe tânărul poet Florian Saioc.

Scriitorul din Seaca, îl numea deseori pe prietenul său, care avea puțin peste 50 de ani, moșu' Sârbu, evident, în mod amical. Bărbatul, văzând că lumea îl privea atent, se trase cu spatele la geam, să cadă lumina pe textul pe care-1 scoase din buzunarul de la cămașă.

Sprijinit de pervazul din lemn al ferestrei, Sârbu recită cu un timbru cald, dar pe o tonalitate înaltă, o poezie. Tânărul poet avea să rețină toată viața sa, strofă care suna așa:

*La Istanbul urcând pe dealuri, seara,
Surâd printre coline și lenjuri feminine.
Pe-aici sunt eu, prin cârciumi în Galata,
Tânăr vlăstar valah, cu doina după mine.*

Toți au început să aplaude. Iar Nicușor Stan cum auzi că era veselie în redacție, la recitalul lui moș Sârbu, făcu pe loc câteva fotografii colegilor în timpul acelui festin literar.

— Tu nu ne citești ceva, tinere? zise Sârbu către Saioc, care părea fericit de ce auzise.

Apoi, privind pe toți cei din jurul său, Florian nu stătu mult pe gânduri, rostind:

— Deci, am să vă recit din „Coșmarurile din carcera comună”, și cu o voce clară și profundă, începu să declame, de răsună dincolo de pereții cabinetului.

*Voi veți rămâne orișiunde oi,
Chiar de v-aduc aicea, între astre.
Nu pe măsura sorții-ndurați voi,
Ci pe măsura la,sității voastre..*

Era ultima strofă din *Coșmarul oii*, un poem ce făcea parte din cartea mai sus enunțată. Deodată, ușa cabinetului se deschise și Secretatul de Partid Mocanu intră și tună:

— Cine-i nebunul care-a-ndrăznit să scrie-așa ceva? Se făcu o tăcere mormântală, când insolentul tânăr poet, se ridică mândru, îl privii cu tărie în ochii săi tulburi și cu demnitate, rosti, cutezător.

— Eu, domnule, eu am scris, răspunse Saioc. Este un poem dint-un volum gata de tipărit.

— Voilà, mon cher poète. C'est parfait, conclut le petit homme chauve avec un sourire amical.
— Dis à la machine à écrire de bien placer les lettres, puis de vérifier la première colonne avant de la lire, Monsieur Samy !
— Oui, mon cher, je le ferai...

Là, dans les bureaux de la revue *Viața Românească*, l'ancien marin était celui qui avait pris en affection le jeune poète Florian Saioc dès son premier jour à la rédaction.

L'écrivain de Seaca appelait souvent son ami, qui avait un peu plus de cinquante ans, « le vieux Sârbu », visiblement avec affection. Sentant tous les regards braqués sur lui, l'homme tourna le dos à la fenêtre pour que la lumière éclaire le texte qu'il sortit de la poche de sa chemise.

Appuyé contre le rebord de la fenêtre en bois, Sârbu récita un poème d'une voix chaude, mais aiguë. Le jeune poète se souviendrait toute sa vie d'une strophe ainsi formulée :

*À Istanbul, gravissant les collines, au crépuscule,
Souriant parmi les collines et les draps féminins.
Me voici, traversant les tavernes de Galata,
Jeune rejeton valaque, avec la doina derrière moi.*

L'assemblée se mit à applaudir. Nicușor Stan, apprenant la joie qui régnait à la rédaction lors de la récitation du vieux Sârbu, prit aussitôt quelques photos de ses collègues durant ce festin littéraire.

— Tu ne nous lis rien, jeune homme ? demanda Sârbu à Saioc, qui semblait ravi.

Puis, observant l'assemblée, Florian, sans trop réfléchir, déclara :

— Alors, je vais vous réciter un extrait des « Cauchemars de la prison commune », et d'une voix claire et profonde, il se mit à déclamer, dont l'écho résonna au-delà des murs du bureau.

*Tu resteras où tu es,
Même si je t'emmène ici, parmi les étoiles.
Non pas selon ton destin,
Mais selon ta lâcheté...*

C'était la dernière strophe du « Cauchemar du Mouton », un poème extrait du recueil mentionné plus haut. Soudain, la porte du bureau s'ouvrit et le secrétaire du Parti, Mocanu, entra en tonnant :

— Qui est le fou qui a osé écrire une chose pareille ? Un silence de mort s'installa, puis le jeune poète insolent, se redressant fièrement, le fixa droit dans les yeux, et avec dignité, il prit la parole, hardiment.

— C'est moi, monsieur, répondit Saioc. C'est un poème tiré d'un recueil prêt à être imprimé.

Comunistul ieși furios din încăpere, fără un cuvânt. Doar ochii lui aruncau văpăi precum un taur în arenă, în ultimul act al unei coride.

Dar în timpul mini recitalului de poezie, Nicușor Stan a fotografiat un instantaneu făcut mai mult în joacă, și a prins secția de Poezie în care erau Florian Saioc și colegii săi în timpul acelui moment literar.

Cum imaginea a circulat prin mai toate birourile, sorții au făcut să cadă în mâna Redactorului-Şef, care a dus-o la Comitetul de Partid, la câteva zile, după acea întâmplare. Iar banala fotografie, avea să-1 coste scump pe tânărul poet din Teleorman, numai pentru că apărea în imaginea buclucașă.

Din fotografia care a circulat printre colegii din redacție, Nicușor Stan surprinsese cum se bucurau cei din redacție, dar și momentul în care frumoasa Corina, tânăra lor colegă, stătea în spatele poetului Florian Saioc, așezată sprintar în apropierea sa, cu coatele pe umerii lui.

Saioc nici nu bănuia că tânăra colegă era simpatia rusofonului adus de Partid, pe care-1 numise redactor șef, îndeplinind și funcția de Secretar de Partid. Astfel, acel instantaneu immortalizat de Nicușor Stan a fost obiectul care avea să declanșeze un monstruos scandal; chiar din gelozia omului plantat de Ana Pauker în redacție, tânărul poet teleormănean avea să aibă necazuri mari.

La numai câteva zile după ce Sârbu recitase magistral cele câteva poezii, fotografia cu pricina a circulat liber prin redacție, căzând și în mâna lui Moraru, care, văzând-o pe tânăra Corina, fata pe care și-o dorea ca iubită, stând atât de natural și doar colegial în spatele lui Saioc, 1-a dus la o criză de nervi, astfel imediat a și convocat Comitetul de Partid.

La acea ședință fulger convocată de Moraru a existat un singur subiect pe ordinea de zi, atitudinea destrăbălată a poetului Florian Saioc; Și a propus ca tânărul să fie dat afară, după o cercetare ce urma să fie făcută de alt coleg al basarabeanului. Astfel, Sârbu a văzut cum îi era fabricat dosarul din care se încerca să fie acuzat de anarhism și astfel, să fie dat afară cu articolul 13, litera un articol care-i lega acuzatului o tinichea de coadă la orice viitoare angajare.

Era un lucru foarte grav pentru viața literară, în acele vremuri tulburi, conduse de comuniști fără școală, gândi marinarul, plecând de la ședință. Dar în dimineața celei de-a doua zi, după ce moșu' Sârbu, a adunat toată redacția, a citit din nou o poezie a sa, unde toți s-au bucurat de frumusețea versurilor și de talentul interpretativ al autorului, ca și-n alte dăți.

După reprezentație, 1-a tras de-o parte pe tânărul poet Florian Saioc, ducându-1 în biroul de la corectură pentru a discuta personal, între patru ochi cu acesta.

— Floriane, vino te rog după mine, la corectură, rosti serios Sârbu.

— Acum vin, domnul Sârbu, să las manuscrisul ăsta pe birou, rosti tânărul.

— Nu, te rog, vino cu el, să-1 discutăm cu domnul Samy, adăugă bărbatul, făcându-i semn cu ochiul, și astfel cei doi bărbați au pornit spre corectură.

Le communiste quitta la pièce furieux, sans un mot. Seuls ses yeux brillaient comme ceux d'un taureau dans l'arène, au dernier acte d'une corrida.

Mais pendant la mini-récitation de poésie, Nicușor Stan prit une photo, plus pour plaisanter, qui immortalisa le coin poésie où se trouvaient Florian Saioc et ses collègues durant ce moment littéraire.

Alors que l'image circulait dans presque tous les bureaux, le destin fit en sorte qu'elle arrive entre les mains du rédacteur en chef, qui la présenta au Comité du Parti quelques jours après l'incident. Et cette photo anodine allait coûter cher au jeune poète de Teleorman, simplement parce qu'il y figurait.

Sur la photo qui circulait parmi ses collègues de la rédaction, Nicușor Stan avait capturé l'ambiance détendue de l'équipe, mais aussi le moment où la belle Corina, leur jeune collègue, se tenait derrière le poète Florian Saioc, assise près de lui, les coudes posés sur ses épaules.

Saioc ignorait que la jeune collègue était la conquête du russophone recruté par le Parti, qu'il avait nommé rédacteur en chef, cumulant également les fonctions de secrétaire du Parti. Ainsi, ce cliché immortalisé par Nicușor Stan allait déclencher un scandale monstrueux ; c'est précisément par jalousie envers l'homme placé par Ana Pauker à la rédaction que le jeune poète de Teleorman allait connaître de graves ennuis.

Quelques jours seulement après que Sârbu eut magistralement récité les poèmes, la photographie en question circula librement dans la rédaction et tomba entre les mains de Moraru. Voyant la jeune Corina, celle qu'il convoitait, se tenir si naturellement et si familièrement derrière Saioc, il en perdit la tête et convoqua aussitôt le Comité du Parti.

Lors de cette réunion éclair convoquée par Moraru, un seul sujet était à l'ordre du jour : la conduite dissolue du poète Florian Saioc. Il proposa donc de licencier le jeune homme, suite à une enquête menée par un autre collègue du Bessarabien. Sârbu constata ainsi la fabrication du dossier sur lequel on l'accusait d'anarchisme et, par conséquent, son licenciement pour faute grave (article 13, lettre 1), qui le condamnait à un avenir professionnel impossible.

« C'est une affaire très grave pour la vie littéraire, en ces temps troublés, dirigés par des communistes incultes », pensa le marin en quittant la réunion. Mais le lendemain matin, après avoir réuni toute l'équipe éditoriale, M. Sârbu lut à nouveau l'un de ses poèmes, et tous apprécièrent, comme à leur habitude, la beauté des vers et le talent d'interprétation de l'auteur.

Après la lecture, il prit à part le jeune poète Florian Saioc et l'emmena au bureau de correction pour en discuter en privé.

— « Florian, viens avec moi au bureau de correction », dit Sârbu d'un ton grave.

— Je viens déposer ce manuscrit sur le bureau, monsieur Sârbu, dit le jeune homme.

— Non, je vous en prie, accompagnez-le, discutons-en avec monsieur Samy, ajouta l'homme en lui faisant un clin d'œil. Et les deux hommes se dirigèrent vers la salle de correction.

Cu pași domoli, de parcă dorea să nu fie simțit, Cristian Sârbu, se retrăsese în fundul camerei, în dreptul ferestrei spre Bulevardul Ana Ipătescu.

Intră direct în subiect și spuse acestuia ce se discutase și ce dorea să-i facă Moraru tânărul său coleg. Saioc, care o vreme, stătu cuminte asculta uluit vorbele rostite de amicul său, iar fostul marinar stătea cu ochii larg deschiși, strângând la piept cartea de poezii, din care recitase. Simțindu-1 pe Florian încurcat de misterul ce plutea în aer, Sârbu deschise larg ochii și îi spuse cu multă căldură în glas:

— Dragul meu Saioc, mâine dimineață ticluiești o demisie scrisă în două exemplare și mergi la prima oră, la Redactorul Șef Moraru să o înregistrezi, măi, băiete, auzi?

— Dar de ce, domnule Sârbu?... Nu vreau să demisionez, eu mă simt bine aici!

— Măi, băiete, rusofonul ăsta vrea să-ți desfacă contractul de muncă pentru atitudine anarhistă, pentru că a văzut poza în care Corina stă în spatele tău... iar fata asta o vrea amantă.

— Și ce dacă era în spatele meu? Doar suntem colegi, maestre! rosti dezinvolt tânărul.

— Sunteți colegi, ai dreptate, dar te rog să-ți scrii repede... demisia. Uite aici modelul după care să o scrii, și trebuie scrisă în două exemplare, unul pe care-1 primești tu, dar pe care să pună număr de înregistrare, ca să ai dovada că tu ți-ai dat demisia, înțelege bine ce spun!

— Dar, domnule Sârbu, ce motiv să invoc în demisie? întrebă tânărul.

— Poți scrie că din motive personale nu mai poți lucra în secția de Poezie și îți dai demisia de la revista Viața Românească.

— Și am să plec a doua zi de la redacție? Eu mai am ceva în lucru...

— Dragul meu, după demisie trebuie să mai lucrezi 15 zile și abia, apoi, vei pleca, dar nu cu tinichea de coadă, cum vrea bolșevicul ăsta, înțelege! rosti apăsător, marinarul Ziva de muncă se apropia de sfârșit, fiind aproape de ora 14.00.

Prin cristalul ferestrei pătrundeau razele soarelui ce se reflectau pe hainele celor doi scriitori aflați în biroul corectorilor, unde pe moment nu era nimeni. Asemenea unui roi de albine, prin mintea tânărului poet se rostogoleau de-a valma gânduri răzlețe.

Totuși se contura o întrebare ciudată. Acesta să fie rezultatul binelui făcut colegei sale, bine pe care, de altfel, era împărțit cu toți ceilalți din jurul său? Știa poetul că niciodată nu gândise lucruri murdare față de tânăra sa colegă, dar dezinvoltura fetei, se pare, putea să ducă la o acuzație drastică, putea să-i schimbe soarta...

Dar bucurându-se de aprecierea prietenului său, poetul Cristian Sârbu, se gândi că trebuie să facă întocmai cum îl srătuse prietenul său.

Avec des pas lents, comme s'il voulait passer inaperçu, Cristian Sârbu s'était retiré au fond de la pièce, juste à côté de la fenêtre donnant sur le boulevard Ana Ipătescu.

Il alla droit au but et lui raconta ce qui avait été discuté et ce que Moraru attendait de son jeune collègue. Saioc, resté assis un moment, écouta avec stupéfaction les paroles de son ami, tandis que l'ancien marin, les yeux écarquillés, serrait contre sa poitrine le recueil de poèmes qu'il venait de réciter. Sentant la confusion de Florian face au mystère qui planait, Sârbu ouvrit grand les yeux et lui dit d'une voix chaleureuse :

- Mon cher Saioc, demain matin, tu écriras une lettre de démission en deux exemplaires et tu iras dès le matin chez le rédacteur en chef, Moraru, pour la faire enregistrer, tu m'entends, mon garçon ?
- Mais pourquoi, Monsieur Sârbu ?... Je ne veux pas démissionner, je me sens bien ici !
- Oh là là, ce russophone veut rompre votre contrat de travail pour attitude anarchiste, parce qu'il a vu la photo où Corina est derrière vous... et cette fille, il la veut comme maîtresse.
- Et alors si elle était derrière moi ? Nous sommes collègues, après tout, maître ! dit le jeune homme d'un ton désinvolte.
- Vous êtes collègues, c'est vrai, mais veuillez rédiger votre démission rapidement... ici. Voici le modèle, et il faut la rédiger en deux exemplaires : celui que vous recevez, sur lequel vous inscrivez un numéro d'enregistrement, afin d'avoir une preuve de votre démission. Comprenez-moi bien !
- Mais, Monsieur Sârbu, quel motif dois-je invoquer dans ma démission ? demanda le jeune homme.
- Pouvez-vous écrire que, pour des raisons personnelles, vous ne pouvez plus travailler à la rubrique Poésie et que vous démissionnez de la revue *Viața Românească* ?
- Et je quitterai la rédaction demain ? J'ai encore quelque chose à faire...
- Mon cher, après ta démission, tu devras travailler encore quinze jours, et seulement après tu partiras. Mais pas avec une boîte de conserve au bout du nez, comme le souhaite ce bolchevik, compris ! dit le marin à voix basse. La journée de travail touchait à sa fin, il était presque 14 h.

Les rayons du soleil filtrait par la fenêtre, se reflétant sur les vêtements des deux écrivains dans le bureau des correcteurs, désert à cet instant. Comme un essaim d'abeilles, des pensées éparses tourbillonnaient dans l'esprit du jeune poète.

Cependant, une étrange question se posait. Était-ce le fruit de la bienveillance dont il avait fait preuve envers son collègue, bienveillance qu'il partageait d'ailleurs avec tous ceux qui l'entouraient ? Le poète savait qu'il n'avait jamais eu de pensées impures envers sa jeune collègue, mais l'aisance de la jeune fille, semblait-il, pouvait mener à une accusation grave, voire bouleverser son destin...

Mais, savourant l'admiration de son ami, le poète Cristian Sârbu, il se dit qu'il devait suivre à la lettre les conseils que ce dernier lui avait donnés.

— Moș Sârbule, așa voi face, așa cum mă sfătuiți și mulțumesc de grija ce-mi purtați!

— Dragă Floriane, măi băiete, să te ferească Dumnezeu de răzbunarea prostului! Mai ales când vine din gelozie. Pentru că ăsta nu-i doar urât, e și prost... ca bâta! mărturisi Sârbu pe un ton moale și aproape de neauzit, ferindu-se de cei din redacție.

— Mulțumesc mult pentru sfat, maestre, vă rămân veșnic dator, spuse ferm, tânărul Ion. Cum au terminat discuția, cei doi au ieșit din biroul corectorilor, tocmai când femeia de serviciu, Tanti Bibi de la Mogoșoaia, intra să spele pe jos.

La doar câteva minute, fiindcă se terminase programul, poetul Saioc a plecat grăbit spre casă, ușor îngândurat. Mergând la gazda unde locuia, tânărul Florian Saioc a conceput demisia scriind-o în aceeași seară, în două exemplare.

Cele două hârtii urmau să fie înregistrate a doua zi dimineață, una trebuind să rămână la biroul Redactorului-Șef, iar a doua, cu număr de înregistrare, să-i rămână lui, ca dovadă a faptului că demisionase de bună voie din colectivul redacției revistei Viața Românească.

Astfel prin demisia depusă benevol, înainte ca redactorul-șef să acționeze, zădărnicea dorința șefului gelos să-și pună în operă planul de răzbunare, așa cum îl învățase pe tânărul poet, prietenul său Moș Sârbu, cel care rămânea alături de omul plin de talent și har.

Dis de dimineață a doua zi pe la ora șase, când razele strălucitoare ale soarelui se hârjoneau pe lacul din Cișmigiu, vizibile fiind din camera sa, stălcuirea lor lăsând o imagine ireală apelor, părăsite de învăluirea umbrelor nopții.

Florian Saioc cu o ceașcă de cafea aburindă se așează pe un scaun, după ce coborî două trepte în balconul cu vedere către lac. Se așează comod și sorbi din cafea, admirând luciul strălucitor al apei, scrutând cu privirea, atât cât putea cuprinde, malurile lacului cu o tumultuoasă și fascinantă poveste, după care se apucă, grăbit, să scrie o poezie de dragoste.

— Cât mai stai acasă, Florian, mamă? întrebă mătușa Doina, cu voce preocupată.

— Cel mult jumătate de oră, doamnă! După care merg la redacție, rosti tânărul.

— Să nu uiți materialele de pe birou, dragul mamei! spuse femeia pe un ton grijuliu.

— Cum să le uit, tanti Doina Ștefănescu?! răspunse, interogativ și apăsător, nepotul către mătușa sa, cea cunoscută ca mare poetă în cercurile bucureștene. Venea pe fereastra deschisă către balcon, o adiere umedă, cu arome de apă și plante, apoi un zgomot depărtat, în care se putea distinge, șuierul unei locomotive ce intra în Gara de Nord.

Un vânticel înfoie perdelele casei. Saioc se hotărî în acea clipă să mărturisească rudei sale necazul demisiei, astfel că închise ochii și îi șopti mătușei, cu un glas de confidență:

— Vieux Sârbule, je suivrai vos conseils et vous remercie de votre bienveillance !

— Cher Florian, mon garçon, que Dieu vous protège de la vengeance d'un imbécile ! Surtout lorsqu'elle est motivée par la jalousie. Car non seulement c'est laid, mais c'est aussi stupide... comme une chauve-souris ! confia Sârbule d'une voix douce et presque inaudible, évitant de s'adresser à la rédaction.

— Merci beaucoup pour vos conseils, maître, je vous en serai éternellement reconnaissant, dit fermement le jeune Ion. Dès que leur discussion fut terminée, les deux hommes quittèrent le bureau des correcteurs, au moment même où la femme de ménage, Tanti Bibi de Mogoșoaia, entrait pour laver les sols.

Quelques minutes plus tard, l'émission terminée, le poète Saioc rentra chez lui, un peu pensif. Chez son hôte, le jeune Florian Saioc conçut sa démission et la rédigea le soir même, en deux exemplaires.

Les deux documents devaient être enregistrés le lendemain matin. L'un devait rester au bureau du rédacteur en chef, et l'autre, portant un numéro d'enregistrement, devait demeurer en sa possession, comme preuve de sa démission volontaire de la rédaction de la revue *Viața Românească*.

Ainsi, en démissionnant volontairement avant même que le rédacteur en chef n'ait pu agir, il déjoua les espoirs de vengeance de son patron jaloux, comme son ami Moș Sârbu, resté aux côtés de cet homme plein de talent et de grâce, l'avait enseigné au jeune poète.

Tôt le lendemain matin, vers six heures, alors que les rayons du soleil embrasaient le lac de Cișmigiu, visible depuis sa chambre, leur éclat donnait aux eaux une image irréaliste, abandonnées par les ombres enveloppantes de la nuit.

Florian Saioc, une tasse de café fumante à la main, était assis sur une chaise après avoir descendu deux marches menant au balcon surplombant le lac. Confortablement installé, il sirotait son café, admirant les reflets scintillants de l'eau, son regard parcourant à perte de vue les rives du lac, témoins d'une histoire tumultueuse et fascinante. Puis, il se mit à écrire à la hâte un poème d'amour.

— Combien de temps restes-tu à la maison, Florian, maman ? demanda tante Doina d'une voix inquiète.

— Une demi-heure tout au plus, madame ! Après, j'irai à la rédaction, répondit le jeune homme.

— N'oublie pas les documents sur le bureau, ma chère maman ! dit-elle d'un ton bienveillant.

— Comment pourrais-je les oublier, tante Doina Ștefănescu ?! répliqua le neveu, d'un ton interrogateur et insistant, à sa tante, connue comme une grande poétesse dans les cercles de Bucarest. Une brise humide, chargée d'odeurs d'eau et de plantes, s'engouffra par la fenêtre ouverte sur le balcon. Puis, au loin, un bruit se fit entendre : on distinguait le sifflement d'une locomotive entrant en gare du Nord.

Une brise fit claquer les rideaux. Saioc décida alors de confier à sa tante la tristesse de sa démission. Il ferma les yeux et murmura à voix basse :

— Mătușă Doina, astăzi merg să-mi depun demisia la redacția revistei.

— De ce faci asta, dragul meu? Erai fericit alături de colegii tăi și spuneai că se poartă frumos. Ce te face să demisionezi? rosti femeia mirată, privind pe tânărul care se pieptăna.

— Redactorul-șef este amantul unei colege de birou ce stă mereu pe lângă mine, citind ceea ce compun, iar un fotoreporter a făcut o poză de grup în redacție, pe care a văzut-o Moraru!

— Bun, și ce dacă a văzut-o, dragul meu?; ksta-i motiv să-ți dai demisia?

— Nu, mătușă, nu-i motiv, dar Moșu' Sârbu, cum îi zicem noi marinarului, a fost la ședința de Partid la care Moraru, a propus să-mi desfacă contractul de muncă, cu litera I, pentru că sunt anarhist; acest lucru mă poate împiedica la angajare în orice altă parte.

— Măi, Floriane, dar așa de înrăit este comunistul ăsta?! adăugă, revoltată, femeia.

— Toți, când au auzit, au rămas muți, iar domnul Sârbu, mi-a zis că gelozia lui, duce la o astfel de decizie criminală și m-a sfătuit să demisionez, rosti tânărul, golind ceașca de cafea.

— Dragă Floriane, dacă Sârbu a zis așa, apai așa să faci... Pentru că îl știu ca om drept și inteligent, cu pricepere la psihologia umană. Deci, urmează-i sfatul, mamă! După câteva clipe, mătușă Doina se îndreptă spre nepotul său, îl luă în brațe și-l sărută pe ambii obraji, strângându-l la piept; apoi îi mai dădu o sărutare... pe frunte.

Florian Saioc o luă agale către redacție, cu privirile ținute pe vegetația bogată din parcul Cișmigiu, pe care zilnic îl parcurgea în drumul spre servicii. Fiind un mare iubitor de flori și de frumos, adesea se așeza pe o bancă din parc, stând ore întregi între straturile minunate proiectate pe apele lacului, compunând versuri.

Cu gesturi blânde, atinse crengile aplecate ale câtorva sălcii și rupse, grijuliu, o rămurică uscată, apoi, zâmbind, ieși din parc, traversă bulevardul și, în câteva minute, intră în redacție. Apoi a salutat colegii, fiind atent și urmărind venirea la birou a Redactorului-Șef.

— Să fii atent când vine Moraru, măi, Nicușor! zise, pe ton serios, către fotoreporter.

— Fii liniștit, am să te fac atent, prietene, răspunse mustăciosul pe un ton grav.

— Mulțumesc frumos, să nu uiți, dragă Niculae! adăugă Saioc.

Ocrotit de lumina soarelui de către coroana bătrânului castan din curtea redacției, Saioc corecta de zor ultima sa poezie, cu oarecare grijă, să nu scape momentul când apărea Mocanu. Cu puterea minții, străbătea forfota vieții palpitate din ultimele zile, meditând la cât rău putea să facă o biată fotografie a colegului Nicușor Stan. Astfel că, în vreme ce privirea sa blândă parcurgea versurile poeziei sale, autorul se ridică și luă cele două hârtii cu demisia de pe birou.

— Floriane, vezi că a intrat comunistul! se auzi vocea lui Nicușor.

— Mulțumesc frumos, prietene, 1-am văzut, merg la el, imediat! rosti poetul pe ton grav.

Tânărul Florian Saioc era un bărbat de 20 de ani, dar părea mai trecut ca vârstă, fiind bine proporționat, deoarece muncise de mic în gospodăria părintească.

— Tante Doina, aujourd'hui je vais remettre ma démission à la rédaction du magazine.

— Pourquoi fais-tu cela, mon chéri ? Tu étais content de tes collègues et tu disais qu'ils se comportaient bien. Qu'est-ce qui te pousse à démissionner ? demanda la femme surprise, en regardant le jeune homme qui se coiffait.

— Le rédacteur en chef est l'amant d'une collègue qui s'assoit toujours à côté de moi, lisant ce que j'écris, et un photojournaliste a pris une photo de groupe dans la rédaction, que Moraru a vue !

— Et alors, s'il l'a vue, mon chéri ? Est-ce une raison pour démissionner ?

— Non, tante, ce n'est pas une raison, mais Moșu' Sârbu, comme on appelle le marin, était à la réunion du Parti où Moraru a proposé de rompre mon contrat de travail, avec la lettre I, parce que je suis anarchiste ; cela pourrait m'empêcher de trouver du travail ailleurs.

— Oh, Florian, ce communiste est-il si endurci ?! Ajouta la femme, indignée.

— Tout le monde, en entendant cela, resta silencieux. Monsieur Sârbu m'a dit que sa jalousie le poussait à prendre une décision aussi criminelle et m'a conseillé de démissionner », dit le jeune homme en vidant sa tasse de café.

— Cher Florian, si Sârbu te le dit, fais-le... Car je sais que c'est un homme juste et intelligent, doué pour la psychologie humaine. Alors, suis son conseil, maman ! Après quelques instants, tante Doina s'approcha de son neveu, le prit dans ses bras et l'embrassa sur les deux joues, le serrant contre elle ; puis elle lui donna un autre baiser... sur le front.

Florian Saioc marcha lentement vers la rédaction, les yeux rivés sur la végétation luxuriante du parc Cișmigiu, qu'il traversait chaque jour pour aller travailler. Grand amoureux des fleurs et de la beauté, il s'asseyait souvent sur un banc du parc, passant des heures parmi les strates magnifiquement projetées sur les eaux du lac, à composer des vers. D'un geste doux, il effleura les branches courbées de quelques saules et cassa délicatement une brindille sèche. Puis, souriant, il quitta le parc, traversa le boulevard et, quelques minutes plus tard, entra dans la rédaction. Il salua alors ses collègues, tout en observant attentivement l'arrivée du rédacteur en chef.

— Fais attention quand Moraru viendra, mon cher Nicușor ! dit-il d'un ton grave au photojournaliste.

— Ne t'inquiète pas, je te le ferai remarquer, mon ami, répondit l'homme moustachu d'un ton sérieux.

— Merci beaucoup, n'oublie pas, cher Niculae ! ajouta Saioc.

À l'abri du soleil par la cime du vieux châtaignier dans la cour de la rédaction, Saioc relisait attentivement son dernier poème, afin de ne pas manquer l'apparition de Mocanu. Avec toute la puissance de son esprit, il passait en revue le tumulte des derniers jours, songeant aux dégâts que pourrait causer une simple photo de son collègue Nicușor Stan. Tandis que son regard doux parcourait les vers de son poème, l'auteur se leva et prit sur le bureau les deux papiers contenant la lettre de démission.

— Florian, regarde, le communiste est arrivé ! s'écria Nicușor.

— Merci beaucoup, mon ami, je l'ai vu, j'y vais tout de suite ! répondit le poète d'un ton grave.

Le jeune Florian Saioc avait vingt ans, mais il paraissait plus âgé, avec sa carrure athlétique, car il travaillait à la ferme familiale depuis son enfance.

Era destul de înalt, ușor plinuț, cu părul închis la culoare și bucălat, având deasupra frunții, răsfirate, câteva fire albe. Fața liniștită era serioasă, și, intrând în birou, aruncă spre Redactorul Șef o privire aprigă din ochii săi căprui.

Poetul intrase neanunțat în biroul superiorului său. Se arăta ușor tăcut și reținut, vorbind încet, gânditor, privind în jur plin de luare-aminte, deși, în acea dimineață, teleormăneanul părea destul de iritat. între sprâncene, deasupra rădăcinii nasului, i se adâncise o cută subțire, ce îi dădea un aer trist, iar pe gât avea câteva vene ce ieșeau în evidență, de la tensiunea momentului.

De cum ridică privirea spre el, bolșevicul se simți destul de speriat. Mergând la biroul acestuia, tânărul Saioc a pus demisia pe masă, rostind furios:

— Domnule Mocanu, vă înaintez demisia mea din redacția Revistei Viața Românească, vă rog să o semnați!

— Dumneata ești un anarhist, zise Redactorul Șef, pe ton brutal, în româna lui stricată.

— Dar ce am făcut, domnule Mocanu, de mă numiți în halul ăsta... josnic?

— Lasă că știi tu ce ai făcut, nu te mai prefacă că nu știi! răspunse cătrănit rusofonul.

— Jur că nu știu să fi făcut ceva interzis, nici în redacție, dar nici în afară. Vă rog, domnule, să fiți mai exact în explicații, dacă se poate, insistă tânărul poet.

— Lasă că știi foarte bine, toată redacția revistei a văzut fotografia în care tânăra Corina Vlad stă cu mâinile pe dumneata, ești un anarhist cu o atitudine imorală, după principiile educație socialiste pe care noi o răspândim în societatea nouă a țării, în vederea ridicării comunismului și construirii societății multilateral dezvoltate.

Tânărul, părând iritat, îl așteptă să termine fraza, și, de cum îl văzu că încheie, îi zâmbi cu voce bună, spunându-i cu glas blând:

— Frumoasa Corina Vlad, este o fată aprigă din Brad, care este și curată, dar și foarte bună gospodină, așa că am hotărât să o să fac... soția mea.

— Cum așa, cum să fie soția ta, măi, tinere, care nu ai după ce bea apă? întrebă, roșu de furie, cu o voce sugrumată, bărbatul care o plăcea pe fata care lucra de mai bine de doi ani în redacția revistei, fiind corector de rubrică.

— Așa cum auzi, măi, comunistule pârlit, care te uiți după fete tinere, hodorog nenorocit! rosti pe un ton aspru Saioc, către redactorul-șef, care se foia nervos pe scaun.

Poetul simțea că atinsese punctul culminant al luptei pentru Corina. Cu gesturi agitate și roșu de furie, Mocanu apucă receptorul telefonului să sune la cel de la paza revistei, asigurată de un fost soldat sovietic pe care îl adusese personal din prima zi de angajare, când fuseseră amândoi plantați acolo de către Ana Pauker.

Il était assez grand, un peu rondouillard, avec des cheveux noirs et bouclés, parsemés de quelques mèches blanches sur le front. Son visage, d'ordinaire calme, était grave, et, en entrant dans le bureau, il lança un regard noir au rédacteur en chef.

Le poète était entré sans prévenir dans le bureau de son supérieur. Il paraissait silencieux et réservé, parlant lentement, pensivement, observant attentivement les alentours, bien que, ce matin-là, l'homme de Teleorman semblât assez irrité. Entre ses sourcils, au-dessus de l'arête de son nez, une fine ride s'était creusée, lui donnant un air triste, et quelques veines saillantes ornaient son cou, témoins de la tension du moment.

Dès qu'il leva les yeux vers lui, le bolchevik fut saisi d'effroi. Se rendant à son bureau, le jeune Saioc déposa sa démission sur la table et dit avec colère :

— Monsieur Mocanu, je vous présente ma démission de la rédaction de la revue *Viața Românească*. Veuillez la signer !

— Vous êtes un anarchiste, lança le rédacteur en chef d'un ton brutal, dans son roumain approximatif.

— Mais qu'ai-je fait, Monsieur Mocanu, pour que vous me traitiez ainsi... dans cet état méprisable ?

— Eh bien, vous savez ce que vous avez fait, arrêtez de faire semblant de l'ignorer ! répliqua le russophone avec hésitation.

— Je jure que je ne sais pas avoir fait quoi que ce soit d'interdit, ni à la rédaction, ni ailleurs. Je vous en prie, Monsieur, soyez plus précis dans vos explications, si possible, insista le jeune poète.

— Sachez-le bien : toute la rédaction du magazine a vu la photo où la jeune Corina Vlad vous tient à ses pieds. Vous êtes un anarchiste à l'attitude immorale, contraire aux principes de l'éducation socialiste que nous diffusons dans la nouvelle société du pays, afin d'instaurer le communisme et de construire une société multilatérale et développée.

Le jeune homme, visiblement irrité, attendit qu'il termine sa phrase et, dès qu'il l'eut vue, lui sourit gaïement et dit d'une voix douce :

— La belle Corina Vlad est une fille de caractère de Brad, à la fois propre et une excellente maîtresse de maison, alors j'ai décidé de faire d'elle... ma femme.

— Comment ça ? Comment peut-elle être votre femme, mon cher, jeune homme qui n'a même pas le temps de boire un verre d'eau ? demanda, rouge de colère, d'une voix étranglée, l'homme qui appréciait la jeune fille qui travaillait depuis plus de deux ans à la rédaction du magazine, comme correctrice.

— Comme tu l'entends, sale communiste qui s'occupe de jeunes filles, misérable coquin ! lança Saioc d'un ton dur au rédacteur en chef, qui s'agitait nerveusement sur sa chaise.

Le poète sentait qu'il avait atteint le point culminant de la lutte pour Corina. Gesticulant avec agitation et rouge de colère, Mocanu s'empara du combiné téléphonique pour appeler la sécurité du magazine, assurée par un ancien soldat soviétique qu'il avait personnellement amené dès le premier jour de son embauche, lorsqu'ils avaient tous deux été placés là par Ana Pauker.

— Să nu pui mâna pe telefon că ți-o rup, lichea perfidă! spuse poetul pe un ton aspru.
— Măi, dragă Floriane, te rog să te calmezi, fii înțeleghător, nu folosi violența! răspunse, bâlbâindu-se, pe un ton în care se citea teama, bărbatul care doar cu numai câteva clipe mai devreme, părea precum un leul neînfricat.

Văzând că Florian Saioc era ferm pe poziție, bietul Mocanu lăsă receptorul și semna cele două hârtii aduse de tânărul demisionar, fiindcă se temea pentru integritatea sa fizică. Le semna la repezeală și le puse și număr din registrul secretarei, care nu apăruse încă, la redacție.

Tânărul a luat hârtia semnată de Redactorul-Şef, care avea și număr de înregistrare, apoi a privit cu dispreț către acesta, rostind plin de supărare:

— Vezi cum te porți în cele două săptămâni cât legea mă obligă să muncesc în secția de Poezie!... Dar te anunț că eu și frumoasa Vlad Corina am depus actele pentru căsătorie... după care îl bătui amical pe spate pe șeful său, care privea împietrit spre tânărul sigur de el cum plecă către ușă, ieșind triumfător.

Cum intră în secția de Poezie, Moșu' îl privi admirativ. Văzând că era tot numai un zâmbet, întrebă pe un ton amical:

— Cum a mers, tinere poet, plin de talent și vervă proletară?

— Minunat, am aici hârtia semnată de comunistul Anei Pauker, așa că mai stau două săptămâni, apoi mă însor și plec cu soția mea, Corina Vlad, în Ardeal.

Afară în stradă cobora hurducăind o căruță cu doi cai, în vreme ce poetul demisionar Florian Saioc se așeză la biroul său, apucându-se de lucru.

O pală de vânt înfoia crengile pline de frunze mici ale arțarului din curte, încă necăzute, iar peste drum, pe o bancă făcută din scânduri vechi de brad, se auzea vocea unui vânzător de pepeni de la Crevedia. Omul îi povestea unei bătrâne cât de buni și dulci sunt bostanii lui, amintind și de o istorie cu niște prieteni... care consumau cu plăcere feliile zemoase și dulci.

Căpitane de județ, scrisă la Bazilescu

Didina știa de la tanti Lenuța, care o crescuse de copilă, că boieroaica era cumnata lui nenea Ion Dulgheru. El se însurase cu Maria din anul 1920, în vreme ce Ion Grosu o luase de soție pe sora ei, Elisabeta, încă din vara următoare. Maria Dulgheru fusese o florăreasă destoinică toată viața sa, astfel că nu lucrase niciun moment la stat, *câștigându-și banii cu florile*, cum mărturisea femeia adesea către colegile din piață.

— Ne touche pas au téléphone, sinon je le casse, espèce de perfide ! lança le poète d'un ton dur.
— Oh, cher Florian, calmez-vous, soyez compréhensif, ne soyez pas violent ! répondit en bégayant, d'une voix qui trahissait la peur, celui qui, quelques instants auparavant, semblait un lion intrépide.

Voyant que Florian Saioc était bien debout, le pauvre Mocanu raccrocha et signa les deux papiers que lui apportait le jeune homme démissionnaire, car il craignait pour sa santé. Il les signa à la hâte et leur attribua également un numéro tiré du registre des secrétaires, qui n'était pas encore arrivé à la rédaction.

Le jeune homme prit le papier signé par le rédacteur en chef, qui portait également un numéro d'enregistrement, puis le regarda avec mépris et lança, furieux :

— Voyez comment vous vous comportez pendant les deux semaines que la loi m'oblige à travailler à la rubrique Poésie !... Mais je vous informe que la belle Vlad Corina et moi avons déposé les papiers de mariage... Sur ces mots, il tapota amicalement l'épaule de son patron, qui le fixait du regard tandis qu'il se dirigeait vers la porte, sortant triomphalement.

En entrant dans la rubrique Poésie, Moșu' le regarda avec admiration. Voyant qu'il ne faisait encore que sourire, il demanda d'un ton amical :

— Alors, jeune poète plein de talent et de fougue prolétarienne ?

— Parfaitement, j'ai ici le papier signé par la communiste Ana Pauker, alors je reste deux semaines de plus, puis je me marierai et partirai avec ma femme, Corina Vlad, pour la Transylvanie.

Dehors, une charrette à deux chevaux vrombissait dans la rue, tandis que le poète résigné Florian Saioc s'installait à son bureau, se mettant au travail.

Une rafale de vent fit bruisser les branches chargées de petites feuilles de l'érable du jardin, encore intactes, et de l'autre côté de la rue, sur un banc de vieilles planches de sapin, on entendait la voix d'un vendeur de melons de Crevedia. L'homme racontait à une vieille femme combien ses melons étaient bons et sucrés, et évoquait une anecdote avec des amis... qui avaient savouré ces tranches juteuses et sucrées.

Capitaine de județ, écrit à Bazilescu

Didina savait, par sa tante Lenuta qui l'avait élevée, que le boyard était la belle-sœur de son grand-père Ion Dulgheru. Il était marié à Maria depuis 1920, tandis qu'Ion Grosu avait épousé sa sœur, Elisabeta, l'été suivant. Maria Dulgheru avait été fleuriste de talent toute sa vie, elle n'avait donc jamais travaillé pour l'État, gagnant sa vie grâce aux fleurs, comme elle le confiait souvent à ses collègues du marché.

Pe vremea când Maria Dulgheru era mare florăreasă, mergea aproape zilnic să vândă în Piața *Bazilescu*, mai ales sâmbăta și duminica, flori culese din grădina proprie: rozmarin, busuioc, gura-leului, ochiul-boului, crin, bujor, dar, având pomi fructiferi, ducea la vânzare și fructe: vișine, cireșe, caise, gutui sau prune. Astfel, florăreasa avea numeroase relații printre cucoanele Bucureștiului din acele vremuri, dintre cele două războaie mondiale.

Maria privea îngândurată fațada casei lui Grosu, admirând grădinița bine îngrijită de Elisabeta, sora sa mai mică, adusă de curând de bărbatul său, ca nevastă. Curtea părea împânzită de tufănele, mușcate și leandri, plantați în straturile de la gardul ce se învecina curții sale. Pe alocuri, florile erau așezate-n ghivece, frumos aranjate de-a lungul casei.

Pe lângă casa celor doi gospodari, trecea o cărare spre poartă, pe marginea căreia se întindeau mușcate bătute și tufănele, plantate de curând de femeia lui Grosu.

— Dar ce faci, Mărie, aici, cu ochii la casa cumnatului? întrebă Dulgheru curios.

— Mă uitam la florile soră-mii, sunt atât de frumoase dimineața, rosti ea.

— Mai bine gândește-te cum o ajutam pe Didina, că e gravidă cu Gheorghiadis, iar măgarul ăla a spus că nu-i recunoaște copilul! adăugă supărat Ion Dulgheru.

— Lasă că vorbesc cu moașa Maria de la Maternitate, mâine, la *Bazilescu*.

— Apăi, așa să faci, că, de află soră-ta Lenuța, o dă afară din casă.

— Ioane, soră-mea Lenuța știi bine că nu are copii, sigur o să fie bucuroasă să crească plodul Didinei, zise florăreasa întorcându-se zâmbitoare către soțul său.

Apoi Maria, gânditoare, zâmbi amabil bărbatului, își întoarse capul ca să deschidă ușa bucătăriei unde intrară, se îndreptă de mijloc și cu o vădită plăcere îl urmă, spre masa din grădină, pe soțul său. Cei doi mâncară micul dejun la masa așezată spre grădina lui Grosu. Ea pregătea zi de zi mâncare bărbatului, înainte de a merge la prințul Bibescu, unde lucra pe caleașca regală, ca vizitiu.

Cum mesteca atentă mâncarea, Maria se gândea la povestea lui Gheorghe Zamfir și a Alexandrei, care, fiind tineri, se iubiseră fără să știe familiile și o răcuseră pe Didina. Copila se născuse când Alexandra nu era măritată cu chipeșul țigan din cartierul Gușați, cum se numea zona din spatele porților Palatului Brâncovenesc. Acum fata avea soarta... mamei sale.

Știa bine cum cei doi tineri o concepuseră din dragostea lor nebună pe micuța Didina. La câteva luni de la nașterea copilei, fiind la București, Ion Dulgheru îi sugerase Elenei Popeangă, care nu avea copii, sfătuind-o să o înfieze pe Didina.

Quand Maria Dulgheru était une fleuriste renommée, elle se rendait presque tous les jours place *Bazilescu*, surtout le samedi et le dimanche, pour vendre les fleurs de son jardin : romarin, basilic, muflers, marguerites, lys, pivoines... Mais, possédant des arbres fruitiers, elle vendait aussi des fruits : griottes, abricots, coings ou prunes. Ainsi, la fleuriste avait tissé de nombreux liens avec les dames de Bucarest à cette époque, entre les deux guerres mondiales.

Maria contemplait pensivement la façade de la maison Grosu, admirant le jardin soigné d'Elisabeta, sa jeune sœur, récemment épousée par son mari. La cour semblait recouverte de buissons, de géraniums et de lauriers-roses, plantés dans les massifs de la clôture qui bordait son jardin. Ici et là, des fleurs étaient disposées en pots, joliment agencés le long de la maison.

À côté de la maison des deux fermiers, un chemin menait au portail. Bordé de géraniums et de buissons fraîchement plantés par la femme de Grosu, il y avait de l'eau à la bouche.

— Mais que fais-tu ici, Mărie, à fixer la maison de ton beau-frère ? demanda Dulgheru, curieux.
— Je regardais les fleurs de ma sœur, elles sont si belles le matin, répondit-elle.
— Il vaudrait mieux réfléchir à comment aider Didina, car elle est enceinte de Gheorghiadis, et cet âne prétend ne pas reconnaître son enfant ! ajouta Ion Dulgheru, furieux.
— Je parlerai demain à la sage-femme Maria, de la maternité de Bazilescu.
— Eh bien, fais comme ça, car si ta sœur Lenuța l'apprend, elle la chassera de la maison.
— Ioane, ma sœur Lenuta, tu sais bien qu'elle n'a pas d'enfants ; elle sera certainement heureuse d'élever la progéniture de Didina, dit la fleuriste en se tournant vers son mari avec un sourire.

Puis Maria, pensive, sourit gentiment à son mari, se tourna pour ouvrir la porte de la cuisine par laquelle ils étaient entrés, se redressa et, avec un plaisir évident, suivit son mari jusqu'à la table dressée dans le jardin. Ils prirent leur petit-déjeuner à la table qui donnait sur le jardin de Grosu. Chaque jour, elle préparait le repas de son mari avant de se rendre chez le prince Bibescu, où il travaillait comme cocher sur le carrosse royal.

Tout en mâchant soigneusement, Maria repensait à l'histoire de Gheorghe Zamfir et d'Alexandra qui, jeunes, étaient tombés amoureux en secret et avaient trompé Didina. L'enfant était né alors qu'Alexandra n'était pas encore mariée au beau gitan du quartier de Gușați, nom donné à la zone située derrière les grilles du palais de Brancove. La jeune fille partageait désormais le destin de sa mère.

Il savait parfaitement comment les deux jeunes gens avaient conçu la petite Didina de leur amour fou. Quelques mois après la naissance de l'enfant, à Bucarest, Ion Dulgheru avait suggéré à Elena Popeangă, qui n'avait pas d'enfant, d'adopter Didina.

Astfel că vremea trecuse iar fata ajunsese la 17 ani, crescută și educată de sora de la oraș a Mariei, care lucra la grădina lui Grosu din Mogoșoaia. Acolo, fiul boierului din sat, tânărul Gheorghiadis, se îndrăgosti de fată. fiind iubită de acesta, care o mințise că se vor căsători. Dar, aflând că rămăsese grea, a renunțat la biata fată, astfel că Maria se vedea nevoită să o ducă pe tânără la medic, pentru a face un avort.

— Ioane, tu știi în ce lună de sarcină este Didina?

— Marie, ești nebună, de unde să știu eu așa ceva? Eu nu am vorbit cu fata subiectul ăsta, doar că am auzit-o pe Floarea încurajând-o să avorteze, spunând că nu este așa de greu.

— Curva dracu', ea care are șapte avorturi, unul cu Ion Grosu, ce a lăsat-o borțoasă acum vreo zece ani, ea vorbește! rosti cu ciudă Maria, punând pe masă farfuria cu ouă ochiuri.

— Lasă asta, tu vezi ce poți face pentru Didina, dragă mea!

Așezând cele necesare mesei pentru soțul său, Maria își aminti cum, atunci când era tânăr, Oaie cum îl numeau prietenii pe Dulgheru, fiind bolnav de vărsat de vânt a rămas orb de ochiul drept.

Urmarea acestui lucru a făcut să nu poată merge în armată. Fusese, de mic, argat la prințul Bibescu, apoi vizitiu și conducător al caleștii regale, iar la 30 de ani ai săi fusese numit adjunct al administrației princiare în Palatul Mogoșoaia.

Când termină de mâncat, Dulgheru se ridică se aplecă spre Măria, cum o numea el de când o cunoscuse, o îmbrățișă, sărutând-o, apoi o ridică în brațe și o strânse la piept cu drag.

— Măi Ioane, hai să mergem, să nu întârziem dragul meu!

— Da, femeie, mergem! spuse bărbatul, luându-și haina din cuiul de pe tocul ușii.

Cei doi înaintau încet, bucurându-se de acea dimineată frumoasă. Mirosul rășinii era destul de pătrunzător și se răspândea puternic în aerul dimineții, care părea atunci mai ademenitor, cu acel parfum al naturii ce renăștea la viață. După ce au luat florile pe care trebuia să le predea la florăria Capșa, Ion și Maria au plecat către oraș.

Bărbatul își duse nevasta în colțul Pieții Bazilescu, de acolo ea merse la tarabă, iar el plecă spre centru, zâmbind mulțumit și făcându-i cu mâna.

— Ce cocoană ești, Mario, numai cu trăsura vii la servici!

— Lino, fată, nu fi rea, asta este starea mea! îngână Maria un vers.

— Uite, mă, doamna vorbește în stihuri! Vezi, că te-a căutat aia de la Maternitate și a zis că revine, să ia flori de la tine, rosti cu ciudă Lina lui Gogu Snoagă.

În timp ce Maria discuta cu vecina de tarabă, acordeonistul Costică Țugui, un țigan ce le era vecin și avea o mică formație cu frații Coașcă apără în piață cu o căruță plină de lemne, pentru Tănase a lu' Gheorghe Curcanu, și le salută pe cele două femei.

Le temps passa et la jeune fille atteignit l'âge de 17 ans. Elle fut élevée et éduquée par la sœur de Maria, originaire de la ville, qui travaillait au jardin de Grosu à Mogoșoaia. Là, le fils du boyard du village, le jeune Gheorghiadis, tomba amoureux d'elle. Il lui avait menti en lui promettant le mariage. Mais, découvrant sa grossesse, il renonça à la pauvre fille. Maria fut donc contrainte de l'emmener chez le médecin pour qu'elle avorte.

— Ioane, sais-tu de combien de mois Didina est enceinte ?

— Marie, tu es folle ! Comment pourrais-je le savoir ? Je n'en ai pas parlé avec elle, j'ai juste entendu Floarea l'encourager à avorter, en disant que ce n'était pas si compliqué.

— Putain ! Elle a avorté sept fois, dont une fois avec Ion Grosu, qui lui a laissé une grosseur il y a une dizaine d'années, et elle parle ! Maria dit avec amertume en posant l'assiette d'œufs brouillés sur la table.

— Laisse ça, tu verras bien ce que tu peux faire pour Didina, ma chère !

En mettant la table pour son mari, Maria se souvint comment, dans sa jeunesse, Dulgheru, surnommé « Mouton » par ses amis, avait perdu la vue de son œil droit à cause de la varicelle. Il n'avait donc pas pu s'engager dans l'armée. Enfant, il avait été domestique chez le prince Bibescu, puis cocher et conducteur du carrosse royal, et à trente ans, il avait été nommé adjoint à l'administration princière du palais de Mogoșoaia.

Quand il eut fini de manger, Dulgheru se leva, se pencha vers Măria, comme il l'appelait depuis toujours, l'enlaça, l'embrassa, puis la souleva dans ses bras et la serra tendrement contre lui.

— Oh, Ioane, allons-y, ne soyons pas en retard, ma chérie !

— Oui, madame, allons-y ! dit l'homme en décrochant son manteau accroché au chambranle.

Ils s'avancèrent lentement, savourant cette belle matinée. L'odeur de résine était pénétrante et imprégnait l'air matinal, le rendant plus envoûtant encore, avec ce parfum de nature renaissante. Après avoir déposé les fleurs qu'ils devaient livrer à la boutique de fleurs de Capșa, Ion et Maria partirent pour la ville.

L'homme conduisit sa femme au coin de la place Bazilescu ; de là, elle se rendit à l'étal, et il partit pour le centre-ville, souriant de contentement et lui faisant un signe de la main.

— Quel bossu tu fais, Mario ! Tu ne viens au travail qu'en calèche !

— Lino, ma fille, ne sois pas méchante, c'est mon état ! Maria fredonna un vers.

— Tiens, la dame parle en vers ! « Tu vois, celle de la maternité t'a cherchée et a dit qu'elle reviendrait te chercher des fleurs », lanča Lina avec méchanceté à Gogu Snoagă.

Pendant que Maria discutait avec la vendeuse voisine, Costică Țugui, un gitan qui jouait dans un petit orchestre avec les frères Coașcă et qui jouait de l'accordéon, arriva sur la place avec une charrette pleine de bois pour le Tănase de Gheorghe Curcanu et salua les deux femmes.

Tănase îi spusese cândva lui Costică: - Măi, Țugui, poți să o iei mereu de la capăt în fața oricărei greutăți, dar trebuie să fii convins că acest lucru te face mai puternic, te ajută, poate să-ți ofere o lecție de viață... așa că, asta trebuie să avem în minte fiecare dintre noi. - Așa este, nea Tănase, ai dreptate, răspunse în gând Costică, apoi grăi către femeile din fața sa:

— Uite, eu cred că și Lina tot așa gândește! Nu-i așa, făi, femeia care vinde flori? strigă lăutarul după precupeață.

— Așa e, nea Țugui, așa e... ca-n cântecele lu' matală!

Un gând îl făcu să se hotărască atunci, în pragul cârciumii din piața Bazilescu, să scrie o melodie. Privind cail vecinului său, simți că trebuie scris un cântec despre cai, cu parfumul acelor vremuri, dar și despre hoții de animale despre care se vorbea că veneau noaptea la furat.

Lăutarul scris versurile cu un cărbune pe o hârtie de ambalat flori dată la iuțeală de Maria. Așa se face că, pe taraba florăresei, Țugui compuse melodia *Căpitane de județ*, un cântec despre soarta crudă a hoților de cai. Fiind aproape de țigănie, ca reprezentant al rasei din care provenea, lăutarul trebuia să pună arta muzicală în folosul alor săi.

— Gata, măi Țugui? Ai scris melodia? îl chestionă Curcanu.

— Da, nea Costică, hai în cârciumă să o pun pe text, așa cum trebuie! rosti el.

— Eu te cinstesc bine, numai de cânti melodia asta făcută pentru mine, prima dată, aici, pe stradă. Ce zici, ești în stare? îl iscodi bărbatul pe vecinul său brunet.

— Desigur! Costică Curcanu, tu ești „muza” mea, deci fii atent, așa fac! râse lăutarul.

— Serios? Si eu care credeam că ești lăutar... dar văd că ești artist, măi, Țugui!

— La *Bazilescu* compune Țugui muzică, făi... Lino, spune-mi? o interogă Maria pe țiganka ce vindea alături de ea.

— Știi că este un țigan talentat, cântă la ștabi, alături de marii lăutari din oraș, zise vecina.

Când ajunseră în fața ușii cârciumii din *Bazilescu*, câțiva țigani veseli îi salutară respectuos pe lăutar și pe vecinul său, pe care îi cunoșteau de la nunțile de pomină. Țugui era faimos și iubit pentru că interpreta publicului melodii vechi sau manele de prin lume adunate, atât la nunți sau botezuri, sau la Bodega *La Gheorghică incurcă-lume*, unde lună de lună dădea spectacole pentru clienții localului, care îl chemau uneori și acasă, să le cânte în familie.

Ceea ce s-a petrecut atunci în sufletul lui, cu o viață pusă în slujba muzicii lăutărești, a fost mai iute ca fulgerul. Măsură notele de-a fir-a-păr cu privirea lui confuză, încercând să stea lipit de peretele cârciumii, ca și cum ar fi vrut să scape de ceva nedorit și supărător. Când apărură și Doru Meîță, patronul localului, începu a cânta melodia cu patos, că lumea se adună ca la urs.

Tănase avait dit un jour à Costică : « Écoute, Țugui, face à la difficulté, on peut toujours recommencer, mais il faut être convaincu que cela nous rend plus forts, nous aide, et nous offre peut-être une leçon de vie... Alors, nous devons tous garder cela à l'esprit. » « C'est vrai, nee Tănase, tu as raison », répondit Costică en son for intérieur, puis elle s'adressa aux femmes devant elle :

« Regardez, je crois que Lina pense la même chose ! N'est-ce pas, la fleuriste ? » cria le violoniste après la transaction.

« C'est vrai, nee Țugui, c'est vrai... comme dans les chansons d'antan ! »

Une pensée lui fit alors décider, sur le seuil du pub de la place Bazilescu, de composer une mélodie. En observant les chevaux de son voisin, il sentit qu'il devait composer une chanson sur les chevaux, imprégnée de l'atmosphère de cette époque, mais aussi sur les voleurs de chevaux qui, disait-on, venaient la nuit dérober des animaux.

Le violoniste écrivit les paroles au fusain sur un papier d'emballage de fleurs que Maria lui avait donné. C'est ainsi que, sur l'étal du fleuriste, Țugui composa la mélodie de « *Căpitane de județ* », une chanson sur le sort cruel des voleurs de chevaux. Proche des gitans, en tant que représentant de son peuple, le violoniste se devait de mettre son art musical au service des siens.

— Prêt, mai Țugui ? As-tu composé la mélodie ? lui demanda Curcanu.

— Oui, nee Costică, allons au pub et mettons-la en paroles, comme il se doit ! Répondit-il.

— Je te rends service, joue juste cette chanson que j'ai composée pour moi, pour la première fois, ici, dans la rue. « Qu'en penses-tu, tu te sens capable ? » demanda l'homme à son voisin aux cheveux noirs.

— Bien sûr ! Costică Curcanu, tu es ma muse, alors fais attention, c'est mon métier ! rit le violoniste.

— Sérieusement ? Je te croyais violoniste aussi... mais je vois que tu es artiste, mon cher Țugui !

— Au *Bazilescu*, Țugui compose de la musique, n'est-ce pas... Lino, dis-moi ? demanda Maria au gitan qui vendait à côté d'elle.

— Tu sais, c'est un gitan talentueux, il joue dans les tavernes, avec les grands violonistes de la ville, répondit le voisin.

Arrivés devant la porte du *Bazilescu*, plusieurs gitans joyeux saluèrent respectueusement le violoniste et son voisin, qu'ils connaissaient des noces des défunts. Țugui était célèbre et aimé pour ses interprétations de vieilles mélodies et de manèles populaires, qu'il interprétait lors de mariages, de baptêmes ou à la Bodega *La Gheorghică incurcă-lume*, où, mois après mois, il se produisait pour les clients du pub, qui parfois l'invitaient chez eux pour chanter en famille.

Ce qui se passa alors dans son âme, pour qui la vie était dédiée au violon, fut plus rapide que l'éclair. D'un regard perdu, il pesait les notes, plaqué contre le mur du pub, comme pour se débarrasser d'un mal-être. Lorsque Doru Meică, le propriétaire, apparut, il se mit à chanter avec une ferveur intense, comme si la foule se rassemblait telle une horde d'ours.

Cum termină Țugui de cântat, un val de aplauze a pornit de la toți cei aflați în jur. Bătând din mâini, alții fluierând de fericire, cu toții se bucurau... atât săracii, dar mai ales oamenii cu dare de mână care îi aruncau în căciula țiganului, bani... cu nemilUita.

Când se mai calmă gloata, Curcanu se apropie de bărbatul înalt și slab, scoase două sute din chimir și le dădu lăutarului. Apoi îl Imbrățișă, spunând fericit:

— Măi, Țugui, ești mare dacă ai compus - *Căpitane de județ* în piață la Bazilescu!

Un vânt umed bătea dinspre Palatul Bazilescu, aflat în parcul de lângă piață. îndată se duse vestea între tarabele negustorilor despre melodia creată și botezată *Căpitane de județ*, dedicată hoților de cai, de către maestrul Țugui din Mogoșoaia. Toți cunoșteau că lăutarul cânta deseori cu vestitul Zavaidoc sau cu Jean Moscopol. Răsunetul cântului făcea să sune ciudat foșnetul apăsător al rafalelor de vânt care treceau peste acoperișul improvizat, din scândură și tablă albă, al tarabelor. Dar farmecul melodiei ce se născuse acolo, în fața tarabei Mariei Dulgheru, răsună minunat.

— Hei, Mărie, ce faci, ești la concert sau la piață, spune mi-ai adus flori?

— Da, am adus! rosti Maria zâmbitoare, și îi întinse buchetul.

— Mulțumesc frumos, Mărie, cât costă? întrebă moașa Elena Radu.

— Eiii, costă... știi că eu nu-ți iau bani pe flori! Dar am o fată ce stă la soră-mea și a rămas grea, mă poți ajuta, să-l lepede? o chestionă florăreasa discret, vorbindu-i la ureche.

— Veniți mâine pe la două la mine, la spital, vă aștept.

— Mulțumesc mult, dragă doamnă, rosti veselă florăreasa.

— Făi, Mario, ai rămas borțoasă?... Știam că ești stearpă! zise cu răutate Lina.

— Lino, cap ai, minte ce-ți mai trebuie! completă blând femeia cu o vorbă din popor.

— Dragă doamnă, termenul este „sterilă”, nicidecum „stearpă”, cum ziceți voi la țară.

— Da, așa este, cum zici matală! adăugă jenată țiganka. Nu se încumeta să o supere pe cea care o tratase de multe ori, femeia având numeroase avorturi... la activ.

Afară, zgomotul făcut de clienți și negustori era în toi, iar vremea se mai potolise. Câțiva vecini ai lăutarului aflați în piață, terminându-și marfa, erau deja bine afumați, clienții permanenți ai lui Meiță, cârciumarul din colțul străzii.

Mușterii, bucuroși că vânduseră toată marfa, plecară gălăgioși spre mesele situate în spatele bodegii, unde vecinii lui Dulgheru, Gheorghe a lu' Curcanu și cei doi fii, Tănase, Mitică și Florică a lu' Curcanu, alături de prietenul lor, Grosu, întregeau grupul. L-au tocmnit pe Țugui să le cânte tot ce știa el mai bine, completând programul lăutarului încă de două ori cu noua compoziție *Căpitane de județ*, cu toții scoțând bani din chimirele generoase, de mici și proaspeți chiaburi, lucru ce-l mulțumi pe lăutarul ce radia de fericire.

Lorsque Țugui eut terminé son chant, une vague d'applaudissements s'éleva de la foule. Des mains claquaient, d'autres sifflaient de joie ; tous étaient heureux... les pauvres, mais surtout les généreux qui jetaient sans compter dans le chapeau du gitan.

Quand le calme fut revenu, Curcanu s'approcha du grand homme mince, sortit deux cents shillings de son sac et les tendit au violoniste. Puis il l'enlaça en disant joyeusement :

— Țugui, quel talent ! Tu as composé « *Capitaine du Judet* » sur la place Bazilescu !

Un vent humide soufflait du palais Bazilescu, situé dans le parc jouxtant la place. Aussitôt, la nouvelle se répandit parmi les étals des marchands : le maître Țugui de Mogoșoaia avait composé et baptisé « *Capitaine du Judet* », une mélodie dédiée aux voleurs de chevaux. Chacun savait que le violoniste jouait souvent avec les célèbres Zavaidoc ou Jean Moscopol. L'écho du chant rendait étrange le léger bruissement des rafales de vent qui passaient au-dessus du toit improvisé des étals, fait de planches blanches et de tôle. Mais le charme de la mélodie née là, devant l'étal de Maria Dulgheru, était merveilleux.

— Dis, Mărie, que fais-tu ? Tu es au concert ou au marché ? Dis-moi, tu m'as apporté des fleurs ?

— Oui ! répondit Maria en souriant et en lui tendant le bouquet.

— Merci beaucoup, Mărie, combien ça coûte ? demanda la sage-femme Elena Radu.

— Oh, ça coûte... Tu sais que je ne te fais pas payer les fleurs ! Mais j'ai une amie qui vit chez ma sœur et elle est enceinte. Tu pourrais l'aider à accoucher ? demanda discrètement la fleuriste à son oreille.

— Passe me voir à l'hôpital demain à 14 h, je t'attendrai.

— Merci beaucoup, chère dame, dit la fleuriste d'un ton enjoué.

— Quoi, Mario, tu as une grosseur ?... Je savais que tu étais stérile ! lança Lina d'un ton malicieux.

— Lino, tu as de la tête, souviens-toi de ce qu'il te faut ! conclut doucement la femme par un proverbe.

— Chère dame, le terme est « stérile », et non « stérile », comme vous dites à la campagne.

— Oui, c'est bien ça, vieille femme ! ajouta la gitane, gênée. Elle n'osait pas contrarier la femme qui l'avait soignée à maintes reprises, cette dernière ayant subi de nombreux avortements... de notoriété publique.

Dehors, le brouhaha des clients et des commerçants était à son comble, et le temps s'était un peu calmé. Plusieurs voisins du violoneux, au marché, ayant terminé leurs ventes, étaient déjà bien enfumés ; ce sont les clients habituels de Meîță, l'aubergiste du coin de la rue.

Les clients, ravis d'avoir tout vendu, se dirigèrent bruyamment vers les tables situées derrière l'épicerie, où les voisins de Dulgheru, Gheorghe a lu' Curcanu et ses deux fils, Tănase, Mitică et Florică a lu' Curcanu, ainsi que leur ami Grosu, complétaient le groupe. Ils engagèrent Țugui pour leur chanter tout son répertoire, interprétant deux fois le programme du violoneux. plus avec la nouvelle composition *Căpitane de județ*, tous gagnant de l'argent grâce aux généreux carillons, aux petits et frais chiaburi, qui plaisaient au violoniste qui rayonnait de bonheur.

De trei ori... Dakar

Grijile păreau uitate pentru Marcel Butuza. Brașoveanul, originar din Țara Maramureșului, înainta ușurel, bucurându-se de acea dimineață târzie. Trebuia să meargă la o întâlnire cu finul său George Copos, la hotelul acestuia din Poiana Brașov. După câțiva pași, în calea bărbatului apăru directorul Bibliotecii Județene, Daniel Nazare, pe care îl salută politicos.

- Bună ziva, domnule Nazare, cum merge... cartea? îl întrebă Marcel pe director.
- Foarte slab, domnule Butuza, foarte slab! Tineretul de azi nu mai citește, ca noi!
- Nu vedeți că stau pe telefonul mobil, jumătate de zi!? mărturisi bărbatul venit de mic în orasul de sub Tâmpa, strângând mâna vecinului său.
- Așa este, din păcate, dar... ați terminat casa, domnule Butuza? rosti bibliotecarul șef al județului, cum îl numeau prietenii.
- Desigur, maestre, am terminat! Acum merg până în Poiană, să-1 văd pe finul meu!
- Așa deci, îl vedeți pe domnul Copos. Să-i transmiteți salutări și să nu uitați de sponsorizarea Salonului Cărții Brașovene! adăugă Nazare, îndreptându-se spre ușa bibliotecii.

Prin coroanele pomilor bătrâni, ale căror ramuri se profilau pe fundalul caselor, împletite într-un desen minunat, se vedea zarea către Bastionul Țesătorilor. În depărtare, se profilau liniile vagi ale orașului, mulțimea de case din zona Bisericii Negre, așezate haotic cartierul de sub poala muntelui. Locuințele răspândite păreau împietrite, ici-colo apărând dăre vineții de fum care se înălțau alene spre cer, de parcă visurile orașului s-ar fi ridicat triste la cer, gândi Marcel.

Peste jumătate de ceas fiind la intrarea în stațiune, rula prudent pe strada *Poiana Soarelui* unde, la intersecția cu *Vânătorului*, staționa un echipaj de poliție. Cei doi polițiști îl salutară pe respectabilul patron Marcel Butuza, acesta fiind cunoscut ca un om ce ajută pe toată lumea. Ajuns repede la intersecția cu Valea Dragă, urcă spre hotelul finului său George Copos. Acesta îl aștepta în restaurantul hotelului și, de cum îl văzu, ieși în calea sa și-1 îmbrățișă.

- Cum a fost drumul, domnule Marcel Butuza?
- George, te-am rugat să-mi spui pe nume, lasă protocolul când suntem amândoi!
- Bine, măi Marcele, așa voi face, dar știi... eu așa vorbesc din obișnuință.
- Spune-mi de ce m-ai chemat, că trebuie să merg la Plaiul Foi... Îmi vine un armăsar din Germania pentru fiica cea mică.
- Cum, așa de mică, ai și pus-o pe cai mari, Marcele?
- Sigur, Finule! Este antrenată de Cristina, care știe excelent să lucreze cu tinerii!

Trois fois... Dakar

Les soucis semblaient oubliés pour Marcel Butuza. Ce natif de Braşov, originaire de Țara Maramureşului, avançait tranquillement, savourant cette fin de matinée. Il devait se rendre à un rendez-vous avec son filleul George Copos, à son hôtel de Poiana Braşov. Après quelques pas, le directeur de la bibliothèque départementale, Daniel Nazare, apparut sur son chemin. Il le salua poliment.

— Bonjour, Monsieur Nazare, comment va... le livre ? demanda Marcel au directeur.

— Très mal, Monsieur Butuza, très mal ! Les jeunes d'aujourd'hui ne lisent plus, comme nous !

— Vous ne voyez pas que je suis sur mon portable la moitié de la journée ?! avoua l'homme arrivé enfant dans cette ville au sud de Tampa, en serrant la main de son voisin.

— C'est vrai, malheureusement, mais... avez-vous fini la maison, Monsieur Butuza ? demanda le bibliothécaire en chef du judet, comme l'appelaient ses amis

— Bien sûr, maestro, j'ai terminé ! Je vais maintenant à Poiană voir mon filleul !

— Alors, vous verrez M. Copos. Transmettez-lui mes salutations et n'oubliez pas de parrainer le Salon du livre de Braşov ! ajouta Nazaré en se dirigeant vers la porte de la bibliothèque.

À travers la cime des vieux arbres, dont les branches se découpaient sur le fond des maisons, entrelacées en un motif merveilleux, on apercevait l'horizon vers le Bastion des Tisserands. Au loin, les contours indistincts de la ville se dessinaient, la multitude de maisons du quartier de l'Église Noire, disposées de façon chaotique au pied de la montagne. Les habitations éparses semblaient pétrifiées, çà et là d'échasses de fumée violettes qui s'élevaient lentement vers le ciel, comme si les rêves de la ville s'étaient tristement envolés, pensa Marcel.

Une demi-heure plus tard, il était à l'entrée de la station balnéaire et descendit prudemment la rue Poiana Soarelui, où une voiture de police était stationnée à l'intersection avec la rue Vânătorului. Les deux policiers saluèrent le respectable propriétaire, Marcel Butuza, connu pour sa serviabilité. Arrivé rapidement à l'intersection avec la rue Valea Dragă, il se rendit à l'hôtel de son filleul, George Copos. Il l'attendait au restaurant de l'hôtel et, dès qu'il l'aperçut, il s'écarta pour l'embrasser.

— Comment s'est passé le voyage, Monsieur Marcel Butuza ?

— George, je t'avais demandé de m'appeler par mon nom, oublie les formalités quand on sera tous les deux !

— D'accord, Marcel, je le ferai, mais tu sais... je parle comme ça par habitude.

— Dis-moi pourquoi tu m'as appelé, que je dois aller à Plaiul Fcii... J'ai un étalon qui arrive d'Allemagne pour ma petite fille.

— Marcel, comment l'as-tu mise sur de grands chevaux à un si jeune âge ?

— Finul, bien sûr ! Elle est entraînée par Cristina, qui sait parfaitement s'y prendre avec les jeunes !

— Dragă Marcele, am rugămintea să asfaltezi în fața hotelului meu, și, dacă se poate și nu costă exagerat de mult, doresc să asfalez și parcare, ce zici mă poți ajuta?

— Știi bine, George, că tu ești slăbiciunea mea, între toți finii pe care i-am încreștinat!

— Poate găsesc și un sponsor mare, că vine domnul Țiriac, care dorește, în ianuarie, să aducă la schi, în Poiană, pe toți cei de la **Caja Magica** din capitala Spaniei. Vrea să le recompenseze munca, în cei 12 ani de când acesta este proprietarul Turneului de la Madrid.

— Măi, George, știi tu vorba aia cu pasărea chioară?

— Nașule, ce să fac, asta mi-e viața! Crezi că fără muncă și un pic de noroc făceam ce am realizat în toți anii ăștia... de capitalism sălbatic?!

În timp ce bărbații discutau, intră în restaurant Prefectul Brașovului Ioan Cristolovean, fost director de la Uzina Metrom, alături de șeful Salvamont România, Mircea Opriș, urmați de întregul alai cu delegați. *Salvamont România* organiza o ședință a salvatorilor montani din întreaga țară, la hotelul lui George Copos.

Cei doi traversară holul, luând-o la stânga, spre restaurant. Inaintau cu grijă pe lângă nașul lui Copos, pe care-l salutară și-i strânseseră mâna, prietenește. După ce urcară scările către ușa impozantă, intră profesorul Sandu Floricioiu, alături de prietenul său, Paul Fozocoș, ajutați de Florin Vasluianu și Nae Cojanu aflați în urma lor, la numai câțiva pași. După ce îi deschise ușa domnului Fozocoș, Vasluianu așteaptă și pe ceilalți directori regionali de la *Salvamont*, mergând spre mesele aranjate festiv pentru acel Congres Național *Salvamont*.

— Cum vă place, domnilor? rosti Copos către cei șase bărbați.

— Superb, dragă George, rosti Cristolovean cu voce blaj înă.

— Pentru dumneavoastră oricând, domn' Prefect! spuse proprietarul.

Când mesele au fost aproape în totalitate ocupate, Mircea Opriș a dat microfonul lui Cristolovean a ținut un mic discurs de bun venit și un *laudatio*, după care le-a urat poftă bună.

Copos urmărea radios, iar după discursul celor doi, a plecat spre nașul Marcel Butuza, pe care prietenul său Mircea Opriș îl numea *Regele Asfaltului din Brasov*.

Gluma alpinistului, care conducea *Salvamont România*, avea dublă semnificație, prima referindu-se la pasiunea lui Butuza pentru motocros, a doua, la faptul că avea, între altele, o mare companie ce executa asfaltări, în județ și multe alte locuri din țară.

— Vezi, dragă George, că mereu te lipești la protocoale mari! spuse nașul, surâzând.

— Marcele, ce să fac, mă iubesc astrele! zise când apărură și fina, care-și pupă nașul.

— Cher Marcelle, j'aimerais que tu goudronnes la route devant mon hôtel, et si c'est possible et pas trop cher, j'aimerais aussi goudronner le parking. Que dirais-tu pouvoir faire pour moi ?
— Tu sais très bien, George, que tu es mon point faible, parmi tous les filleuls que j'ai convertis !
— Je pourrais peut-être trouver un gros sponsor, car M. Țiriac arrive et il veut emmener tout le monde de la *Caja Mágica*, à Madrid, skier à Poiană en janvier. Il veut récompenser leur travail, douze ans après avoir été propriétaire du Tournoi de Madrid.
— Dis donc, George, tu connais le proverbe sur l'oiseau borgne ?
— Parrain, que puis-je y faire ? C'est ma vie ! Crois-tu que sans travail et un peu de chance, j'aurais accompli tout ce que j'ai accompli en toutes ces années... de capitalisme sauvage ?!

Pendant que les hommes discutaient, le préfet de Brașov, Ioan Cristolovean, ancien directeur de l'usine Metrom, entra dans le restaurant, accompagné du directeur de Salvamont Roumanie, Mircea Opreș, suivi de toute la délégation. *Salvamont Roumanie* organisait une réunion des secouristes en montagne de tout le pays, à l'hôtel de George Copos.

Les deux hommes traversèrent le hall et tournèrent à gauche, en direction du restaurant. Ils passèrent prudemment devant le parrain de Copos, qu'ils saluèrent et à qui ils serrèrent la main amicalement. Après avoir gravi les marches menant à l'imposante porte, le professeur Sandu Floricioiu entra avec son ami, Paul Fozocoș, aidés par Florin Vasluianu et Nae Cojanu qui les suivaient de près. Après avoir ouvert la porte à M. Fozocoș, Vasluianu attendit les autres directeurs régionaux de *Salvamont* et se dirigea vers les tables dressées pour l'occasion du Congrès national de secours en montagne.

— Alors, messieurs, qu'en pensez-vous ? demanda Copos aux six hommes.
— Superbe, cher George, dit Cristolovean d'une voix douce.
— Avec plaisir, Monsieur le Préfet ! répondit le propriétaire.

Lorsque les tables furent presque toutes occupées, Mircea Opreș tendit le micro à Cristolovean et prononça un bref discours de bienvenue et un éloge, après quoi il leur souhaita bon appétit.

Copos suivit, rayonnant, et après leur discours, il alla rejoindre son parrain, Marcel Butuza, que son ami Mircea Opreș surnommait le *Roi de l'Asphalte de Brasov*.

La plaisanterie du montagnard, qui dirigeait *Salvamont Roumanie*, avait un double sens : d'une part, la passion de Butuza pour le motocross ; d'autre part, le fait qu'il possédait, entre autres, une importante entreprise de travaux d'asphaltage, dans le județ et dans de nombreuses autres régions du pays.

— Tu vois, cher George, comme il faut toujours respecter les grands protocoles ! dit le parrain en souriant.
— Marcel, que dois-je faire, les étoiles m'aiment ! dit-il lorsque sa belle-fille apparut, embrassant son parrain.

Când cei trei discutau, proprietarul hotelului ocoli masa și se așeză lângă sotia sa. Aruncă o privire către ușă și văzu că intrase Ion Țiriac, după care veneau șoferul și bodyguardul. Copos sări ca ars, să-1 întâmpine pe musafir.

— Haideți, vă rog, luați loc, îl invită George Copos pe cel venit de la București cu o mașină decapotabilă, parcată în apropierea intrării. Cu gesturi elegante, proprietarul îi invită pe cei doi însoțitori ai marelui afacerist român să se așeze alături de patronul lor.

— Dragii mei, se pare că am picat la ora nepotrivită, zise marele tenismen.

— Nicidecum, domnule Țiriac, dumneata nu deranjezi niciodată! adăugă George.

— Vreți să serviți masa cu noi? întrebă nevasta lui Copos pe oaspete.

— Stau cu mare plăcere, mai ales că pot vorbi cu marele nostru campion de motocros!

— Minunat, suntem în familie, deoarece Marcel Butuza este nașul de cununie! zâmbi George Copos, părând ușor emoționat pe moment.

— Desigur, domnule Țiriac, nu vă faceți probleme, răspunse Elena, soția lui Copos.

— Cunoscut bine cine este Marcel Butuza, motociclistul care a pus bazele clubului *Vectra Zărnești*, declară încântat bucureșteanul mustăcios, sorbind o gură de apă.

— Domnule Țiriac, Nașul a fost pasionat de motociclism de când nu-l cunoșteam încă!

— Așa este, dragă George. Faptul că promova copiii a fost, pentru mine, îmbucurător. Eram mirat de faptul că se întâmpla ceva nou în motociclism! Că un grup de oameni a luat o inițiativă care ajută sportul cu motor, mărturisi ușor extaziat Țiriac.

— Circuitul de motocros de la Zărnești este baza cea mai veche din țară, un loc cu foarte multe amintiri pentru Marcel Butuza, completă proprietarul hotelului din Poiană.

— Cum pot uita, Finule! Acolo am urmărit întâia dată o etapă de motocros! Se întâmpla prin 1975, fiind mai bine de 45 de ani de atunci. Tot aici m-am îndrăgostit de sportul cu motor, după care am făcut tot ce am putut pentru a-1 practica, mărturisi Marcel.

— Măi, ardelean de la Tășnad, eu de multă vreme, iar Marcel... mai încoace, oleacă, am făcut sport, pe când tu doar 1-ai privit! Doar când erai la Rapid 1-ai simțit, dar numai... În buzunar! îl persiflă Țiriac, mușcând dintr-un mititel zemos, dintre cei aduși de o tânără.

— Dragă Copos, în anii '70 sportul cu motor nu era la îndemâna oricui și, pe atunci, era dificil să practici un astfel de sport, concluzionează zâmbind nașul bărbatului.

Dintr-odată, lui Marcel Butuza i se aprinse în ochi o pâlpâire neliniștită, dar blândă și plină de bucurie, pentru faptul că-și domina finul, care deseori se dădea mare, mai ales cu mai vechii prieteni din gașcă. Pe buzele moroșanului, ușor tunfiate, stăruia un zâmbet vesel și prietenos.

Pendant que les trois hommes discutaient, le propriétaire de l'hôtel fit le tour de la table et s'assit près de sa femme. Il jeta un coup d'œil à la porte et vit qu'Ion Țiriac venait d'entrer, suivi du chauffeur et du garde du corps. Copos bondit sur place pour accueillir l'invité.

— Allez, je vous en prie, asseyez-vous, invita George Copos à celui qui était arrivé de Bucarest en décapotable, garée près de l'entrée. Avec des gestes élégants, le propriétaire invita les deux accompagnateurs du grand homme d'affaires roumain à s'asseoir à côté de leur patron.

— Mes chers, il semble que nous arrivions à un moment inopportun, dit le grand joueur de tennis.

— Pas du tout, Monsieur Țiriac, vous ne nous dérangez jamais ! ajouta George.

— Souhaiteriez-vous dîner avec nous ? demanda l'épouse de Copos à l'invité.

— J'en suis ravi, d'autant plus que je vais pouvoir parler avec notre grand champion de motocross !

— Formidable, nous sommes de la famille, car Marcel Butuza est le parrain du mariage ! s'exclama George Copos en souriant, visiblement ému.

— Bien sûr, Monsieur Țiriac, ne vous inquiétez pas, répondit Elena, l'épouse de Copos.

— Je connais très bien Marcel Butuza, le motard qui a fondé le club *Vectra Zărnești*, déclara avec enthousiasme le Bucarestois moustachu, en sirotant une gorgée d'eau.

— Monsieur Țiriac, le Parrain était passionné de moto bien avant que je le connaisse !

— C'est vrai, cher George. Le fait qu'il ait soutenu les enfants m'a fait très plaisir. J'étais ravi de voir qu'il se passait quelque chose de nouveau dans le monde de la moto ! Qu'un groupe de personnes prenne une initiative pour aider les sports motorisés, confia Țiriac, légèrement extatique.

— Le circuit de motocross de Zărnești est le plus ancien du pays, un lieu chargé de souvenirs pour Marcel Butuza, ajouta le propriétaire de l'hôtel à Poiană.

— Comment pourrais-je oublier, Finul ! C'est là que j'ai vu une épreuve de motocross pour la première fois ! C'était vers 1975, il y a plus de 45 ans. C'est aussi là que je suis tombé amoureux des sports mécaniques, et après ça, j'ai tout fait pour les pratiquer, confia Marcel.

— Eh bien, moi je viens de Transylvanie, de Tășnad, je fais du sport depuis longtemps, et Marcel... jusqu'à maintenant, espèce d'idiot, c'est moi qui pratiquais, pendant que toi, tu te contentais de regarder ! Tu n'as ressenti ça que lorsque tu étais à Rapid, mais seulement... dans ta poche ! se moqua Țiriac en croquant dans un petit gâteau juteux, un de ceux qu'une jeune femme lui avait apportés.

— Cher Copos, dans les années 70, les sports mécaniques n'étaient pas accessibles à tous et, à l'époque, c'était difficile de pratiquer ce sport, conclut le parrain avec un sourire.

Soudain, une lueur à la fois impatiente et douce s'illumina dans les yeux de Marcel Butuza, car il dominait son filleul, qui avait tendance à se la jouer, surtout auprès des plus âgés de la bande. Sur les lèvres légèrement boudeuses de l'homme à l'air sombre, un sourire amical et enjoué persistait.

— Pe circuitul de la Zărnești, multi campioni români și-au arătat priceperea la motocros, fiind vorba despre Ernest Mulner, Dorin Titilincu, Alexandru Ilieș. Tot la Zărnești și-a desfășurat activitatea Paul Mulner, tatăl lui Ernest Mulner, unul dintre cei mai buni antrenori de motocros pe care i-a avut România, un nume lăsat în umbră până în 1989, din cauza rezonanțelor numelui său sășesc, mărturisi melancolic Butuza.

– Vezi, măi, George, cum simte unul care a făcut sport?

– Văd, maestre, de mic am admirat multe din sporturile care se dădeau la televizor și am văzut finala la dublu de la Roland Garros, pe care ați câștigat-o cu Ilie Năstase, rosti George.

– Să știi, prietene, că de la juniori am concurat cu plăcere aici, în orașul meu, la Brașov. Am fost și la un concurs care se desfășura în cel mai frumos decor din toate turneele din Europa, situat sub Muntele Tâmpa, lângă o clădire medievală din secolul al XV-lea, Bastionul Țesătorilor.

– Vă invit la competiția *Dementor KTM Motocros Cup*, organizată de mine pe 30 iunie, anul viitor, pe un circuit ce poate fi privit ca templul motocrosului românesc, fiind o adevărată provocare pentru sportivi, adăugă Butuza.

– Pe circuitul pe care 1-ai amenajat la Râșnov, nu-i așa? se interesă Copos.

— Desigur, finule, acolo! Arena conține multe elemente tehnice pentru a testa abilitățile piloților, iar circuitul rămâne unul foarte rapid. Se creează un ritm căruia nu-i poți face față dacă nu ești bine antrenat fizic, căci riști să te accidentezi, mărturisi Marcel Butuza.

– Vezi, măi... regele savarinelor, oamenii care au făcut sport rămân cu spiritul de a lăsa ceva bun în urma lor, glumi marele tenismen, care apoi sorbi câteva înghițituri de vin.

– Când doriți, domnule Țiriac, vom stabili detaliile sejurului musafirilor din Spania?

– Acum, Georgică, bunul meu prieten... Dragă Adrian, te rog să mergi cu patronul Copos, să-i dai toate detaliile stabilite de mine pentru cei de la **Caja Magica**, din Madrid, ordonă omul de afaceri, zâmbind.

– Draga mea Elena, mergi cu domnul și stabilește tu detaliile, te rog!

– Este foarte bine, măi George, că tu oricum nu te pricepi... la nimic, glumi Țiriac.

– Domnule Președinte, mereu sunteți un om foarte exact, de aceea vă îndrăgesc.

– Îmi aduc aminte că, la finalul unui an extrem de fructuos, noi doi, Năstase cu mine, am alcătuit cel mai bun cuplu de dublu din istoria tenisului românesc. La final de an, ne-am oferit o binemeritată vacanță în Poiana Brașov, orașul meu natal, mărturisi afaceristul, care-și șterse mustața udă de vin, privind către cei doi companioni de discuție.

Butuza era un bărbat de 55 de ani, care părea mai răsărit și ușor maturizat, având în mijlocul frunții câteva fire albe, și o privire aprigă în ochii săi iscoditori. Se arăta tăcut și reținut, vorbea încet, gânditor, privea în jur plin de luare-aminte, iar între sprâncene, deasupra nasului, i se adâncise o cută subțire de tristețe. Având o anume distincție, și uitându-se către finul Copos zise:

– Știu bine acea perioadă, eram încă tânăr. Tatăl meu discuta în casă despre acele știri, povestind cum Ilie Năstase și Ion Țiriac au fost surprinși de reporterii de la *Gazeta de Transilvania*, în timp ce se relaxau la Vila *Mestecăniș* din Poiana Brașov. Era prin decembrie în 1970, anul în care ați cucerit titlul de dublu de la Roland Garros, încheie Marcel.

— Sur le circuit de Zărnești, de nombreux champions roumains ont fait étalage de leur talent en motocross, parmi lesquels Ernest Mulner, Dorin Titilincu et Alexandru Ilieș. Paul Mulner, le père d'Ernest Mulner, l'un des meilleurs entraîneurs de motocross que la Roumanie ait jamais connus, a travaillé à Zărnești. Ce nom est resté dans l'ombre jusqu'en 1989, en raison de la connotation saxonne de son nom, confie Butuza avec mélancolie.

— Voyez, George, que ressent-on lorsqu'on a pratiqué un sport ?

— Je vois, maître, depuis tout petit, j'admire beaucoup de sports que l'on voit à la télévision et j'ai vu la finale du double à Roland-Garros, que vous avez remportée avec Ilie Năstase, dit George.

— Sachez, mon ami, que depuis les juniors, j'ai pris beaucoup de plaisir à concourir ici, dans ma ville, à Brașov. J'ai également assisté à une compétition qui se déroulait dans le plus beau cadre de tous les tournois d'Europe, au pied du mont Tampa, à côté d'un édifice médiéval du XVe siècle, le Bastion des Tisserands.

— Je vous invite à la *Dementor KTM Motocross Cup*, que j'organise le 30 juin prochain, sur un circuit que l'on peut considérer comme le temple du motocross roumain, un véritable défi pour les athlètes, a ajouté Butuza.

— Sur le circuit que vous avez aménagé à Râșnov, n'est-ce pas ? a demandé Copos.

— Bien sûr, mon cher, là-bas ! L'arène comporte de nombreux éléments techniques pour tester les capacités des pilotes, et le circuit reste très rapide. On y impose un rythme qu'il est impossible de suivre sans une excellente préparation physique, sous peine de blessure, a confié Marcel Butuza.

— Vous voyez, mon... roi des savarins, ceux qui ont pratiqué le sport gardent le goût de laisser une trace, a plaisanté le grand joueur de tennis, avant de prendre quelques gorgées de vin.

— Monsieur Țiriac, quand souhaitez-vous que nous réglions les détails du séjour des invités en Espagne ?

— Voyons, Georgică, ma chère amie... Cher Adrian, je vous prie d'aller avec le propriétaire, M. Copos, et de lui transmettre tous les détails que j'ai établis pour ceux de la *Caja Mágica*, à Madrid, ordonna l'homme d'affaires en souriant.

— Ma chère Elena, allez avec ce monsieur et réglez les détails vous-même, je vous en prie !

— C'est parfait, mon George, car vous n'y connaissez... rien de toute façon, plaisanta Țiriac.

— Monsieur le Président, vous êtes toujours un homme très précis, c'est pour cela que je vous apprécie.

— Je me souviens qu'à la fin d'une année extrêmement fructueuse, Năstase et moi formions la meilleure paire de double de l'histoire du tennis roumain. À la fin de l'année, nous nous sommes offert des vacances bien méritées à Poiana Brașov, ma ville natale, confia l'homme d'affaires en s'essuyant la moustache imbibée de vin, tout en regardant ses deux interlocuteurs.

Butuza était un homme de 55 ans, paraissant plus âgé et plus mûr, avec quelques cheveux blancs au milieu du front et un regard intense dans ses yeux curieux. Il semblait calme et réservé, parlait lentement, pensivement, observant les alentours avec attention, et une fine ride de tristesse s'était creusée entre ses sourcils, au-dessus de son nez. Avec une certaine distinction, et regardant son parrain Copos, il dit :

— Je connais bien cette époque, j'étais encore jeune. Mon père en parlait justement à la maison, racontant comment Ilie Năstase et Ion Țiriac avaient été surpris par des journalistes de la *Gazeta de Transilvania*, alors qu'ils se détendaient à Vila Mestecăniș à Poiana Brașov. C'était aux alentours de décembre 1970, l'année où vous avez remporté le titre en double à Roland-Garros, conclut Marcel.

— Eu îl știu bine pe tatăl dumneavoastră, domnule Butuza, de când făceam cantonamente la Curmătura, iar dânsul spunea mândru: *Ion Țiriac este brașovean de-al nostru și a copilărit în zona străzii Cerbului*, aminti bucuros celebrul om de afaceri.

— Dar de ce îmi vorbiți cu dumneavoastră, domnule Țiriac? Am stabilit să vorbim la persoana a doua singular, așa-i? îl chestionă Marcel Butuza.

— Nu pot, dragul meu, dumneavoastră ați făcut *de trei ori... Dakarul*, iar lucrul acesta nu este la îndemâna oricui! adăugă respectuos, proprietarul turneului de tenis de la Madrid.

— Dar este o competiție ca și campionatul de fotbal, zise Copos total neinspirat.

— Vezi, măi, George, iar te bagi în ce nu-ți fierbe oala, măi patroane!

— Domnule Țiriac, dar așa este, de ce mă certați?

— Cursa Paris-Dakar, este competiția cea mai dură din toate sporturile și face cât două campionate de fotbal, desfășurate într-o lună, dar zi de zi, în cele mai dificile și primejdioase locuri de pe planetă, *măi fișior di la Tășnad!* încheie marele tenismen, în grai ardelenesc.

— Nașule, care a fost cea mai grea probă la acest Raliu Paris-Dakar, se interesă George Copos, pe un ton ușor timorat să iasă din colimatorul lui Țiriac.

— *Toți concurenții privesc Dakar 2011, fiind cea mai grea ediție de la mutarea raliului din Africa în Argentina și Chile, lucru ce 1-a mărturisit de altfel și colegul meu, Mani Gyenes.*

— Deci acum se desfășoară în America de Sud? întrebă Copos.

— Anul trecut a fost mutată *în Argentina și Chile*. Dar această cursa a fost organizată întâia dată în 1978, pe ruta Paris-Dakar, după ce Thierry Sabine s-a rătăcit în deșert și a decis că este un loc propice pentru a organiza un raliu regulat.

— Nu știam astfel de elemente, mulțumesc de informație, nașule!

— Păi, afară să pui apă-n vin, ce mai știi tu măi... George Copos? îl persiflă Țiriac.

— Domnule Țiriac, eu știu bine să fac afaceri, adăugă ardeleanul.

— Dragă George, inițial cursa asta celebră se desfășura pe traseul de la Paris, Franța la Dakar în Senegal, fiind întreruptă de transferul peste Marea Mediterană, dar în timp, din motive politice, traseul, punctul de plecare și cel de sosire au fost schimbate, rosti Marcel să-1 scoată pe finul său din impas.

— Știu bine, pentru că mă aflam la Roland Garros, fiind la discuția purtată. la Primăria Parisului în anul 1994, ultima ediție în care competiția a început pe Champs-Élysées.

— De ce nu a continuat raliul cu plecarea din Paris? întrebă tânăra directoare a lui Copos, pe marele tenismen.

— Draga mea, în urma plângerilor primite la primăria capitalei franceze, primarul a impus organizatorilor să înceapă și să finalizeze competiția la Euro Disney, răspunse Țiriac, care știa toate știrile din sport.

— Je connais bien votre père, Monsieur Butuza, car nous faisons des stages d'entraînement à Curmătura, et il disait fièrement : « Ion Țiriac est de Brașov et a grandi dans le quartier de la rue Cerbului », se souvint avec plaisir le célèbre homme d'affaires.

— Mais pourquoi me parlez-vous, Monsieur Țiriac ? Nous avons convenu de nous adresser la parole à la deuxième personne du singulier, n'est-ce pas ? demanda Marcel Butuza.

— Je ne peux pas, mon cher, vous avez fait *le Dakar trois fois*, et ce n'est pas donné à tout le monde ! ajouta respectueusement le propriétaire du tournoi de tennis de Madrid.

— Mais c'est une compétition comme le championnat de football, dit Copos, totalement démotivé.

— Écoutez, George, vous vous mêlez de ce qui ne vous regarde pas, patron !

— Monsieur Țiriac, mais c'est vrai, pourquoi me réprimandez-vous ?

— Le Paris-Dakar est la compétition la plus difficile de tous les sports, l'équivalent de deux championnats de football condensés en un mois, mais jour après jour, dans les endroits les plus difficiles et les plus dangereux de la planète, *espèce de petit salaud de Tășnad* ! conclut le grand joueur de tennis, en dialecte transylvanien.

— Parrain, quelle a été l'épreuve la plus dure de ce Paris-Dakar ? demanda George Copos, d'un ton légèrement timide pour sortir du champ de vision de Țiriac.

— *Tous les concurrents ont les yeux rivés sur le Dakar 2011, l'édition la plus difficile depuis que le rallye a quitté l'Afrique pour l'Argentine et le Chili, comme me l'a également confié mon collègue Mani Gyenes.*

— Alors maintenant, il se déroule en Amérique du Sud ? demanda Copos.

— L'année dernière, il a été déplacé *en Argentine et au Chili*. Mais cette course a été organisée pour la première fois en 1978, sur le parcours du Paris-Dakar, après que Thierry Sabine se soit perdu dans le désert et ait décidé que c'était un bon endroit pour organiser un rallye régulier.

— Je ne connaissais pas ces détails, merci pour l'info, parrain !

— Eh bien, à part mettre de l'eau dans le vin, tu connais quoi d'autre... George Copos ? railla Țiriac.

— Monsieur Țiriac, je sais faire des affaires, ajouta le Transylvanien.

— Cher George, à l'origine, cette fameuse course reliait Paris à Dakar, au Sénégal, avec une interruption pour la traversée de la Méditerranée. Mais au fil du temps, pour des raisons politiques, le parcours, le départ et l'arrivée ont été modifiés, expliqua Marcel pour sortir son filleul de l'impasse.

— Je le sais bien, car j'étais à Roland-Garros, lors des discussions à l'Hôtel de Ville de Paris en 1994, la dernière édition où le départ a été donné sur les Champs-Élysées.

— Pourquoi le rallye n'a-t-il pas continué au départ de Paris ? demanda le jeune directeur de Copos, le grand joueur de tennis.

— Mon cher, suite aux plaintes reçues à la mairie de la capitale française, le maire a forcé les organisateurs à commencer et à terminer la compétition à Euro Disney, a répondu Țiriac, qui connaissait toutes les nouvelles du sport.

- Are dreptate domnul Țiriac, după anul 1994, punctul de plecare a raliului a variat, fiind mutat deseori, interveni Marcel Butuza, zâmbitor.
- Cum erau probele astea de motociclism, nașule? insistă Copos, curios.
- Dragă George, toate au fost probe grele, însă penultima a fost cea mai dificilă pentru mine. Au fost 555 de kilometri cu noroi, foarte mult nisip ud care se lipea de motociclete și fesh-fesh, un nisip foarte fin. După primii 20 de kilometri toți eram aproape extenuați.
- Uite că întrebarea lui Copos, mi-a adus aminte de un amănunt. Câți au fost înscriși la clasa ta, Marcele?
- Domnule Țiriac, niciodată nu au fost sub 95 de sportivi. Eu am avut numărul de concurs 80 și încă din prima zi am plecat după primii 70, pentru că s-a pornit în ordinea numerelor de start, mărturisii trist Marcel.
- Marcel nu a avut noroc la tragerea numerelor de start, niciodată! rosti Copos.
- Da este adevărat. Dar e foarte greu să pleci după primii 30-40 de concurenți, pentru că deja traseul se strică după primii concurenți, adăugă Butuza.
- Este ca la schiul alpin, la sărituri peste obstacole sau alte sporturi pe un traseu desenat de arbitri, întări Țiriac, punând din sticla de vin atât lui Butuza cât și lui Copos.
- Așa este, are dreptate domnul Țiriac, la noi se producea aceste urme pe traseu, pentru că nu plecau doar motociclete în fața ta, plecau și quad-uri, adăugă motociclistul brașovean, care sorbi o gură de vin.
- Nașule, dar ai avut și rezultate, așa că a meritat efortul.
- Da, a meritat dragă George. Încă din anul 2009, Frans Verhoeven, care pe atunci era coechipierul nostru, a câștigat Dakar-ul, clasa Maraton, ceea ce a reprezentat o performanță extraordinară pentru o echipă din România.
- Dar nu ați avut și voi rezultate, maestre? întrebă Țiriac, curios.
- Desigur, anul acesta, Mani Gynes a mers foarte bine și a reușit să câștige proba de Maraton, așa că eu sunt mulțumit, rosti ușor emoționat Marcel Butuza.
- Să știi măi George Copos, că dacă ești perseverent și serios, poți face performanță, așa cum trebuia să faci și tu la Rapid, nu să-1 vinzi, rosti Țiriac, sec.

George Copos le aminti că a preluat clubul FC Rapid în anul 1993, cu suma de 800.000 de dolari, iar în cei 20 de ani cât a fost acționar majoritar al grupării giuleștene, echipa a cucerit două titluri de campioană în anii 1999 și 2003, iar Cupa României de patru ori, în anii 1998, 2002, 2006 și 2007, precum și Supercupa României, în anii 1999, 2002, 2003 și 2007, domnule Țiriac, îi luă apărarea nașul său, Marcel Butuza.

— Monsieur Țiriac a raison, après 1994, le point de départ du rallye a varié, étant souvent déplacé, intervint Marcel Butuza en souriant.

— Comment étaient ces courses de moto, parrain ? insista Copos, curieux.

— Cher George, *elles étaient toutes difficiles, mais l'avant-dernière a été la plus dure pour moi. Il y avait 555 kilomètres de boue, beaucoup de sable mouillé qui collait aux motos et du fesh-fesh, un sable très fin. Après les 20 premiers kilomètres, nous étions tous presque épuisés.*

— Tiens, la question de Copos me rappela un détail. Combien y avait-il d'inscrits dans ta catégorie, Marcel ?

— Monsieur Țiriac, il n'y a jamais eu moins de 95 athlètes. J'avais le numéro 80 et dès le premier jour, je suis parti après les 70 premiers, car ils partaient dans l'ordre des numéros de départ, avoua Marcel tristement.

— Marcel n'a jamais eu de chance au tirage des numéros de départ ! s'exclama Copos.

— Oui, c'est vrai. Mais *c'est très difficile de partir après les 30 ou 40 premiers concurrents, car le parcours devient déjà impraticable après leur passage*, ajouta Butuza.

— C'est comme le ski alpin, le saut à ski ou d'autres sports sur un parcours balisé, renforça Țiriac en versant du vin à Butuza et Copos.

— *C'est exact, Monsieur Țiriac a raison, ici on avait l'habitude de mettre ces marques sur le parcours, car il n'y avait pas que les motos qui partaient devant, les quads aussi*, ajouta le motard de Brașov en prenant une gorgée de vin.

— Parrain, mais vous avez aussi obtenu des résultats, alors ça valait le coup.

— *Oui, ça en valait la peine, cher George. Depuis 2009, Frans Verhoeven, qui était notre coéquipier à l'époque, a remporté le Dakar en catégorie Marathon, ce qui était une performance extraordinaire pour une équipe roumaine.*

— Mais vous n'avez pas eu de résultats non plus, Maître ? « Demanda Țiriac, curieux.

— Bien sûr, *cette année, Mani Gynes a très bien figuré et a remporté l'épreuve du Marathon, donc je suis satisfait* », répondit Marcel Butuza, légèrement enthousiaste.

— Tu sais, George Copos, que si tu es persévérant et sérieux, tu peux performer, comme tu aurais dû le faire à Rapid, et non pas te contenter de vendre ta victoire », dit Țiriac, sèchement.

George Copos leur a rappelé qu'il avait repris le club FC Rapid en 1993 pour la somme de 800 000 dollars, et qu'au cours des 20 années où il avait été l'actionnaire majoritaire du groupe Giulești, l'équipe avait remporté deux titres de champion en 1999 et 2003, et la Coupe de Roumanie à quatre reprises, en 1998, 2002, 2006 et 2007, ainsi que la Supercoupe de Roumanie, en 1999, 2002, 2003 et 2007, M. Țiriac, son parrain, Marcel Butuza, est venu à sa défense.

— Domnule Țiriac, unii oameni sunt lucrați politic, așa am fost și eu când mi s-au ticluit dosarele, dar să vorbim de motociclism.

— Ai dreptate dragă George, scuză-mă! Deci domnul Butuza, care a fost cel mai dificil moment al dumitale, la raliurile Dakar?

— *Pentru mine cel mai dificil raliu a fost anul trecut, în 2011.*

— Cum așa, de ce a fost așa dificil? continuă cu întrebările tenismenul.

— *Am avut o probă specială unde foarte mulți dintre noi ne-am depășit limitele. La revenirea din Chile în Argentina, după ce am fost în Anzi la -3 °C am concurat în proba specială la peste 40°C, iar eu am ajuns într-un canion cu câțiva concurenți de la quad. Dar în acel canion era foarte cald, piatra și nisipul erau extrem de încinse m-am chinuit foarte mult timp să scot motocicleta, le mărturisii fericit Marcel.*

— Dar nu ai și dumneata o echipă să vă sprijine?

— Domnule Țiriac, *amândoi am avut noroc cu doi colegi din echipa de asistență, Liviu Butuza și Romeo Duicu, ambii făcându-și extraordinar de bine treaba. Datorită lor am reușit să ajungem la finis și i mereu le mulțumim pentru efortul depus în cele peste două săptămâni cât a durat Dakar 2011, incheie povestea Marcel Butuza.*

Masa a mai durat aproape două ore, timp în care Copos a discutat cu Butuza și Țiriac. După ce au discutat despre sportul cu motor, au vorbit și despre schi, tenis și, evident, despre fotbal. La un moment dat Țiriac mărturisi lui Copos că era cât pe ce să cumpere *Atletico Madrid*. Conducerea și președintele - Jesus Gil, au ținut să-i dea clubul, dar el a refuzat elegant oferta, cu părere de rău că nu era cu 30 de ani mai tânăr.

Din senin, o suflare dulce și lină veni dinspre poala pădurii din apropierea hotelului unde cei trei discutau. Uneori se-auzea sunetul unui râuleț care trecea aproape de locul unde se aflau, care nu era vizibil de pe terasa din spatele hotelului, unde se mutaseră cei trei... la o cafea.

Din acest joc nevinovat al aerului cu florile, apăreau valuri adânci și strălucitoare de culori și lumină, care luceau adesea, în fânețele înalte ale unei poienițe, ce sclipeau precum norii ce se pierdeau în zare. Din când în când, apăreau grupuri mici de fluturi fragili, albaștri, ca niște frânturi de azur, speriați de zgomotul pașilor celor care treceau pe cărarea spre parcare hotelului. Micile zburătoare, speriate de zgomot, se ridicau în grupuri mici, părând mahmure de parfumul câmpiei și de strălucirea luminii de amiază, apoi se răsfirau în aerul cald, pe traiectorii ciudate, pierzându-se între brazii din liziera pădurii.

— Monsieur Țiriac, certaines personnes sont motivées par des considérations politiques. J'étais comme ça quand on a monté mes dossiers, mais parlons moto.

— Vous avez raison, cher George, excusez-moi ! Alors, Monsieur Butuza, quel a été votre moment le plus difficile au Dakar ?

— *Pour moi, le rallye le plus difficile a été l'année dernière, en 2011.*

— Comment ça ? Pourquoi était-il si difficile ? poursuit le joueur de tennis.

— *On a eu une spéciale où beaucoup d'entre nous ont dépassé leurs limites. Sur le chemin du retour du Chili vers l'Argentine, après avoir été dans les Andes par -3 °C, on a disputé une spéciale par plus de 40 °C, et je me suis retrouvé dans un canyon avec quelques concurrents en quad. Mais dans ce canyon, il faisait très chaud, la pierre et le sable étaient brûlants. J'ai eu beaucoup de mal à sortir la moto, leur a confié Marcel avec enthousiasme.*

— Mais vous n'avez pas d'équipe pour vous épauler ?

— *Monsieur Țiriac, nous avons eu la chance d'avoir deux collègues de l'équipe d'assistance, Liviu Butuza et Romeo Duicu, qui ont tous deux accompli un travail extraordinaire. Grâce à eux, nous avons pu franchir la ligne d'arrivée et nous les remercions toujours pour les efforts qu'ils ont déployés pendant les deux semaines du Dakar 2011, conclut le récit de Marcel Butuza.*

Le repas dura près de deux heures, durant lesquelles Copos discuta avec Butuza et Țiriac. Après avoir parlé de sports mécaniques, ils évoquèrent également le ski, le tennis et, bien sûr, le football. À un moment donné, Țiriac confia à Copos qu'il était sur le point de racheter l'*Atlético de Madrid*. La direction et le président, Jesús Gil, souhaitaient lui céder le club, mais il avait élégamment décliné l'offre, regrettant de ne pas avoir trente ans de moins.

Soudain, une douce brise se leva du pied de la forêt près de l'hôtel où les trois hommes discutaient. Parfois, le murmure d'un petit ruisseau coulait tout près, invisible depuis la terrasse derrière l'hôtel où ils s'étaient installés pour prendre un café.

De ce jeu innocent de l'air et des fleurs jaillissaient de profondes et éclatantes vagues de couleurs et de lumière, qui scintillaient souvent dans les hautes herbes d'une clairière, telles des nuages se perdant à l'horizon. De temps à autre, de petits groupes de papillons fragiles apparaissaient, bleus comme des fragments d'azur, effrayés par le bruit des pas de ceux qui empruntaient le chemin menant au parking de l'hôtel. Les petits oiseaux, eux aussi effrayés, s'envolaient par petits groupes, comme engourdis par les parfums de la plaine et l'éclat du soleil de midi, puis se dispersaient dans l'air chaud, suivant des trajectoires étranges, se perdant parmi les sapins à la lisière de la forêt.

Băiatul lui Arghezi

Sunetele toacei de la Biserica *Sfântul Gheorghe*, cu glas prelung, subțire și cicălit, alternau cu vocea gravă, rară și sonoră a clopotului adus de un boier din Cluj, care îl comandase în Franța. Se zărea un furnicar de oameni, rotindu-se în toate direcțiile, prin zona generoasă a Dealului Florilor. Pășind alene cu pantofii lor cu toc, cu mărgelile la gât și brățări pe mâini, doamnele mergeau agale pe trasee doar de ele știute.

Stând în fața magazinului său, Nastasia se gândea la vremea când rămăsese gravidă cu primul copil și venea la Romita la părinții săi, îi promisese tatălui său, Crăciun, că o să-1 boteze pe primul său nepot, cu numele de Marian. Motivul era să nu se piardă numele de familie al părintelui, care, prin fra.tele Miron, avea două moștenitoare, ce nu puteau duce numele familiei mai departe.

Din senin, îi veni în minte o întrebare ce nu-i dădea pace. Îi fusese adresată doar cu o zi înainte de prietena Doina Ștefănescu, măritată de curând cu un inginer constructor din București.

— Nastasie, prietena mea, tu știi ce este dragostea?

— Doină, dragă, dragostea este un lucru sublim, minunat, dar din ce în ce mai greu de găsit, își aduse aminte Nastasia răspunsul dat amiceii sale, fără să stea pe gânduri.

— Ei bine, cea mai frumoasă explicație am auzit-o acum câțiva ani, de la o prietenă din Târgoviște, asistentă medicală, care-1 îngrijea pe tata, rosti cu o anume nostalgie-n glas Doina Ștefănescu, o femeie distinsă și frumoasă.

— Spune, tu, Doina, ce-ai rămas la fel de frumoasă ca la Școala de Bijutieri de la Arad, o gratulase atunci femeia-bijutier.

— Zilele astea ploioase au trecut atât de greu, dar... mi-au reamintit de vorbele acelei asistente și de poveștile profesoarei de geografie, doamna Petrean, care ne descria frumusețea iubirilor de pe Valea Ilvelor sau de pe Bârgaie... și-mi tot stăruie în minte.

— Apăi, spune povestea, măi dragă Doiniță, nu mă ține pe jar! o certă amica din Romita.

— Era o dimineață aglomerată la cabinetul micuț de lângă Turnul Chindiei, când, în jurul orei 8, a intrat un domn bătrân, cu un deget bandajat.

— Așa, și ce-a făcut asistenta?

— Bătrânul i-a spus că este foarte grăbit, deoarece are o întâlnire fixată pentru ora 9, astfel că fata 1-a invitat să se așeze. Știa că avea să treacă jumătate de oră până apare medicul, când îl observa cu câtă nerăbdare își privea ceasul, din minut în minut.

Le Garçon d'Arghezi

Le son de la cloche de l'église *Saint-Georges*, long, aigu et lancinant, alternait avec le son grave, rare et sonore de la cloche apportée par un boyard de Cluj, qui l'avait commandée en France. Une foule dense s'agitait dans tous les sens, à travers le vaste quartier de Dealul Florilor. Perchées sur leurs talons hauts, colliers de perles et bracelets aux poignets, les femmes flânaient nonchalamment sur des chemins qu'elles seules connaissaient.

Debout devant sa boutique, Nastasia repensait au jour où, enceinte de son premier enfant, elle était venue à Romita chez ses parents. Elle avait promis à son père, Crăciun, de baptiser son premier petit-fils Marian. Elle voulait ainsi perpétuer le nom de famille de son père, qui, par son frère Miron, avait deux héritières incapables de le porter.

Soudain, une question lui vint à l'esprit, une question qui ne la laissa pas tranquille. La veille encore, son amie Doina Ștefănescu, récemment mariée à un ingénieur du bâtiment de Bucarest, lui avait posé la question.

— Nastasia, mon amie, sais-tu ce qu'est l'amour ?

— Doina, ma chère, l'amour est une chose sublime et merveilleuse, mais de plus en plus difficile à trouver, se souvint Nastasia de la réponse qu'elle avait donnée à son amie, sans réfléchir.

— Eh bien, j'ai entendu une très belle explication il y a quelques années, de la part d'une amie de Târgoviște, une infirmière qui s'occupait de mon père, dit Doina Ștefănescu avec une certaine nostalgie dans la voix, une femme distinguée et belle.

— Dis-moi, Doina, comment se fait-il que tu sois toujours aussi belle qu'à l'École de joaillerie d'Arad ? lui avait alors lancé la joaillière.

— Ces jours de pluie ont été si difficiles, mais... ils m'ont rappelé les paroles de cette infirmière et les histoires de la professeure de géographie, Mme Petrean, qui nous décrivait la beauté des amours de Valea Ilvlor ou de Bârgaie... et elles me restent encore en mémoire.

— Oh, dit l'histoire, ma chère Doiniță, ne me fais pas souffrir ! gronda une amie de Romita.

— C'était une matinée chargée au petit cabinet près de la Tour Chindia, quand, vers 8 heures, un vieil homme entra, un doigt bandé.

— Et que fit l'infirmière ?

— Le vieil homme lui dit qu'il était pressé car il avait rendez-vous à 9 heures, alors la jeune femme l'invita à s'asseoir. Elle savait que le médecin n'arriverait pas avant une demi-heure, quand elle remarqua avec quelle impatience il regardait sa montre, minute après minute.

Femeia se gândea că n-ar fi rău să-i desfacă bandajul și să vadă ce era sub acesta. Cum rana nu părea a fi așa de gravă încât să aștepte medicul, a decis să o dezinfecteze ea. Astfel, tratând rana, cei doi s-au lansat într-o conversație care avea să o marcheze. Asistenta mi-a spus povestea chiar în acea după-amiază, când am mers să-mi vizitez tatăl.

— Probabil avea copiii sau nepoții singuri acasă, anticipă Nastasia.

— Nicidecum! Dar fiind curioasă, 1-a întrebat cât de urgentă era acea întâlnire pe care o avea, de nu are timp să aștepte sosirea medicului pentru a-i trata rana.

— Se grăbea bietul om, cum fac mulți din cei trecuți de vârstă? o interogă Nastasia.

— Bătrânul i-a răspuns emoționat că trebuie să meargă urgent la Casa de Bătrâni, așa cum făcea de ani buni, doar pentru a lua micul dejun cu soția sa.

— Măi, Doiniță, cât de frumos și adevărat este gestul acelui bărbat... își aminti Nastasia cum răspunsese atunci.

— Stai să vezi ce-a răspuns bătrânul asistentei care 1- a întrebat despre sănătatea soției sale, Își aminti ea vorbele Doinei.

— Draga mea, soția se afla la Casa de Bătrâni de mai bine de 7 ani și e bolnavă de Alzheimer, așa i-a spus bătrânul, afectuos, cu tremur în glas.

Așa vedea Nastasia cu ochii minții discuția dintre amica ei și asistenta pe care Doina o întrebase ce fel de boală era cu acest nume, Alzheimer, iar fata a răspuns ca la examen:

— Draga mea, vorbim de o boală degenerativă care afectează zonele creierului responsabile de controlul memoriei, inteligenței, capacității de a judeca, al limbajului și mai ales al comportamentului. Apare mai ales, la vârstnici, reprezentând forma cea mai comună a demenței și a declinului mental. Această boală nu afectează doar memoria, ci este asociată cu tulburări de comportament sau personalitate, adesea boala ducând la pierderea capacității de face activitățile zilnice, dar și modul de a gândi corect. Alzheimer este, din păcate, boala care poate lovi în egală măsură atât bărbații, cât și femeile.

— Ce boli au mai apărut pe pământ! o consolase gazda acesteia.

— De boala asta suferă și socrul meu, dragă Nastasia, mărturisise atunci Doina.

— Gândindu-se că, într-un moment de luciditate, soția ar putea fi agitată de întârzierea bărbatului, asistenta mi-a spus că s-a grăbit trateze rana. Dar bătrânul i-a explicat că nevasta sa nu-și mai aducea aminte de cinci ani cine este el... Nastasia se gândea că și bărbatul său, mai mare cu 19 ani decât ea, putea să fie afectat la bătrânețe, precum socrul ei.

— Ce poveste, Doina... impresionant! zisese ardeleanca.

— Stai să vezi ce-a spus bătrânul când 1-a întrebat, mirată: — *Dar dumneavoastră vă duceți zilnic să luați micul dejun împreună, domnule?* Cu un surâs dulce, care-i luminase toată fața, dar și cu o mângâiere pe mână, bărbatul a răspuns: — *E-adevărat că ea nu mai știe cine sunt eu, dar eu știu bine cine este ea*, apoi si-a șters discret o Atunci, la vorbele infirmierei, am rămas fără cuvinte și un fior m-a străbătut.

La femme pensa qu'il n'y avait pas de mal à retirer le pansement pour voir ce qu'il y avait en dessous. Comme la plaie ne semblait pas assez grave pour attendre le médecin, elle décida de la désinfecter elle-même. C'est ainsi que, tout en soignant la plaie, ils entamèrent une conversation qui allait marquer les esprits. L'infirmière me raconta cette histoire cet après-midi même, lorsque je suis allée rendre visite à mon père.

— Il avait probablement ses enfants ou petits-enfants seuls à la maison, supposa Nastasia.

— Impossible ! Mais, curieuse, elle lui demanda à quel point sa réunion était urgente, pour qu'il n'ait pas le temps d'attendre le médecin pour soigner sa blessure.

— Le pauvre homme était pressé, comme beaucoup de personnes âgées ? lui demanda Nastasia.

— Le vieil homme répondit avec une pointe d'agacement qu'il devait se rendre en urgence à la maison de retraite, comme il le faisait depuis des années, juste pour prendre son petit-déjeuner avec sa femme.

— Oh, Doiniță, comme ce geste est beau et sincère... Nastasia se souvint de sa réponse. « Attends de voir ce que le vieil homme a répondu à l'infirmière qui l'interrogeait sur la santé de sa femme », se souvint-elle des paroles de Doina.

« Ma chère, ma femme est à la maison de retraite depuis plus de sept ans et souffre de la maladie d'Alzheimer », lui dit le vieil homme avec affection, d'une voix tremblante.

C'est ainsi que Nastasia revoyait la conversation entre son amie et l'infirmière à qui Doina avait demandé de quelle maladie il s'agissait, et la jeune fille avait répondu comme lors d'un examen :

« Ma chère, il s'agit d'une maladie neurodégénérative qui affecte les zones du cerveau responsables de la mémoire, de l'intelligence, du jugement, du langage et surtout du comportement. Elle touche principalement les personnes âgées et représente la forme la plus courante de démence et de déclin cognitif. Cette maladie n'affecte pas seulement la mémoire, mais est aussi associée à des troubles du comportement ou de la personnalité. Elle conduit souvent à la perte de l'autonomie dans les activités quotidiennes, mais aussi à une altération de la capacité de penser correctement. » La maladie d'Alzheimer est, malheureusement, une maladie qui peut frapper aussi bien les hommes que les femmes.

— Quelles maladies ont déjà existé sur terre ! s'était exclamée son hôte pour la consoler.

— Mon beau-père en souffre aussi, chère Nastasia, avait alors confié Doina.

— Pensant que, dans un moment de lucidité, l'épouse pourrait s'inquiéter du retard de son mari, l'infirmière m'a dit qu'il s'était précipité pour soigner la blessure. Mais le vieil homme a expliqué que sa femme ne le reconnaissait plus depuis cinq ans... Nastasia pensa que son mari, de dix-neuf ans son aîné, pouvait lui aussi être atteint par la vieillesse, comme son beau-père.

— Quelle histoire, Doina... impressionnante ! s'était exclamée la Transylvanienne.

— Attends de voir la réaction du vieil homme lorsqu'elle lui demanda, surprise : — *Mais vous déjeunez ensemble tous les jours, monsieur ?* Avec un doux sourire qui illuminait tout son visage, et une caresse sur la main, l'homme répondit : « *C'est vrai qu'elle ne sait plus qui je suis, mais je sais très bien qui elle est* », puis il s'essuya discrètement les yeux. À ces mots de l'infirmière, je restai sans voix et un frisson me parcourut.

Cu un oftat prelung, gândindu-se la soarta ei, femeia și-a înghițit lacrimile, spunându-și în sinea sa: *Asta este dragostea, asta este ceea ce imi doresc eu de la viață! Deoarece lucrul ăsta minunat este, în fond, dragostea adevărată. Nu cred că doar apropierea fizică sau relația romantică este un mod ideal al iubirii, dar viața are necunoscutele sale...*

Să iubești înseamnă să accepți ceea ce a fost, ceea ce este la un moment dat, dar și ceea ce va fi între doi oameni care sunt împreună, precum Și ceea ce încă nu a apucat să se întâmple... Persoanele fericite și împlinite nu sunt neapărat cele care au tot ce-i mai bun din fiecare lucru, ci acelea care știu să aprecieze ce-i mai bun din tot ceea ce au, gândi femeia, sperând că cel care-i tot făcea curte poate să-i aducă fericirea și poate fi un tată bun pentru copiii ei. Viața nu înseamnă doar să supraviețuiești unei furtuni, ci să știi să dansezi în ploaie, dar puțini sunt acei oameni care știu Și simt acel minunat sentiment, medita melancolic Nastasia, plecând îngândurată.

Femeia se tot gândea la povestea amicei sale, Doina, dar coafeza de la etaj îi zise:

— Doamna Nastasia, ce sunteți așa gânditoare, sau nu vă este bine?

— Sunt bine dragă, Mărie, dar am auzit o poveste frumoasă de dragoste târzie, ce am să o povestesc peste două ore și ție când vin la vopsit, adăugă ardeleanca. După care intră zâmbind în atelierul de bijuterie, fiind așteptată de primarul localității, care avea de ridicat un lănțșor și o pereche de cercei din aur pentru soție.

Avec un long soupir, songeant à son destin, la femme ravala ses larmes, se disant : « *Voilà l'amour, voilà ce que je veux de la vie ! Car cette chose merveilleuse est, après tout, le véritable amour. Je ne crois pas que la simple proximité physique ou une relation amoureuse soit l'idéal, mais la vie est pleine d'inconnues...* »

Aimer, c'est accepter ce qui a été, ce qui est à un instant donné, mais aussi ce qui sera entre deux personnes ensemble, ainsi que ce qui n'est pas encore arrivé... Les personnes heureuses et épanouies ne sont pas forcément celles qui possèdent tout, mais celles qui savent apprécier ce qu'elles ont de meilleur, pensa-t-elle, espérant que l'homme qui la courtisait sans cesse puisse lui apporter le bonheur et être un bon père pour ses enfants. La vie ne se résume pas à survivre à la tempête, mais aussi à savoir danser sous la pluie. Pourtant, peu de gens connaissent et ressentent cette merveilleuse sensation, songea Nastasia avec mélancolie, avant de s'éloigner, pensive.

La femme repensait sans cesse à l'histoire de son amie Doina, quand la coiffeuse à l'étage lui demanda :

— Madame Nastasia, pourquoi êtes-vous si pensive ? Ou bien ne vous sentez-vous pas bien ?

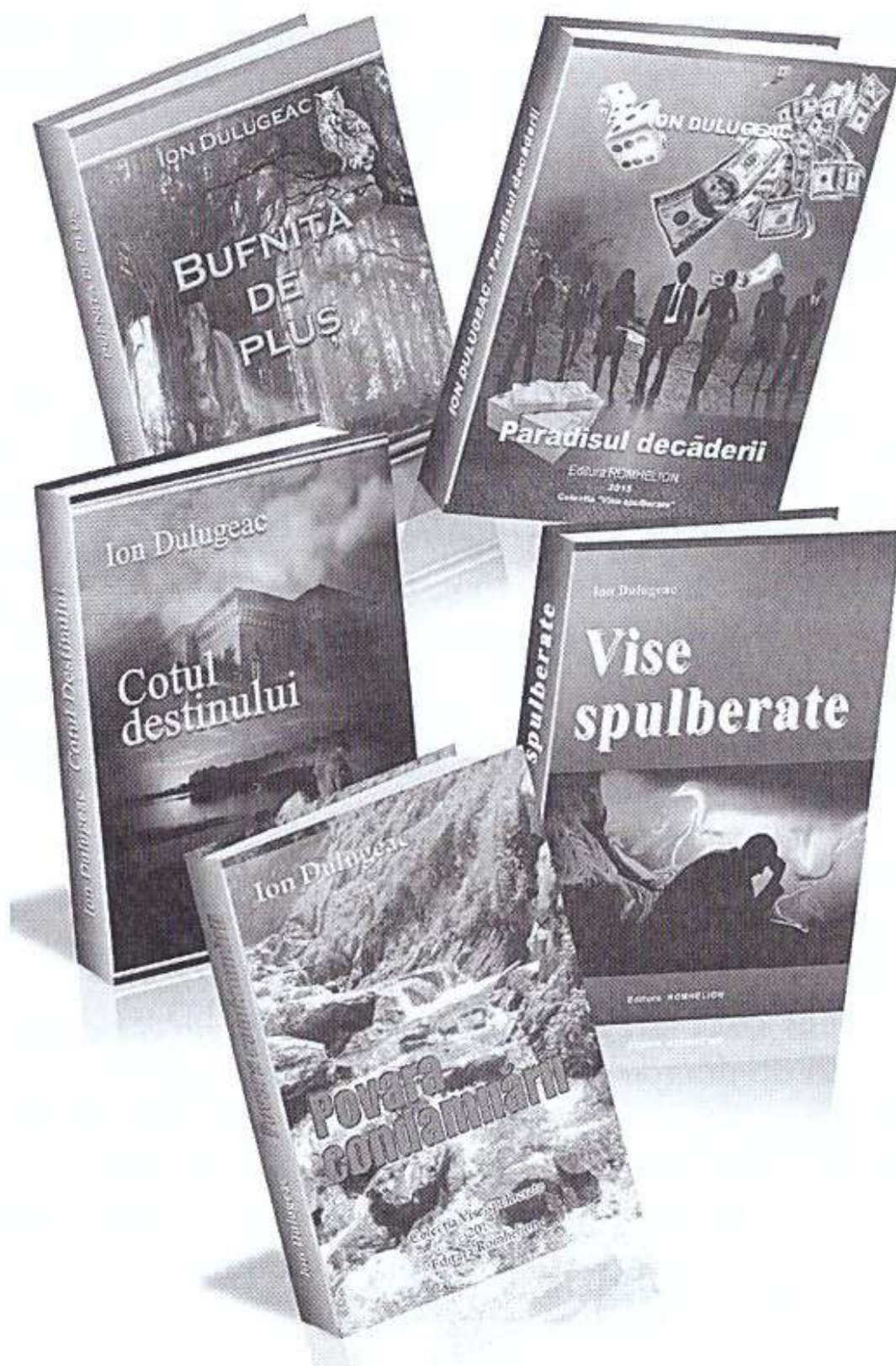
— Je vais bien, ma chère Mărie, mais j'ai entendu une belle histoire d'amour tardive que je vous raconterai dans deux heures, quand je viendrai me faire teindre les cheveux, ajouta la Transylvanienne. Sur ce, elle entra dans l'atelier de joaillerie en souriant. Le maire de la ville l'attendait ; il devait y récupérer un collier et une paire de boucles d'oreilles en or pour son épouse.

De scriitorul Ion Dulugeac puteti citi:

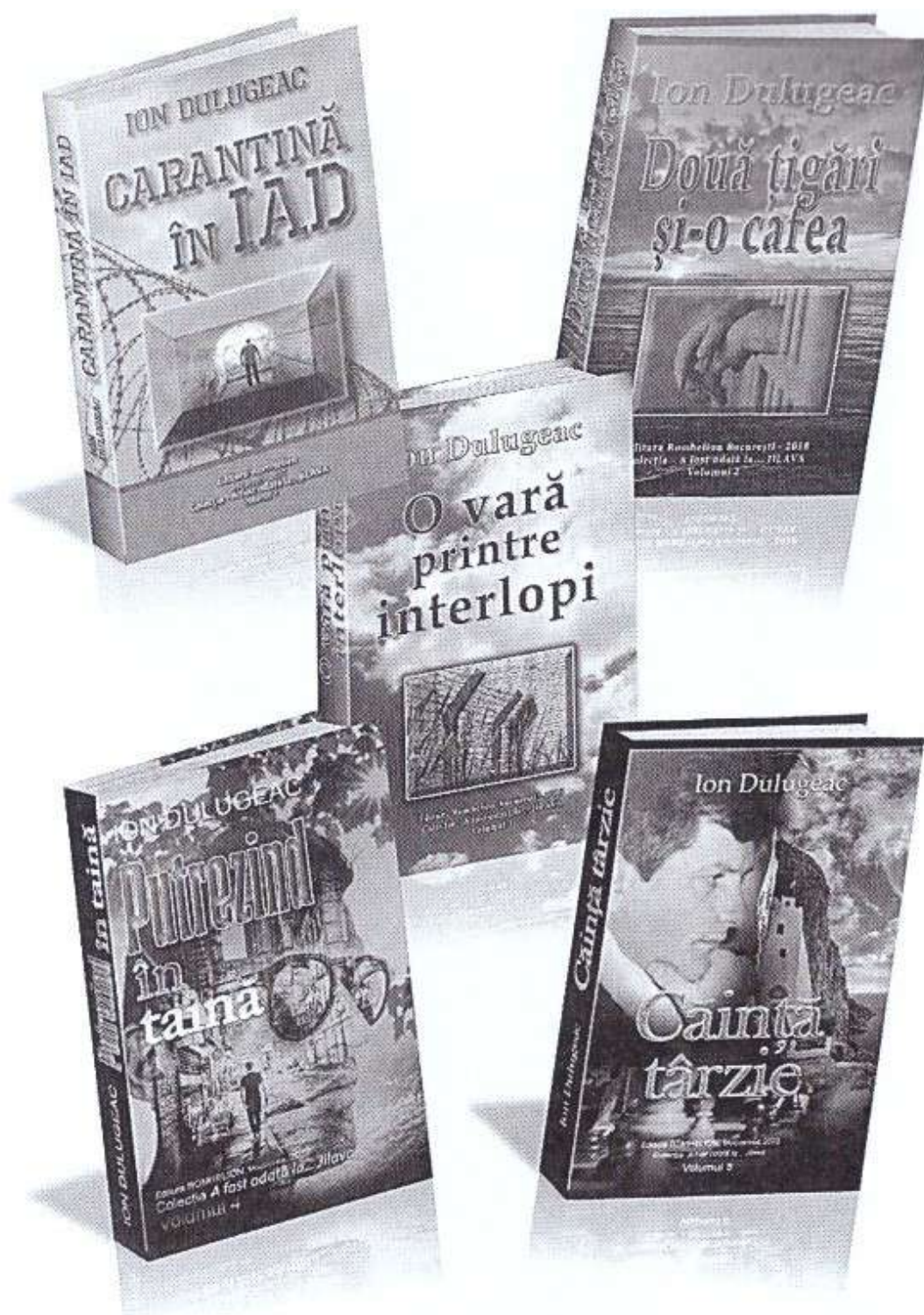
1. Colecția *Vise spulberate*

De l'écrivain Ion Dulugeac, vous pouvez lire :

1. Collection « *Rêves brisés* »



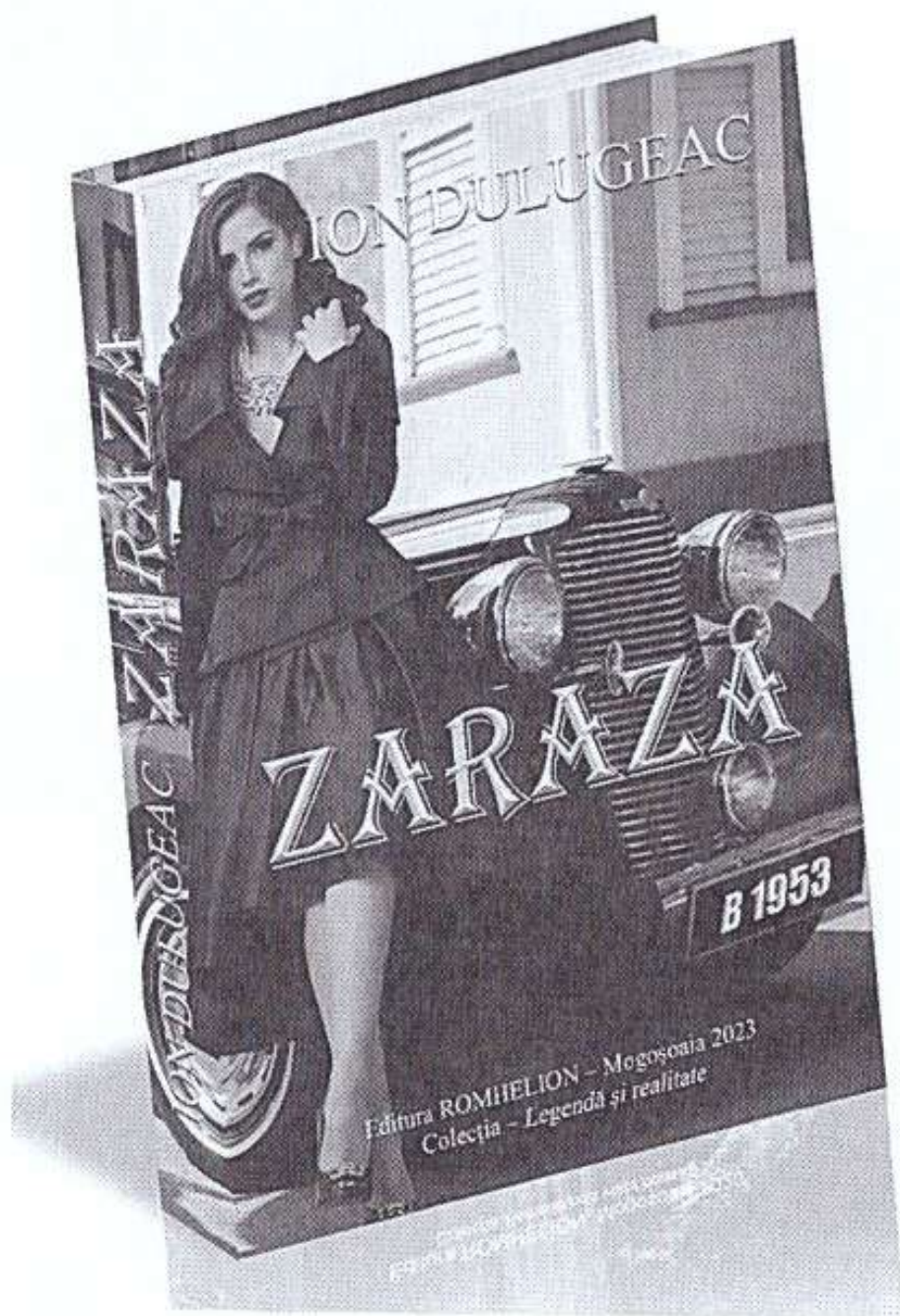
2. Colecția A fost odată la... Jilava
 2. Collection Il était une fois à... Jilava



4. Colecția *Viata la tară*
 4. Collection *Vie à la campagne*

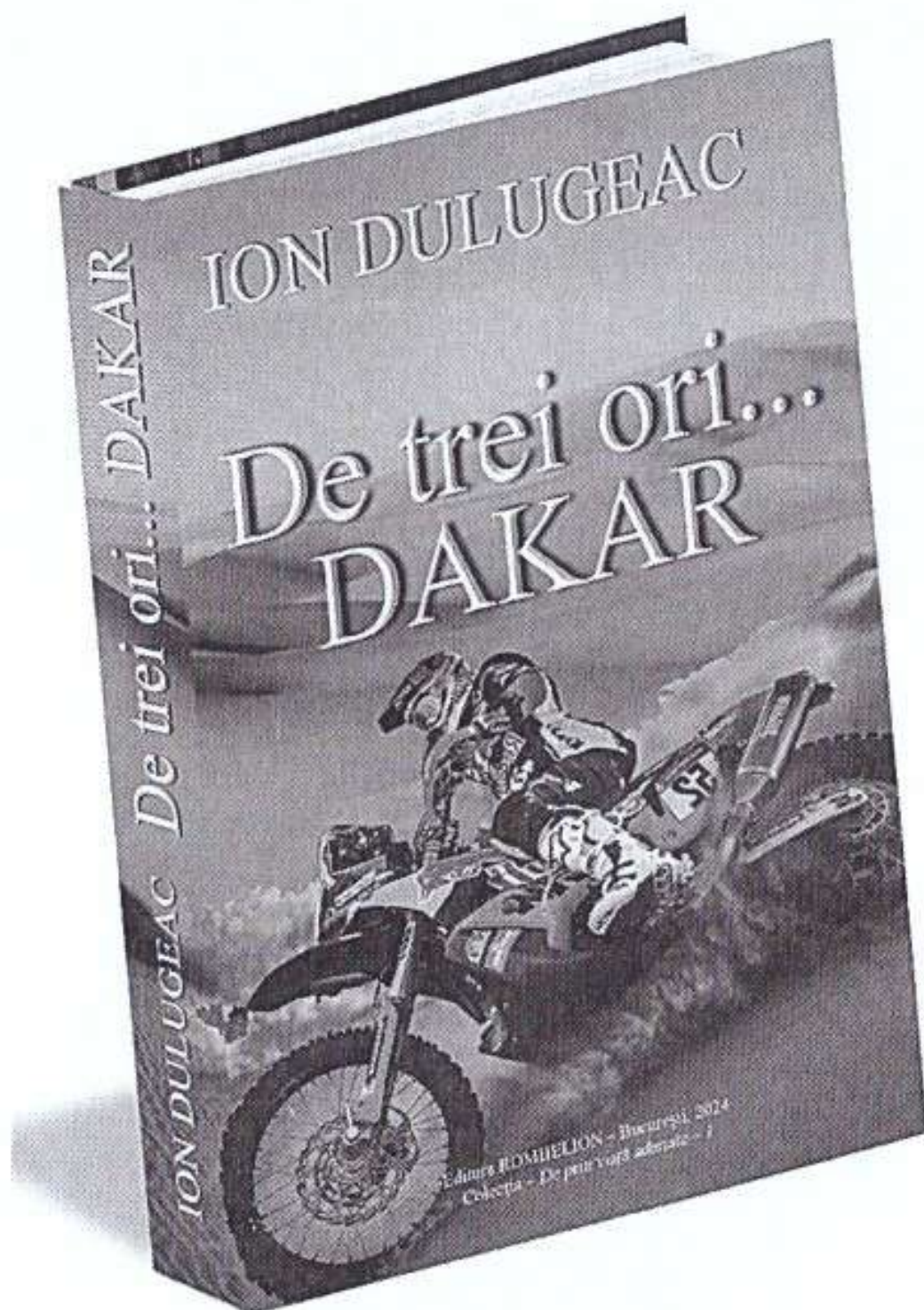


5. Colecția *Legendă și realitate*
5. Collection *Légende et Réalité*

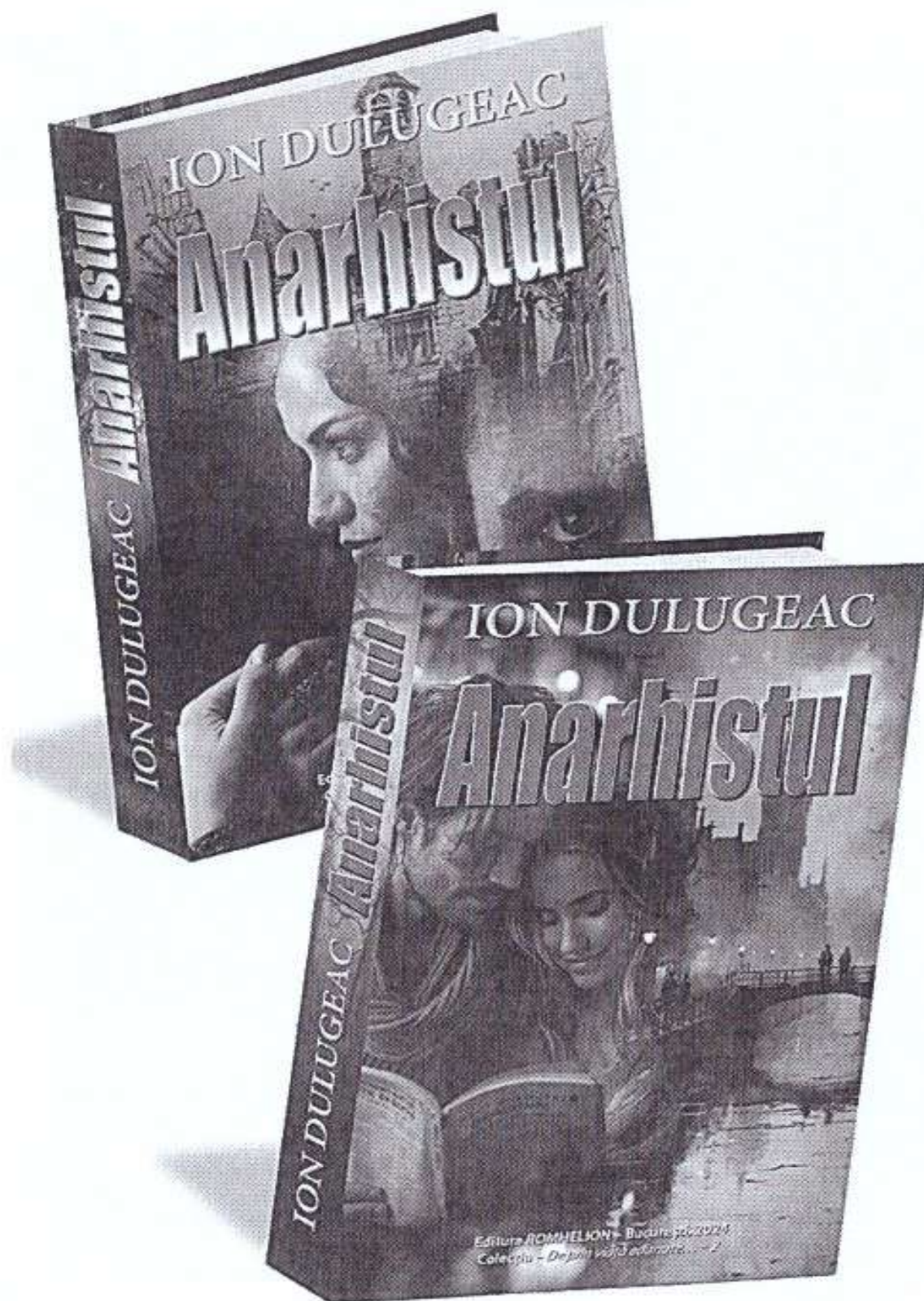


6. Colecția *De prin viață adunate* -- 1

6. Collection *Inspiré de la vie quotidienne* – 1



Colecția *De prin viață adunate*- 2
Collection *Inspiré de la vie quotidienne* – 2



SPORT, ECHITAȚIE ȘI AGREMENT LA ACADEMIA ECVESTRĂ

SPORTS, ÉQUITATION ET LOISIRS À L'ACADÉMIE ÉQUESTRE



Evenimente la Mogoșoaia
 Restaurantul HANUL BOIERILOR, situat pe malul lacului Mogoșoaia, cu vedere la Castelul Brâncovenesc, dispune de un salon pentru 250 persoane cu toate dotările, la 12 km de centrul capitalei.

Pentru evenimente, oferim meniuri tradiționale românești sau la alegere, oferim cazare în pensiunea proprie pentru invitați, iar pentru miori un apartament nupțial, gratuit. Avem parcaj interior gratuit, pentru 80 de mașini, cu pază permanentă.

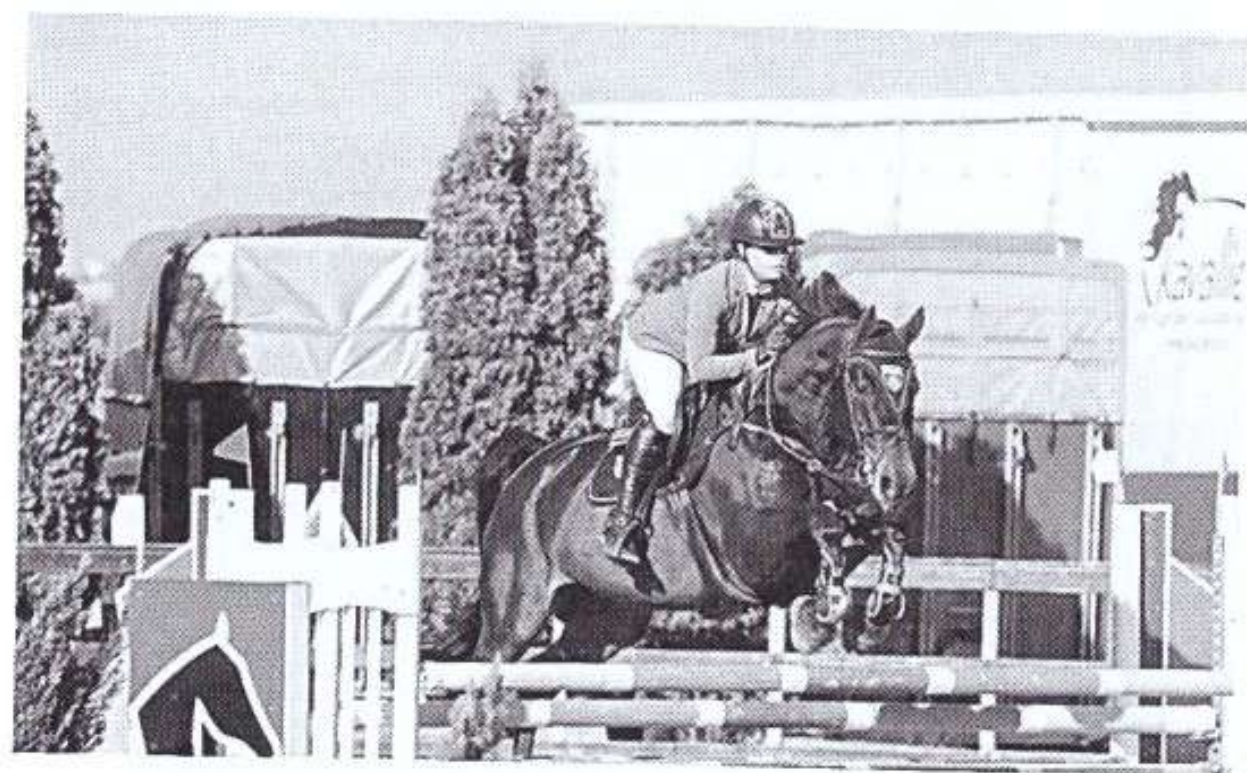
Academia Ecvestră Mogoșoaia
 Academia Ecvestră vă oferă multă liniște într-un colț minunat de natură, la numai 12 km de centrul Bucureștiului unde se poate învăța, tot ce ține de sporturi ecvestre și de acest minunat prieten al omului, CALUL.

Se predau: sedințe de agrement pentru adulți, echitație pentru copii cu ponei, lecții de sărituri peste obstacole dar și plimbări cu trăsură.

REGISTRAT LA ÎNSUȘIRI
 ÎNREGISTRAT LA ÎNSUȘIRI
 ÎNREGISTRAT LA ÎNSUȘIRI

Mogoșoaia, Strada Zamfirei, nr. 29, Județul Ilfov
 Tel.: 0723.571,522; 0720.217.798







Elena Maria Dulugeac - antrenament la sărituri peste obstacole

Elena Maria Dulugeac – Entraînement au saut d'obstacles



Elena Maria Dulugeac la dresaj, in Cupa Rornăniei
Elena Maria Dulugeac en dressage, lors de la Coupe Rornăniei

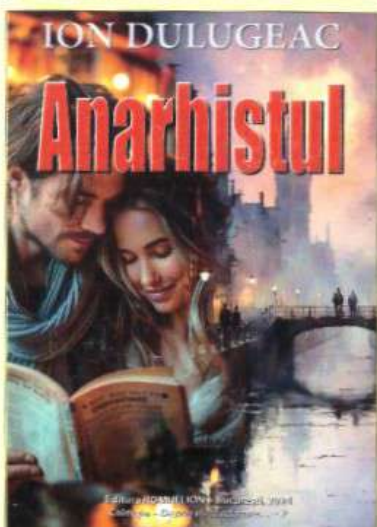
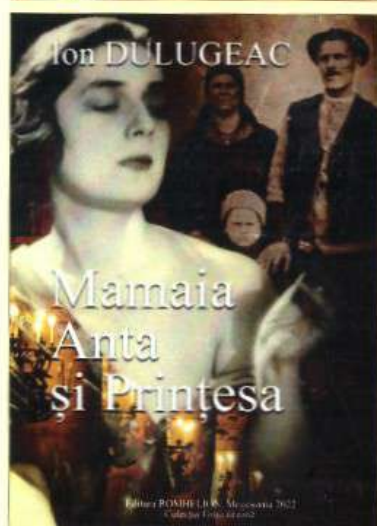
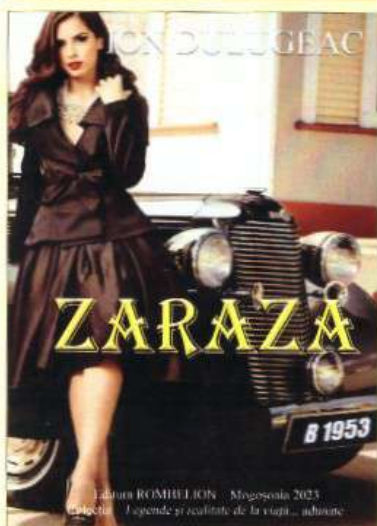
Cu noi săriți peste obstacolele vietii
Avec nous, surmontez les obstacles de la vie



Ștefania Stoica - Campioană la sărituri peste obstacole
Ștefania Stoica - Championne de saut d'obstacles



Elena Maria Dulugeac la dresaj
Elena Maria Dulugeac en dressage



1. Bufnița de plus. Raza de lumină a unei pasiuni, de Adrian Țion. revista Arca 1/2020, Arad.

Din producția de cărți lansată de Editura Romhelion din București în colecția *Vise spulberate*, romanul *Bufnița de plus* (2014) de Ion Dulugeac îndeplinește rolul unui nucleu tematic major și original din care își trag firele epice în mod progresiv celelalte romane din serie, scrise în avalanșă confesivă de autorul bucureștean în anii care au urmat. Sunt subiecte tratate în cheie realistă, care gravitează în jurul unui ax prozastic devorator, maximal, dezvăluind din primele pagini o mare pasiune: dragostea pentru cal, acest animal nobil.

Un grandios expozeu tehnic și fictiv se clădește pe temeiul acestor pasiuni. Tot fluxul românesc, unitar din punct de vedere stilistic și conceptual, autoreferențial în proporție de 70 sau 80 % stă sub semnul acestei iubiri nemărginite pentru creșterea cailor și promovarea lor în spațiul românesc dâmbovițean. Este tăvălugul narativ de bază al ciclului, transferat în spațiul ficționării transparente, în care este așezat eroul principal Ioan Brâncovenescu, el însuși mare crescător de cai, mai exact « cel mai mare crescător de cai din România din acea epocă », după cum îl gratulează naratorul pe simpaticul proprietar al Academiei Ecvestre Mogoșoaia.

Drumul eroului e ascendent. Calcă din succes în succes, astfel că, atunci când, seara, răătăcește prin Copou și ajunge la teiul lui Eminescu, îi vine ideea să tipărească o carte de specialitate și să facă lansarea ei la susținerea doctoratului său. Dar norii se adună deasupra destinului eroului și romanele următoare din serie vor detalia curbura destinului celui ajuns să cunoască și reversul medaliei.

Romanele lui Ion Dulugeac devoalează cu eleganță și empatie fenomenul hipic trăit și studiat. Lectura te duce cu gândul la performerul Felix Țopescu, ofițerul de cavalerie, membru al echipei hipice a României care a participat la Olimpiada de la Berlin din 1936, tatăl celebrului crainic sportiv care s-a stins în 2018. Desigur, aceste romane vor încânta pe toți cei ce iubesc sincer și pasional calul -, elogiata așa de frumos în romanele lui Ion Dulugeac, dar nu numai pe aceștia « Lumea bună e înțesată de iubitorii de cai », crede cu tărie prozatorul și anexează catrenul de o sinceritate și de o simplitate cucontoare: « Prin galop în vlața mea,/ Ei parcurg un drum de rai./ Și nu-mi pot imagina/ Viața asta fără cai ».

1. La Chouette en peluche. Rayon de lumière d'une passion, par Adrian Țion. Revue Arca 1/2020, Arad.

Issu de la collection « Vise spulberate » (Rêves brisés) des éditions Romhelion à Bucarest, le roman *La Chouette en peluche* (2014) d'Ion Dulugeac constitue un noyau thématique majeur et original à partir duquel les autres romans de la série tissent progressivement leurs fils épiques. Écrits dans un flot de confessions par l'auteur bucarestois au cours des années suivantes, ces romans abordent des sujets réalistes, gravitant autour d'une prose intense et magistrale, révélant dès les premières pages une grande passion : l'amour du cheval, ce noble animal.

Une grandiose démonstration technique et fictionnelle se construit autour de ces passions. L'ensemble du courant roumain, stylistiquement et conceptuellement unifié, autoréférentiel à 70 ou 80 %, est imprégné de cet amour sans bornes pour l'élevage équin et sa promotion dans l'espace roumain de Dâmbovița. Il constitue le fil conducteur du cycle, transposé dans l'espace de la fiction transparente, où se trouve le héros principal, Ioan Brâncovenescu, lui-même grand éleveur de chevaux, plus précisément « le plus grand éleveur de chevaux de Roumanie à cette époque », tandis que le narrateur félicite le sympathique propriétaire du centre équestre de Mogoșoaia.

Le parcours du héros est ascendant. Il enchaîne les succès, si bien que, lorsqu'un soir, flânant dans Copou et arrivant devant le tilleul d'Eminescu, lui vient l'idée d'imprimer un ouvrage spécialisé et de le lancer lors de sa soutenance de thèse. Mais des nuages s'amoncellent sur le destin du héros, et les prochains romans de la série détailleront les méandres de la destinée de celui qui a découvert le revers de la médaille.

Les romans d'Ion Dulugeac révèlent avec élégance et empathie le monde équestre, vécu et étudié. Leur lecture évoque le cavalier Felix Țopescu, officier de cavalerie, membre de l'équipe équestre roumaine aux Jeux olympiques de Berlin de 1936, et père du célèbre commentateur sportif disparu en 2018. Bien sûr, ces romans raviront tous ceux qui aiment sincèrement et passionnément les chevaux – si magnifiquement célébrés dans l'œuvre d'Ion Dulugeac –, mais pas seulement. « Le monde est plein d'amoureux des chevaux », affirme l'écrivain avec conviction, ajoutant ce quatrain d'une simplicité et d'un charme sincères : « Galopant dans mon bosquet, / Ils parcourent un chemin paradisiaque. / Et je ne peux imaginer / Cette vie sans chevaux. »

2. Cotelul destinului de Lucian Gruia - revista Argeș, nr 6/2020.

Romanul se deschide cu o frumoasă descriere a Castelului Brâncovenesc de la Mogoșoaia, care se oglindește în apa lacului, în vecinătatea căruia, inginerul Ioan Brâncoveanu (descendent dintr-o ramură bastardă a celebrei familii), cel mai mare crescător de cai de curse din România avea un teren de două hectare. pe care construise un complex sportiv alcătuit din: hotelul Rider Club, restaurantul La Hanul boierilor și clubul sportiv Academia Ecvestră Mogoșoaia. Neinspirat, într-o zi acceptă propunerea profesorului de la Politehnică, Sorin Ionașcu, directoru unui program de formare profesională din România, să participe la două programe europene, Leonardo da Vinc și Sapard, pentru angajații și colaboratorii inginerului.

Trebuie să mai stăruim o clipă asupra desfășurării susținerii lucrării de doctorat. M-au captivat și pe mine prezentarea istorică a creeri rasei de cai Pur Sânge Englez (pornind în secolul al XVII-lea de la cei trei armăsari celebrii: Darley Arabian, Godolphin Barb și Byerly Turk) și povestea armăsarului Eclipse considerat gloria armăsarilor din toate timpurile.

Desigur, autorului i se conferă titlul de Doctor însoțit de calificativul « Magna cum laude », în aplauzele asistenței. La masa festivă, desfășurată la restaurantul La Boieri, vor participa, ca la o nuntă, 138 de persoane.

După încheierea mesei, soția sa Elena și fiica Ana-Mana - care veniseră și ele să asiste la susținere - pornesc cu mașina spre București dar suferă un accident de circulație în localitatea Crucea, o Dacie tăindu-le calea Elena, având mâna ruptă, este internată la spitalul din Târgu-Frumos, Ana-Maria nu pățește nimic.

Oricât de verosimile sunt întâmplările povestite cu talent de autor, prin gura personajului său principal și imaginarul joacă un rol important. Dacă evenimentele sunt credibile, numele personajelor sunt imaginare. Ion Dulugeac posedă arta inventării unor nume caracteristice pentru comportamentul personajelor : profesorul Usturescu înțeapă verbal pe toată lumea, Gologan este un avocat de doi bani. ministrul Celbun are un suflet blând.

Stilul e limpede, direct, coiocvial. Ion Dulugeac scrie o carte curajoasă, citită cu interes.

2. Le Tournant du Destin de Lucian Gruia - Revue Argeș, n° 6/2020.

Le roman s'ouvre sur une magnifique description du château de Brâncoveanu à Mogoșoaia, qui se reflète dans les eaux du lac. À proximité, l'ingénieur Ioan Brâncoveanu (descendant d'une branche bâtarde de la célèbre famille), le plus grand éleveur de chevaux de course de Roumanie, possédait un terrain de deux hectares sur lequel il avait construit un complexe sportif comprenant l'hôtel Rider Club, le restaurant La Hanul Boyerilor et le club équestre de l'Académie de Mogoșoaia. Désabusé, il accepte un jour la proposition du professeur Sorin Ionașcu, directeur du seul programme de formation professionnelle de Roumanie, de participer à deux programmes européens, Leonardo da Vinci et Sapard, destinés aux employés et collaborateurs de l'ingénieur.

Il convient de s'attarder un instant sur le déroulement de la soutenance de thèse. J'ai été particulièrement captivé par la présentation historique de la création de la race du Pur-sang anglais (à partir du XVIIe siècle et des trois célèbres étalons : Darley Arabian, Godolphin Barb et Byerly Turk) et par l'histoire de l'étalon Eclipse, considéré comme la gloire des cavaliers de tous les temps.

Bien entendu, l'auteur reçoit le titre de Docteur avec la mention « Magna cum laude », sous les applaudissements de l'auditoire. Le repas de fête, donné au restaurant La Boieri, réunit 138 personnes, comme lors d'un mariage.

Après le repas, son épouse Elena et sa fille Ana-Maria, venues également l'encourager, prennent la route pour Bucarest lorsqu'elles sont victimes d'un accident de la route près de Crucea : une Dacia leur coupe la route. Elena, blessée à la main, est admise à l'hôpital de Târgu-Frumos ; Ana-Maria est indemne.

Aussi plausibles que soient les événements narrés avec talent par l'auteur, l'imaginaire y joue un rôle important, à travers la voix de son personnage principal. Si les événements sont crédibles, les noms des personnages, eux, relèvent de la fiction. Ion Dulugeac excelle à inventer des surnoms caractéristiques pour décrire le comportement de ses personnages : le professeur Usturescu est un agresseur verbal, Gologan un avocat incompetent, et le ministre Celbun un homme au grand cœur.

Le style est clair, direct et conversationnel. Ion Dulugeac signe un ouvrage audacieux, à lire avec intérêt.